

BIBLIOTHÈQUE ♦ BLANCHE



Alain Soral

Sociologie du dragueur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

SOCIOLOGIE DU DRAGUEUR

DU MÊME AUTEUR

Essais

Les Mouvements de mode expliqués aux parents (en collaboration avec Hector Obalk et Alexandre Pasche), *Robert Laffont*, 1984.

La Création de mode, *S.I.S.*, 1987.

Sociologie du dragueur, *éditions Blanche*, 1996.

Vers la féminisation ?, *éditions Blanche*, 1999.

Jusqu'où va-t-on descendre ?, *éditions Blanche*, 2002 ; *Pocket*, 2003.

Socrate à Saint-Tropez, *éditions Blanche*, 2003.

Romans

La Vie d'un vaurien, *éditions Blanche*, 2001.

Misères du désir, *éditions Blanche*, 2004.

Films de court métrage

Chouabadaballet, une dispute amoureuse entre deux essuie-glaces, *éditions Soral*, 1990.

Les Rameurs, misère affective et culture physique à Carrière-sur-Seine, *Agat films*, 1993.

Film de long métrage

Confession d'un dragueur, *Flash films*, 2001.

© Éditions Blanche, Paris, 2004

ISBN : 2-84628-106-8

Alain SORAL

SOCIOLOGIE DU DRAGUEUR

LE LIVRE SUR L'AMOUR ET LA FEMME

Collection dirigée par Franck Spengler

ÉDITIONS BLANCHE
4, rue Caroline
PARIS 17^e

Le vrai, c'est le Tout.
Phénoménologie de l'esprit, G.W.F. Hegel.

La femme est l'avenir de l'homme.
Devise du proxénète antillais.

À la mémoire de Lucien Goldmann.

*Merci à Laurent le Kabyle dit Brutus pour sa pratique
exemplaire, à Michel Clouscard pour son aide théorique et à
Maylis ma femme pour son amour.*

PRÉAMBULE :
DE LA DIFFICULTÉ D'ÉCRIRE UN LIVRE SUR LE SUJET

LA DRAGUE SUJET À RISQUES

On n'a pas attendu le sida pour que la drague soit un sujet à risques.

Avouer son statut de dragueur dans un dîner en ville vous grille bien plus sûrement que toute autre activité parasitaire : publicité, immobilier, décoration d'intérieur et autres pratiques fondées sur l'abrutissement, le vol ou le pur loisir.

La quête des plaisirs dans le refus du travail n'est pourtant pas ce que les élites semblent reprocher à celui qui s'attable avec eux pour manger à l'œil ; on fait plutôt grief au dragueur de son immoralité.

Une activité immorale

Le dragueur est immoral parce qu'il joue avec les femmes et qu'il trahit l'amour. Aux yeux des élites en cour, il est plus méprisable que le professeur Garetta, un syndic de faillite en cheville avec un repreneur, Jean-Claude Carrière et le grand Lama. Pour eux vivre sur le dos des humbles c'est adhérer pleinement à la communauté humaine, mais refuser de réduire l'amour à des histoires d'alcôve c'est lui tourner le dos.

Une activité minable

En prolongeant la discussion, comme souvent, l'argument s'inverse. Ce que le mondain reproche au dragueur, en fait, c'est de trop s'occuper des femmes. Activité minable ; le dragueur serait à l'homme à femme ce que la passion pour la mécanique est au goût des belles voitures. En avouant son humanité chancelante, son

manque physique de l'autre et la finalité concrètement sexuelle du désir, le dragueur met les mains dans le cambouis.

LE DRAGUEUR N'EST PAS UN INTELLECTUEL

Une pratique sans expression théorique

Qui dit dragueur dit technique, rien de plus éloigné de la grâce a priori. Mais, fréquemment liée à des qualités natives (regard ténébreux, sourire d'enfant...), la technique du dragueur ne vaut que pour lui seul, contrairement au sida elle n'est pas transmissible. Que le ténébreux adopte la méthode sourire d'enfant ou l'inverse, et c'est la fin du résultat.

Il y a aussi le dragueur malin parce que sans qualités excessives (de taille moyenne, œil moyen, bouche moyenne...), celui-là drague avec des idées, sa technique est universelle. Il sait parler aux filles, les faire rire et les faire rêver ; il peut le faire, le refaire, il peut même vous le montrer. Mais comme tous les garçons des rues, il manie le concept à l'état sauvage, dès qu'il s'agit d'expliquer, son complexe de l'abstraction le perd, pour vous impressionner il veut faire son instruit et il dit des conneries ¹.

Par écrit c'est pire. Parce qu'il a choisi de vivre par-dessus tout, le dragueur ne peut pas écrire. Écrire c'est cesser de vivre (les écrivains y arrivent mais ce sont des ratés) ; une vie pleine, réussie comme on en rêve ne laisserait aucun temps à l'écriture. La drague c'est le contraire de l'écriture ; le roman de la vie.

Quand il drague, le dragueur a la sensation objective d'écrire son histoire avec des corps de filles, c'est ce qui le motive en plus du désir ; le désir seul ne suffirait pas. Le dragueur se fait un film et ça se voit, c'est là qu'il est malin : les filles adorent le cinéma.

1 Au contraire de l'intellectuel toujours prompt à exprimer ce qu'il n'a pas compris, le dragueur de rue comprend ce qu'il fait mais a du mal à l'exprimer.

Honte et silence des proxénètes

L'autre grand connaisseur des femmes, c'est le proxénète.

Lui aussi a la pratique, mais son mépris de l'amour et des femmes n'a exigé de lui aucun retournement, il n'a jamais été poète ¹.

D'un naturel démonstratif, le proxénète devient discret dès qu'on aborde son sujet. S'il met des filles sur le trottoir c'est sans ostentation, il n'a rien à leur reprocher. Il vit sur leur ventre comme les riches sur le dos des pauvres, parce que le luxe est à ce prix. En vrai salaud, sous la vindicte il devient même lâche et il a honte ; sans morale, il est sans défense.

En prison celui qui vit des femmes est aussi au bas de l'échelle ; c'est le proxo, pas le braqueur qui fait la vaisselle. Et si avec la solitude le caïd a pris goût aux pratiques déviantes, la nuit c'est le proxo qui fait la femme.

L'INTELLECTUEL N'EST PAS UN DRAGUEUR

La mièvrerie des poètes

Pour les poètes, en gros, c'est toujours la même approche. Un cadet de la bourgeoisie resté longtemps près de sa mère² tombe amoureux d'une fille au loin. Elle est mystérieuse, il ne lui adresse pas la parole. Elle est merveilleuse, il ose à peine la regarder.

Ne la baisant pas, le poète peut à loisir multiplier les métaphores : ses yeux de porcelaine, ses seins de nacre, sa vulve fruit défendu qui sent la fleur... Plus on s'éloigne de l'expérimenté, plus la métaphore s'enhardit.

Aveu peu poétique : j'ai "tiré" à ce jour plus de sept cents jeunes filles et femmes (je n'en suis pas fier, j'étais plutôt poète), mais je n'en ai connu aucune, au grand jamais, qui eût le goût du fruit, ni

1 Le poète ne peut pas devenir proxénète, il n'est pas fait pour les métiers d'argent.

2 Son aîné reprenant les affaires du père.

qui sentît la fleur à cet endroit ; plutôt poisson-fromage. N'ai-je vraiment pas eu de chance, ou est-ce le poète qui s'est pincé le nez devant une réalité un peu corsée pour lui ?

La confusion du vieux poète nous éclaire : *Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens...* déclame André Breton, antiquaire et poète, dans un vers de la maturité. Ses bonbons sont anciens comme sa nostalgie infantile du sucré, ce qui est fort classique ; quant à l'algue, le bon sens suggère l'association peu poétique : sexe de femme = algue = odeur de marée. Plus on approche la réalité olfactive de la femme, en effet, plus les bonbons s'éloignent...

L'étude est masculine et se passe loin des femmes (approche historique)

Depuis les temps anciens et jusqu'à récemment (moins d'un siècle), l'étude était masculine et se passait loin des femmes.

Les Grecs, inventeurs de la philosophie, étaient tous pédés.

Quand les Occidentaux redécouvrirent Aristote, grâce aux Arabes, la philosophie devint le lot des curés.

On dut ensuite attendre le début du XIX^e siècle pour que pensée et religion se séparent. Hegel, premier philosophe¹ à expliquer l'homme sans recourir à Dieu, fut peu suivi ; aujourd'hui la mode est au néo-kantisme².

Malgré les bouleversements du siècle, le profil du penseur occidental a peu changé. Enfant mâle de la petite ou moyenne bourgeoisie, il est étudiant puis professeur. Fonctionnaire de la pensée, sa vie s'écoule à l'université, loin du tumulte et des femmes.

L'inexpérience et la rancœur des philosophes

Kant, que l'imagerie contemporaine présente comme le génie

1 Après Spinoza qui, conscient de la subversion de son système, renonça à le publier de son vivant.

2 Doctrine universitaire et raisonnement tautologique permettant, par un glissement habile, de faire passer de l'idéologie pour de l'ontologie, et ainsi de se substituer discrètement à Dieu.

intellectuel par excellence, eut une vie ascétique de professeur célibataire. On raconte qu'à la promenade il se masturbait chaque jour derrière le même arbre. Quelque fût sa méthode pour tenir le coup, il n'en demeure pas moins qu'il passa sa vie comme un enfant, sans jamais quitter l'école. Pour les penseurs de sa trempe le renoncement à la femme comme tribut à payer à l'esprit, allait sans doute de soi, comme de ranger pensée et femme dans deux catégories bien distinctes.

Chez d'autres ce renoncement fut moins bien supporté.

Schopenhauer, à qui l'on doit le fameux *Monde comme volonté et comme représentation*, est aussi l'auteur d'un *Essai sur les femmes* beaucoup moins commenté ; extrait : *L'homme s'efforce en toute chose de dominer directement soit par l'intelligence, soit par la force ; la femme au contraire, est toujours et partout réduite à une domination absolument indirecte, c'est-à-dire qu'elle n'a de pouvoir que par l'homme, et c'est en lui seul qu'elle exerce une influence immédiate. En conséquence, la nature porte les femmes à chercher en toutes choses un moyen de conquérir l'homme, et l'intérêt qu'elles semblent prendre aux choses extérieures est toujours une feinte, un détour, c'est-à-dire pure coquetterie et pure singerie. Rousseau l'a dit : "Les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun et n'ont aucun génie".*

Nietzsche, qui tenta sa vie durant de sortir le penseur de la catégorie "kantienne" des philosophes, n'eut pas pour autant plus de succès avec les dames. Le père incontesté du "surhomme" se fit éconduire par une Lou Andreas-Salomé encore gamine, à qui il n'avait pas même osé demander personnellement la main. Comble d'humiliation, la jolie mondaine (réputée depuis pour avoir beaucoup aimé les penseurs) préféra épouser un disciple du maître. Résultat des courses, le vieil enseignant défroqué finit par choper la syphilis ¹ à force d'aller noyer sa solitude aux putes.

Que nos trois exemples nous viennent d'Allemagne, pays réputé pour ses philosophes plutôt que pour ses séducteurs, ajoute encore me semble-t-il à l'argumentation.

¹ Sorte de sida du XIX^e siècle.

L'étude comme moyen de se protéger de la femme (approche théorique)

Triomphe de la sensibilité sur l'entendement, le désir est l'ennemi du penseur ; penseur qui le redoute comme il redoute la femme, incarnation de son désir.

Sauf pour les pédés¹, la femme est donc dans l'esprit du philosophe : dépossession de soi, chute de l'intégrité, chemin contraire de la raison et de la vérité. Pour être encore plus clair : quand la femme arrive le sexe se dresse, et le livre a tendance à vous tomber des mains.

Pour l'homme de raison inquiet de son désir et des femmes, l'objet de pensée qu'est le livre devient vite un rempart ; son plus sûr moyen de se garder des femmes (un livre maintenu ouvert devant les yeux vous cachant l'objet du désir, et ce d'autant mieux que la réflexion qu'il suscite, en mobilisant les énergies "en haut", en laisse moins pour le bas)².

Le penseur, contraire du proxénète

Parce qu'il a choisi la spécialité inverse, le penseur est particulièrement vulnérable face à la femme. La tradition classique, conséquente, lui conseille donc de l'éviter.

Le petit professeur de *L'Ange bleu*, qui faillit à cette règle, s'en mord encore les doigts. Tombé dans la plus profonde déchéance pour s'être laissé séduire par Marlène Dietrich, le vieil intellectuel manipulé, humilié et bafoué finira dans un ultime sursaut de lucidité par se réfugier dans sa salle de classe. La dernière image nous le montre agrippant son bureau comme un naufragé sa bouée.

Sur ce plan, le penseur est le contraire du proxénète. L'un connaît tout sauf les femmes, l'autre ne connaît rien mais il connaît

1 Que les Grecs anciens, à l'exception de Platon, aient été à la fois pédés et misogynes pose une question de fond, heureusement hors sujet.

2 Chez les humbles le coin bricolage remplit le même office.

les femmes. Au premier les longues méditations, la branlette honteuse et les palmes académiques. Au second le peep show, les putains et la BMW blanche ; seul goût pour la production allemande qu'il partage avec le philosophe.

La femme et l'amour comme au-delà de l'étude, de la théorie et du livre

La femme et l'amour qu'elle suscite (je demande là encore pardon aux pédés qui font exception) sont donc historiquement et théoriquement l'au-delà de l'étude, de la pensée et du livre. La Femme OU le Livre, tel est le choix imposé au penseur ; telles sont à travers lui les catégories en vigueur.

Catégories opposées et classiques auxquelles il faut ajouter leurs diverses extensions : Passion et Raison, Nature et Culture, Sensibilité et Entendement. Sans oublier la Femme et l'Homme, catégories ultimes et extensions présentées comme origine, où le penseur entraînant derrière lui l'imagerie occidentale voit d'un côté *la femme*, addition magique et inquiétante de nature, de séduction et de sensibilité, et de l'autre *l'homme* assimilé au seul homme qu'il connaisse : lui-même, être de culture, de raison et d'équité menacées par son désir dont il rend la femme responsable.

De cette tautologie masquée naît l'ontologie¹. Un groupe d'hommes minoritaires parmi les hommes, mais jouissant de l'autorité et du prestige du livre, instituent la femme "continent magique et sourdement hostile". Et comme cette femme qu'ils fréquentent si peu n'a pas encore ouvert la bouche, leur vision peut passer pour "objective" puisqu'elle est "hors sujet".

Quant aux penseurs contemporains, l'absence d'études sur les femmes dans les sciences humaines semble indiquer que ces catégories classiques restent implicitement en vigueur dans la tête des spécialistes mâles appointés par l'État.

1 En français courant : « quand on a pas conscience qu'on parle de soi-même, on croit souvent parler de l'«Être», ce qui est bien pratique pour expliquer ce que l'on doit être par ce que l'on est, mais qui est fort peu rigoureux ».

La femme ne s'apprend pas dans les livres, certes.

Mais jusqu'à plus ample informé, ce constat de fait n'autorise aucune règle de droit.

Nietzsche, groupie des saltimbanques et penseur détroqué, était en matière de femme un gamin à qui n'importe quel proxénète en aurait remontré¹. Que peuvent donc valoir ses aphorismes sur les femmes ?

La biographie de Schopenhauer nous révèle sans équivoque qu'en médisant des femmes il pensait surtout à sa mère, et nous n'avons pas tous eu pour mère madame Schopenhauer.

Quant à Kant, à qui l'on doit cette jolie définition du mariage tirée du *Fondements de la métaphysique des mœurs : Le mariage est l'union de deux personnes de sexe différent, en vue de la possession réciproque et pour la durée de leur vie, de leurs propriétés sexuelles*, gageons que face à Marlène Dietrich, il n'aurait pas pesé beaucoup plus lourd que le petit professeur de *L'Ange bleu*.

Ces gens-là étaient des philosophes, pas des voyous, me rétorquera l'Université offusquée. La raison nous oblige à cette réponse de bon sens : celui qui ignore les femmes ignore à peu près la moitié du monde, ce qui est un mauvais préalable à la philosophie.

UN LIVRE SUR LA DRAGUE : QU'EST-CE DONC ?

Une hérésie intellectuelle

Écrire un livre sur la drague c'est refuser à la fois la séduction magique, l'amour transcendant et la femme excédant la raison. Ce qui revient en l'état actuel des choses à prétendre théoriser l'au-delà de la théorie.

Étudier l'amour et la femme à travers la drague c'est les faire descendre du ciel des poètes, remonter de l'enfer des philosophes pour les remettre à leur place dans la pratique et la quotidienneté. Un livre sur la drague, parce qu'il étudie l'amour et la femme

1 Notamment sur la manière de s'y prendre avec Lou Andreas.

comme des phénomènes sociaux, analysables et connaissables, commet une hérésie selon l'ordre du monde¹. On a le droit d'étudier les Bororos, mais il est mal venu de faire avec nos femmes ce qu'on fait couramment avec les Noirs.

Un précédent : Otto Weininger

Le seul penseur du siècle qui ait osé "se lâcher" sur la femme dans un ouvrage philosophique² qui lui soit entièrement consacré est Otto Weininger. Philosophe viennois, juif et antisémite, il se suicida à vingt-trois ans peu après la publication de son livre : *Sexe et caractère*. Karl Kraus, Ludwig Wittgenstein et Sigmund Freud, ses contemporains et amis, le considéraient comme un penseur supérieurement doué.

Son livre, paru en 1903, eut un retentissement immense dans les pays de langue allemande dès sa publication. Il n'en eut curieusement aucun en France, pays où les intellectuels sont pourtant réputés portés sur les femmes. Son unique traduction en français remonte aux années soixante-dix, encore est-elle due à un éditeur suisse³.

Cet ouvrage émouvant, respectable et cohérent, auquel on peut reprocher bien sûr son formalisme idéaliste, s'inscrit dans la pure tradition d'une misogynie philosophique occultée qui étend pourtant sa logique d'Aristote : *Lesclave est entièrement privé de la liberté de délibérer ; la femme la possède, mais faible et inefficace*, à Sigmund Freud : *Il faut admettre que les femmes n'ont qu'un sens réduit de la justice et cela est lié sans aucun doute à la prépondérance de l'envie dans leur vie mentale ; car l'exigence de justice est une modification de l'envie ; elle pose les conditions dans lesquelles on désire bannir cette envie. Nous disons aussi des femmes que leurs intérêts sociaux sont plus faibles que ceux des hommes et que leur faculté de sublimer leurs pulsions est moindre.*

1 *Un peu comme être moche et pauvre, et oser lire au lit à côté de Claudia Schiffer.*

2 *L'Essai sur les femmes de Schopenhauer n'est qu'un petit texte d'humeur d'une vingtaine de pages.*

3 *Sexe et caractère, Otto Weininger, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1975.*

Dans une démonstration assez parfaite de “politically correct” à la française¹, Élisabeth Badinter pourtant agrégée de philosophie exécute les deux cent quatre-vingt-onze pages serrées du livre d’Otto Weininger en une demi-ligne : *à côté de propos tout à fait délirants...* (p. 183). C’est tout. Après quoi Élisabeth Badinter passe effectivement “à côté” du sujet du livre qui est “la Femme” telle que l’a vue Weininger et la plupart des philosophes classiques avec lui.

À moins qu’Élisabeth Badinter ait décidé de révolutionner la philosophie (ce qui ne semble pas être dans ses intentions, ni dans ses moyens), il semble particulièrement inconséquent, de la part d’un professeur agréé par l’Université, de qualifier de délirants des propos qui s’inscrivent dans la pure tradition de ses pairs.

Si les propos d’Otto Weininger sont délirants, comme le prétend cette dame sans le démontrer², alors c’est toute la philosophie d’Aristote à Freud en passant par Kant et Schopenhauer qui doit être qualifiée de délire, puisqu’elle partage les vues d’Otto Weininger sur ce point et bien d’autres sujets.

Fascination et misogynie, deux discours en miroir

Contrairement au sida, les deux discours traditionnels sur la femme nous sont transmis par le livre³. Livre du poète où cet immature nous fait partager ses hallucinations nostalgiques. Livre théorique où le philosophe cache mal sa rancœur d’avoir dû choisir entre l’étude et la compagnie des femmes.

Fascination qui plaît, misogynie qui déplaît⁴, ces deux discours en miroir n’en constituent pas moins les deux faces d’une même médaille, faite de la méconnaissance et du refus des femmes réelles qu’on croise dans la rue, où va très peu le philosophe, d’où vient rarement le poète.

1 XY De l’identité masculine, *Élisabeth Badinter, Odile Jacob, Paris, 1992.*

2 Procédé qui tient plus de l’opinion que de la pensée.

3 On ne sait donc rien de ce que pensent la majorité des gens, qui n’écrivent pas.

4 Surtout à Élisabeth Badinter. Simone de Beauvoir plus conséquente rejetait les deux : Henri de Montherlant misogynne comme André Breton zéléateur de la femme-enfant.

Au-delà des discours, la pratique

Contrairement au poète et au philosophe, la connaissance du dragueur est fondée sur la pratique. Ni nanti, ni rêveur et pas trop peine-à-jour, il assume son désir physique des femmes, fait de manque, d'inquiétude et de violence mêlés. Soumis à l'impératif d'efficacité, il va de par les rues se coltiner les filles de chair ; son école c'est le réalisme.

Le dragueur ou la femme et le livre

Un livre sur la drague se veut donc une approche sérieuse de la femme ¹ qui s'efforce de dépasser l'apologie-misogynie des discours officiels.

Une interrogation qui, partant d'un amour ambigu mais assumé des femmes et par une évolution progressive, se pose aussi la question de savoir qui la pose et pourquoi ?

C'est donc une étude sociologique sur le dragueur par un dragueur, l'histoire analysée d'un parcours vécu ; celui d'un homme qui n'est pas tous les hommes ², mais qui se penche sur les femmes et le monde dont elles et lui sont issus.

Soit :

UNE SOCIOLOGIE DU DRAGUEUR DANS TOUS LES SENS DU TERME,

par Alain Soral, ancien dragueur de rues qui aimait les livres autant que les filles, si bien qu'entre les deux il n'a pas choisi.

1 Sans recourir à l'Être, à la nature humaine ou à Dieu.

2 Contrairement à Jean-Paul Sartre, l'auteur n'est pas « Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui » (Les Mots), mais un déclassé de la moyenne bourgeoisie, banlieusard de surcroît.

1
LA FEMME
VUE DU DRAGUEUR

LA FEMME COMME UNE MALADIE

Le dragueur poussé dans la rue (symptômes)

Soyons honnête, le dragueur quand il drague ne fait pas ça froidement, de façon contrôlée, avec la morgue et le recul d'un Kierkegaard¹. Il n'est en rien l'auteur d'un projet esthétique, surtout à ses débuts.

Le dragueur est d'abord un jeune homme jeté dans la rue par son désir. Un désir impérieux qu'il ne parvient ni à réfréner, ni à intérioriser, ni à sublimer en quoi que ce soit d'autre² et qui n'est pas la pulsion sans objet d'un "rebelle sans cause", mais un besoin de femmes parfaitement incarné. Si bien qu'à l'âge où les autres garçons arrivent à se ménager quelques plages de désir en dehors des femmes³ pour se consacrer à l'étude, au travail et aux projets d'avenir, le dragueur ne fait qu'une chose qui l'épuise entièrement : draguer. Qu'il reste chez lui, qu'il essaie de se concentrer sur autre chose ou qu'il se tienne simplement immobile, il a alors la sensation morbide d'être enterré vivant.

Le dragueur passe donc ses journées à marcher dans la rue et ce pour deux raisons bien simples : parce que la rue est le plus grand réservoir à femmes ; parce que la marche à pied est le moyen le plus rationnel de côtoyer dans la rue le maximum de femmes⁴.

Que leur veut-il ? Parler, faire connaissance, juste boire un café comme il l'assure en les abordant ? Nenni. Le dragueur n'a rien à

1 Je pense au Kierkegaard du Journal du séducteur.

2 Sport, poésie, aéromodélisme...

3 Notamment par la pratique assidue de la masturbation.

4 Draguer en Mobylette, par exemple, pose des problèmes de casque, de vitesse et de sens interdits.

dire aux filles, leur compagnie amicale ne l'intéresse pas, il se fout encore plus de ce qu'elles peuvent avoir à raconter. Le dragueur ne cherche qu'une chose, profonde, radicale : *l'intimité*. C'est-à-dire les baiser.

La violence de son désir de femmes est l'enfer du dragueur et ce qui le sépare des autres hommes. Si pour la majorité d'entre eux la conquête d'une belle fille peut être le moteur qui les pousse au travail, pour le dragueur l'amour est sans délai ; son désir trop fort lui interdit de tourner autour du pot.

De l'extérieur cette démarche peut paraître rieuse, amusante à certains. Mais le dragueur souffre de son manque permanent de femmes, et son désir quels que soient ses talents se trouve frustré plus souvent qu'assouvi ¹. Esclave de son sexe, il vit sur le trottoir dans l'envie et la frustration.

C'est que la drague est une course sans fin. Contrairement à la plupart des garçons de son âge, le dragueur ne cherche pas l'amour pour s'y tenir et se ranger ; comme le chasseur, il ne tire pas le gibier mort. Qu'une femme accepte de se laisser faire, aussitôt il en veut une autre ; et celle qui se refuse lui laisse toujours un souvenir de regret plus fort que la petite satisfaction sordide tirée de celles qui se sont laissées prendre. Les grandes, les petites, les fines, les rondes, les brunes, les blondes, il veut les baiser toutes. Les prétentieuses l'excitent, les gentilles l'émeuvent. Dans une journée de marche à pied ça fait du monde, et le dragueur souffre d'un manque d'ubiquité permanent et définitif. Les yeux comme un radar, il scrute l'horizon pour voir s'il ne raterait pas quelque chose – voire quelque chose de mieux – sur le trottoir d'en face. Une ombre qui tourne au coin c'est peut-être l'amour qui s'enfuit, une paire de jambes qui fument à quelques mètres sont une promesse d'éternité. Il suit, il mate, il s'excite, il accélère pour aborder. Et quand la gueule ne tient pas les promesses du cul, il lui arrive d'en être soulagé ; au moins une qu'il ne regrettera pas de ne pas avoir tirée.

1 Pour diverses raisons : courses à faire, mari aimé, enfants, morale, les femmes qui se refusent sont toujours plus nombreuses que les femmes qui se donnent.

Le dragueur souffre des femmes qu'il n'a pas, de celles qu'il n'a pas eues et de celles qui se donnent aux autres. Tout geste érotique adressé à un autre que lui l'agresse comme une obscénité. Deux amoureux qui s'embrassent lui foutent la haine, il est jaloux de tout l'amour du monde. De tout cet amour qui lui échappe et qu'il cherche à capter en sillonnant les rues, avec la minutie d'un éboueur.

L'amour est un acte qui ne peut s'accomplir qu'avec lui, et encore.

Dès qu'il a obtenu ce qu'il voulait d'une femme, une voix intérieure la gratifie du vilain qualificatif qui lui permet de l'expédier : saalooooope... Puis il s'enfuit comme un voleur.

Le soir pour s'endormir, le dragueur repense aux moments forts de sa journée (s'aidant souvent d'une main pour les revivre, voire les améliorer) ; et quand il dort, le dragueur rêve que les femmes, toutes les femmes, viennent à lui sans effort.

Le manque de mère (diagnostic et explication)

Le dragueur est un jeune homme à qui sa mère manque.

Cette explication peut paraître évidente aux lecteurs familiarisés avec le freudisme et la psychologie des profondeurs. Elle peut aussi sembler non spécifique, tant l'homme en général est cet animal à qui sa mère manque toute sa vie, et qui ne se remet jamais complètement de leur séparation.

Le dragueur est simplement cet homme à qui sa mère manque plus qu'aux autres hommes et qui passe tout son temps à la chercher.

La mère comme être et nostalgie

L'homme est un mammifère prématuré que le traumatisme de la naissance fait passer du liquide chaud du ventre au vide froid de l'air, alors qu'il n'est pas prêt.

Pour le mammifère prématuré qu'est le nourrisson, la naissance est cette chute de l'être qui le précipite avec violence dans un monde vide et froid comme la mort.

Et ce qui permet au nourrisson venu "avant le temps normal" ¹

d'être dans le vide froid du monde, avant de pouvoir devenir dans et par le monde, c'est la chaleur de l'amour de la mère.

Le temps de la mère est donc le temps qu'il faut au nourrisson pour être prêt ; sa transition de l'être au monde.

Seul être d'avant le monde qui soit aussi dans le monde, la mère est le premier "être au monde" du nourrisson. Si bien que l'homme-nourrisson, venu avant le "temps normal", ne peut être au monde que par la mère ; qu'il faut d'abord qu'il soit par elle pour pouvoir être par le monde.

Pour le nourrisson, l'absence de mère est un manque d'être. Cet être qui lui fera défaut quand il voudra plus tard devenir dans le monde.

Déficit d'être du dragueur qui le contraint à une suractivité compensatrice dans la peur de la solitude, de l'immobilité et de tout ce qui le ramène à son manque d'être originel. À ce trou qui interdit tout lien entre le bonheur de la vie intra-utérine et le malheur du monde. Cette béance en son être qu'il cherche à combler en comblant celle des femmes, qu'il fuit ensuite comme le vide froid de la mort.

À travers les femmes, le dragueur ne cherche obscurément² qu'à récupérer la part d'être qui lui manque³ pour transiter de l'être au monde et pouvoir enfin exister.

Quête sans repos. Là où les autres peuvent se ressourcer dans la nostalgie de la mère aimante, rêver au confort du paradis perdu⁴, le dragueur – être sans repos de la mère manquante – n'a pour nostalgie que sa fuite en avant. Quelle peut être la nostalgie du dragueur en effet, si la nostalgie est le désir de retour à ce qui fait défaut ?

Si loin qu'il se souvienne il n'y a que froidure et manque, alors pour le bonheur le dragueur s'en remet au ciel. Sans espoir incarné, sans projet terrestre, sa démarche est un rien suicidaire¹ ; avec

1 Selon la définition de "prématuré" offerte par le Robert.

2 Il est évident qu'il ne le sait pas, mais le saurait-il, le manque devenu conscient n'en serait pas moins grand.

3 Et dont une femme est responsable.

4 Ce qui a été pouvant être de nouveau, le souvenir du passé heureux est, plus qu'une souffrance, un réconfort et la promesse d'un bonheur futur.

derrière la trivialité de la drague cet idéalisme mystique qui est son handicap, mais qui le différencie, quelle que soit la noirceur de ses actes, du cynique et du proxénète.

L'UNIVERSALITÉ DE LA PEUR DES FEMMES

Lors de ses premières expériences amoureuses, le jeune homme ne connaît de l'amour et des femmes que sa mère. Amalgame utile à l'éclosion des sentiments, mais nuisible à la compréhension des vues et attentes des filles de l'autre sexe.

Les premiers sentiments que le débutant mâle éprouve pour celle qu'il désire sont donc un respect mêlé de peur. Respect de la mère qu'il vénère, peur des femmes qu'il ne connaît pas mais à qui il attribue, faute de pratique, l'angélisme d'une mère.

Tirailé entre son cœur d'enfant et son sexe d'adulte, l'adolescent novice a surtout peur de détruire, par la pénétration de cette femme, la pureté impénétrable de sa mère et l'amour né du respect qu'il a pour elle.

Ce mécanisme pervers qui fait de l'amour le meilleur allié et le pire ennemi du désir est universel. Sans doute le restera-t-il aussi longtemps que les hommes naîtront du ventre des femmes ².

LA MAUVAISE MÈRE, PATHOLOGIE DU DRAGUEUR

La foi et le doute

L'amour de la mère est l'origine concrète de la foi. Être aimé de sa mère c'est être l'élu, et être l'élu c'est avoir la foi.

Avoir la foi c'est croire en soi, croire que l'on "est" par décret

1 Je pense au dragueur intégral, pas au jouisseur collectif et consumériste du samedi soir.

2 La femme qui naît du même et non de l'autre n'éprouve pas pour l'homme ce type de peur et de respect ; son amour pour lui n'est donc pas

supérieur, croire que le monde est à vous et qu'il est fait pour vous.

Le dragueur né dans la dérélition est le contraire de l'homme de foi. Enfant sans amour il est l'homme du doute, celui qui doute de lui et qui doute de tout.

Investi de la vérité a priori par le regard éperdu d'une mère qui est tout – mais qui n'est tout que pour lui – l'homme de foi est l'être des certitudes sans besoin de preuves, des évidences immanentes. Installé dans un confort intellectuel qui n'est que l'extension non sue de son confort affectif, il est l'ennemi masqué de la pensée qui cherche, de la vérité qui dérange. Radicalement inapte au doute, il nie sans chaleur la possibilité de tout autre que lui, comme si en accepter l'existence exigeait de lui qu'il renie sa mère. Baignant dans l'arrogance de son ontologie tautologique¹ comme un fœtus dans son jus amniotique, l'homme de foi est dépourvu de cette qualité dont toutes les autres dépendent : *l'humanité*.

Né d'une mère aux yeux froids dépourvue d'amour, l'homme du doute qu'est le dragueur n'a qu'une seule certitude : rien ne lui est donné. Isolé, solitaire, il évolue dans la peur du monde étrange qui n'est pas fait pour lui, auquel il faudra qu'il se fasse s'il ne veut pas crever. Sachant que jamais rien n'est sûr, il progresse comme on grimpe une montagne, à petits pas. Et pendant que l'homme de foi enclos dans sa dangereuse certitude² fait et refait le tour du propriétaire, le dragueur sans possession part à la découverte du monde, se construisant lui-même par la pratique et l'intellection³.

Différents cas⁴

En tant que pathologie de la mère manquante, l'attitude du dragueur varie selon la mauvaise mère dont il a pâti.

1 "Ontologie tautologique" déjà défini dans le préambule.

2 Dangereuse, car lorsqu'on ne compte que sur sa foi, elle se révèle une protection dérisoire face à ceux que la foi ignore.

3 Origine concrète du doute, la mauvaise mère est en quelque sorte la condition psychologique du "cogito" cartésien.

4 Les trois cas qui suivent sont les archétypes que j'ai dégagés de ma fréquentation assidue des dragueurs. Dans la vie, ils ont ou avaient pour nom : Stéphan, Hubert, Francis, Laurent le Kabyle... je profite de cette petite note pour les saluer.

La mère faible

S'il s'agit d'une mère faible et de l'interruption brutale d'une relation privilégiée, par exemple à la suite d'un remariage où l'enfant a été sacrifié au nouveau conjoint, le dragueur sera plutôt passif et mélancolique. Le genre amoureux permanent, pâmé en série, esthète et peu critique dans son regard sur les femmes.

L'indifférente

S'il s'agit d'une mère indifférente et d'une relation froide où la mère peu intéressée par l'enfant n'a fait que son devoir, en s'arrangeant par mille petits gestes pour qu'il s'en rende compte¹, le dragueur sera plus actif. Le genre sensuel et séducteur en série, mais pris de crises fréquentes d'abattement et de sentiments d'abandon.

L'abandonneuse

S'il s'agit d'une mère abandonneuse et d'une relation où la mère, préférant sa séduction à l'enfant, s'est régulièrement tirée avec un riche ou le plombier, le dragueur sera aussi hyperactif. Le genre méprisant et dur avec les femmes, mais souvent dominé dans ses relations durables avec elles.

Trois catégories canoniques qui peuvent bien sûr être combinées, modifiées et compliquées par d'autres intervenants tels que : le père, le beau-père, la belle-mère, les sœurs, les frères, voire les animaux domestiques.

Mais quels que soient son profil exact, ses mobiles et ses excuses², la *mauvaise mère* se reconnaît à ce quelque chose de trouble, de louche et de pervers dans la relation qu'elle a créée avec l'enfant. Relation qui tient du manque et du manquement et qui de toute façon ne sent pas l'amour.

Que le dragueur soit celui de l'attente, de la solitude ou du

1 Pour se venger du père, ne pas souffrir seule.

2 Ce n'est ni le rôle, ni dans les moyens de l'enfant d'excuser sa mère de ne pas en être une.

ressentiment, lui aussi ne fait qu'un dans son sentiment écrasant du manque de mère. Manque de mère qui s'accompagne d'une défiance plus ou moins consciente envers la femme, mais aussi de son idéalisation dans l'attente de la mère parfaite. Ambivalence trouble chez le dragueur d'une haine et d'un amour immense, car aucun homme – et a fortiori un jeune homme – ne peut détester sa mère au point de n'en plus vouloir aucune autre.

Chemin de l'amour plus long et plus tortueux pour lui. Si chez l'adolescent la peur des femmes est compensée par le souvenir de la bonne mère, comme promesse d'un bonheur qu'il sait être de ce monde pour l'avoir vécu, chez le dragueur la peur des femmes est redoublée par l'ombre de la mauvaise mère qui fait de la femme l'étrangère absolue. Étrangère dont l'altérité radicale repousse dangereusement l'espoir de réconciliation dans l'au-delà ; au-delà de la mère, dans le ciel de nuit du ventre et de la douce mort.

Le structural et le causal

Pour ne pas confondre le manque de mère radical du dragueur avec le manque accidentel que peut ressentir tout être humain, il faut comprendre la relation qu'entretiennent avec leur handicap, l'handicapé de naissance et un handicapé par accident.

Autant l'accidenté peut avoir le sentiment valorisant d'être né normal, puis d'avoir été blessé lors d'un combat héroïque avec la vie, autant l'handicapé de naissance a le sentiment humiliant d'être né inférieur¹.

Face au manque de mère, le dragueur ressent la même sensation que l'handicapé de naissance. Sa relation au manque n'est pas causale mais structurale. Il n'a pas seulement le sentiment d'avoir manqué de mère comme beaucoup, il EST le manque de mère personnifié.

1 Pour se sentir moins handicapé face aux autres, il est fréquent que l'handicapé de naissance invente une origine accidentelle à son handicap. Cette nuance, fondamentale pour lui, est rarement comprise par l'entourage, persuadé qu'il est plus douloureux d'avoir perdu ce qu'on a eu, que de ne pas avoir ce qu'on a jamais eu.

L'adolescence comme sursexualité (la nature)

Quand le sentiment, de l'ordre de la représentation affective, se combine au désir d'origine organique et biologique, on a coutume de dire qu'il y a *amour*. C'est pourquoi l'amour est la préoccupation principale des adolescents, êtres dont la queue pousse tout en restant très attachés à leur mère.

Par ailleurs¹, nous avons vu que la mère sert de médiation entre un désir organique sans représentation², et la femme pour laquelle l'adolescent a déjà des sentiments à travers sa mère.

Pour que l'amour adolescent se réalise normalement, il faut donc que l'image affective de la mère soit présente pour orienter le désir, mais qu'elle s'efface au dernier moment pour laisser la place à la jeune fille. Ainsi, le désir est un désir de femme accompagné de sentiment. Soit cet amour hétérosexuel et reproductif que réclame l'espèce, qui ne connaît de norme que la nécessité³.

Blocage infantile et perception (l'accident)

Nous savons⁴ qu'une relation trop privilégiée avec la mère peut générer, dans l'esprit de l'adolescent, une image affective si forte qu'elle refuse de s'effacer devant la jeune fille. Ce jeune homme, appelé communément "tapette", souffre de la pathologie inverse à celle du dragueur. L'un a eu trop de mère, l'autre n'en a pas eu assez.

Le dragueur à qui la mère manque a envie de femmes plus que tout autre adolescent. Mais l'affection défaillante et négative de la mauvaise mère génère en lui une fixation infantile, un blocage des

1 Cf. "L'universalité de la peur des femmes".

2 La fonction de l'organe n'étant pas une affection, aucune image ne lui est directement associée.

3 Quoi qu'en pensent certains esprits particulièrement confus, l'amour des pédés n'est ni naturel, ni normal au regard du seul critère transcendant à toute idéologie qu'est la vie.

représentations de la femme qui lui rendent la copulation inconciliable avec les sentiments qu'il ressent. Son besoin d'amour immense se trouve ainsi coupé de son désir, la mère manquante n'assurant pas la médiation. En complet décalage avec lui-même, comme avec l'environnement normatif qui le pousse au cul¹, la tête du dragueur ne cherche pas la même chose que sa queue, sans pourtant vouloir autre chose².

Âme d'enfant dans un corps d'homme dévoré de désir, le dragueur a donc le dégoût de sa sexualité débordante, comme le dégoût de celle des femmes qu'il passe pourtant son temps à solliciter.

La fascination pour les jeunes filles

Parce que le manque de mère bloque son image de la femme au stade de la pureté originelle qui lui manque, le dragueur est fasciné par les jeunes filles. Dans leurs grands yeux vides, il croit voir cet amour éthéré d'avant le sexe dont il a tant besoin.

La jeune fille incarne la pureté pour le dragueur, non pas parce qu'il est naïf³, mais parce que cette représentation refuge lui est nécessaire. C'est grâce à elle qu'il peut supporter l'image dégradée de salope hypersexuée qu'il a de la femme mûre.

Le dégoût du sexe des femmes

Le blocage infantile du dragueur, et le refus de la dimension sexuelle de l'amour qu'il génère, se concentre particulièrement sur le sexe féminin. Sexe dont la découverte concrétise et synthétise pour lui le mensonge de l'amour et la fausseté des femmes.

Alors qu'il attendait de ce sanctuaire une apparence qui corresponde aux représentations de son affect immature⁴ : porte céleste de

1 Genre "ambiance jeune".

2 Contrairement au pédé, la femme est bien l'objet du désir du dragueur.

3 Par sa pratique stakhanoviste, le dragueur découvre vite que les jeunes filles rêvent plutôt d'être initiées à l'amour physique en profondeur par un trentenaire compétent.

4 Encouragé, nous l'avons vu dans le préambule, par les descriptions

forme harmonieuse au parfum fleuri et au goût sucré¹, le dragueur découvre dégoûté la plaie informe, velue, suppurante et nauséabonde² qu'on lui a négociée comme un trésor. Il cherchait le céleste, il découvre l'organe. Organe dans lequel il se sent par ailleurs confortable, pourvu qu'il n'aille pas y regarder de près ou y fourrer le nez³.

Le désir déçu du dragueur s'accomplit alors comme châtiment de l'autre et de soi, dans la perversité d'un acte bref et distancié dont le constat morbide est l'opposé de la communion amoureuse. S'ensuit un mépris des femmes condamnées quoi qu'elles fassent. L'hésitation à se donner équivalant pour le dragueur à un défaut d'humanité impardonnable, comme le serait une mère qui ne reconnaîtrait pas son enfant. Son acceptation faisant d'elle une salope flippée ou dégoûtante, selon qu'elle apprécie ou pas ce sexe qui excite le dragueur autant qu'il le dégoûte.

La fascination pour les pétasses

À l'opposé des jeunes filles et en raison de cette attirance perverse qui pousse le chien à lécher la main qui le bat, le dragueur est aussi fasciné par les pétasses.

Si la quête de la mère absente le pousse à l'action, cette action, lorsque le dragueur est las, s'infléchit souvent en un retour vers l'amour qu'il connaît, celui de la mauvaise mère qu'incarne la pétasse.

Parce que le dragueur au fond ne renonce pas à conquérir sa mère telle qu'elle est. Parce que la mère qu'il connaît – celle qui lui est naturelle – c'est d'abord l'abandonneuse, le dragueur a tendance à préférer la pétasse qui marchande à la gentille qui s'offre. Plus prompte que sa propre mère à offrir sa maternité sincère, la gentille lui semble pour cette raison moralement suspecte. Cette suspicion

1 Le sucré est le seul goût agréable à l'enfant et à l'immature, l'amertume, au charme plus ambigu, étant découvert progressivement par l'adulte avec les difficultés de la vie.

2 Diverses sécrétions et pertes dues à un système hormonal encore mal stabilisé font que la jeune fille pue dans la plupart des cas. Problème auquel vient s'ajouter l'hygiène pressée des lycéennes, et la trop grande confiance en la complexion intime dont ces jeunes filles tirent leur séduction (rendue plus modeste par la vie, la femme mûre sait l'usage des parfums inventés

levée¹, c'est l'ennui d'une relation trop simple que le dragueur lui reprochera définitivement.

À cette explication psychologique s'en ajoute une autre plus sociologique.

Le soir, fatigué de sa quête de la bonne mère mais toujours à sa recherche, le dragueur qui ne peut pas dormir se retrouve dans les lieux à femmes que sont les boîtes de nuit.

Lieux organisés de rencontres et d'échanges, les boîtes sont en raison de leur fonction même de véritables viviers à pétasses². Parmi de pures jeunes filles faisant l'apprentissage de leur séduction, s'agitent par grappes ces filles moins jeunes dont le but exclusif est d'échanger leurs charmes contre un brin de promotion mondaine, afin d'échapper au travail. Pétasses fascinantes de calcul et de froideur devant lesquelles le dragueur fatigué s'humilie, désirant comme un gosse ces filles perdues dans leurs rêves de luxe vulgaire et qui n'ont, comme sa mère, pas un regard pour lui.

À la fin de son périple journalier, le dragueur fourbu se retrouve donc chaque nuit aux antipodes de ses besoins. Loin de la bonne mère qu'il espère, face à la pétasse qu'il lui faut conquérir. Si bien que lorsqu'il y parvient à force de dissimulation et de ruse, le plaisir qu'il en tire aggrave encore son trouble.

L'EXIGENCE ET LE DÉGOÛT DE SOI

Le dragueur drague parce que sa mère lui manque. Mais en raison de son immaturité, l'acte qui suit immanquablement une drague aboutie le dégoûte aussi immanquablement.

Ainsi, le blocage infantile de ses représentations affectives le pousse à refuser l'amour des jeunes filles gentilles, et à se faire humilier par des pétasses dans des endroits sordides.

Deux choix malheureusement contraires à ses besoins.

1 Par l'exclusivité de son offre répétée.

2 Les cocktails, vernissages, avant-premières et autres mondanités ponctuelles remplissent une fonction identique.

Désir, peur, honte et souffrance

Désir de mère, peur du monde né du manque de mère, peur des femmes redoublée par l'ombre de la mauvaise mère, honte de son désir perçu comme dégoûtant et honte de ne parvenir à le satisfaire qu'imparfaitement, tel est le lot du dragueur à ses débuts.

À quoi viennent s'ajouter la certitude profonde qu'aucune femme ne peut l'aimer pour ce qu'il est, et une absence tout aussi profonde d'amour de soi. Comment une inconnue pourrait-elle aimer celui que sa propre mère n'a pas aimé ? Comment aimer soi-même ce que sa propre mère n'aimait pas ?

La possibilité du jeu

Ce désamour du dragueur est paradoxalement sa force dans sa relation avec les autres.

Ne croyant profondément en rien de bien qui puisse venir d'eux, ni en lui-même, la simulation, la tromperie et le jeu lui semblent non seulement loïsibles mais nécessaires. Vu ce qu'il croit du monde et de lui-même, il a tout intérêt à mentir. Dans sa quête de la sincérité originelle, le travestissement de soi et la manipulation des autres sont donc son avenir et son meilleur atout.

QU'EST-CE QUE LA FEMME ?

Le seul sujet avec lequel le dragueur ne joue pas, c'est la question dans laquelle il est tout entier embarqué : « Qu'est-ce que la femme ? »

Comme son salut passe par elle et qu'il n'a pas la foi, il ne peut y répondre que par l'intellection¹. Tenter de découvrir humblement comment ça fonctionne pour pouvoir s'en procurer autant qu'il lui en faut, jusqu'à satiété. Car le dragueur sent bien, même s'il ne peut

1 *Expérience, analyse, modification des présupposés, nouvelle expérience, nouvelle analyse... et ce jusqu'à ce que ça marche.*

encore l'expliquer, que savoir comment on entre dans les femmes c'est, à terme, son meilleur moyen d'en sortir.

La mauvaise mère, propédeutique à la connaissance

On se pose plus de questions sur ce qui vous échappe que sur ce qui semble vous appartenir. Pour cette raison la mauvaise mère est la condition de possibilité d'un questionnement sans concession sur les femmes. Et si les autres garçons réfléchissent moins sur ce sujet que le dragueur, c'est que l'ombre de la bonne mère leur interdit ce doute sacrilège. Baignant dans l'évidence de leur représentations fonctionnelles comme des poissons dans l'eau, comprendre ne leur est pas nécessaire, draguer et souffrir non plus.

L'espoir de l'amour malgré tout

Parce que la nostalgie de l'être n'a pas de fondement chez le dragueur, son désir d'exister est tout entier tourné vers l'avenir. Le passé et l'inaction ne lui rappellent pas le paradis perdu de l'être-avec-la-mère, ils lui rappellent la mort¹.

À la fois désespéré et plein d'espoir, le dragueur ne conçoit le bonheur que dans l'avenir, par l'action ; de là son incroyable énergie malgré son fatalisme.

Quant à l'amour, si le dragueur sent qu'il en a besoin pour être c'est qu'il doit exister, sinon l'absurdité de sa vie serait si grande qu'elle se nierait elle-même.

Le dragueur malgré ses actes n'est donc ni blasé, ni cynique. Il alterne au contraire avec passion des moments actifs d'espoir, de stratégies inventives et de conquêtes, et des moments d'abattement noir où il lui semble que l'amour et la vie véritables ne pourront lui venir que du ciel.

Être en attente et en devenir, le dragueur est donc intégralement tourné vers l'amour qu'il espère et pour lequel il se bat. Amour parfait comme celui d'un fils et d'une mère qu'il lui faudra trouver pour être et devenir.

1 Contrairement à d'autres, pour le dragueur, l'être c'est le néant.

2

**LE DRAGUEUR
TEL QU'IL SE CONSTITUE**

DIFFÉRENTES RÉACTIONS FACE AU MANQUE DE MÈRE

Parce qu'il souffre du manque de mère, le dragueur cherche à pénétrer l'inconnue pour se trouver lui-même. Mais il existe à l'évidence plus de garçons qui souffrent de ce mal qu'il y a de dragueurs.

Si le manque de mère est une condition nécessaire mais insuffisante, quels autres facteurs entrent dans la constitution du dragueur qui lui rendent la drague encore plus nécessaire ?

Et pour commencer, quelles autres réactions que la drague peut entraîner le manque de mère ?

Mensonge, mythomanie et tricherie

Tenter de combler l'écart qui sépare ce qu'il voudrait être de ce qu'il est par l'effort, telle est l'activité honorable du dragueur. Mais d'autres que lui choisissent l'immobilité du mensonge à ce parcours de vérité.

Le refoulement

Mensonge du refoulement pour celui qui refuse d'admettre par orgueil, ou moralisme ¹, la déchéance que constitue pour lui le désir permanent de femmes. Démarche stoïcienne, voire nietzschéenne du refoulé qui consiste à mépriser son mal pour ne pas avoir à se mépriser soi-même.

Parce qu'il croit pouvoir opposer la volonté du refus à un mal qui est sa chair, le refoulé traite en ennemi extérieur ce qui le

1 Moralisme à l'opposé du sens moral.

constitue, perdant ainsi toute chance d'agir sur ce qu'il est. Mensonge courageux pour ce qu'il fait endurer en silence à celui qui reste la victime d'une trop haute opinion de l'homme ou de lui-même, mais aussi lâcheté de celui qui refuse de se voir tel qu'il a été fait¹. Intériorisation du manque qui travaille dans l'ombre à l'explosion du refoulé ; le pauvre enfant sans mère risquant de devenir, année après année, un dangereux maniaque adulte mûr pour jouer les héros de thriller à la rubrique des faits divers.

La mythomanie

Autre mensonge, la mythomanie de celui qui accepte son manque, mais qui trop faible pour le chasser en draguant se contente de le combler par l'imagination.

Au contraire du dragueur qui ment aux autres sans y croire dans une démarche de vérité, le mythomane s'invente des conquêtes, des regards qui en disent long et même une autre mère afin que le mensonge recouvre le manque jusqu'à son origine. Délire de pacotille auquel personne ne croit, mais qui donne à l'adolescent mythomane cette dimension poétique qui n'est pas sans charme². Avant que cette fuite permanente du réel doublée de gloriole ne fasse du mythomane adulte cet immature, répugnant d'inconsistance, qui vit d'embrouilles et raconte sa vie aux comptoirs des cafés à l'heure où les autres travaillent.

Le contournement mondain

Autre mensonge encore, le contournement mondain de celui qui se sert de ses prérogatives sociales pour attirer à lui les regards qui lui manquent, mais qui dès lors ne lui sont plus personnellement adressés.

1 C'est toujours la prétention de ne rien devoir à personne, le refus d'admettre qu'on est victime de ses origines qui fait de l'orgueilleux un lâche qui s'ignore et un imbécile.

2 La poésie se réduisant pour beaucoup à l'art de fuir le réel, il n'est pas étonnant que la mythomanie puisse passer pour une figure de style.

Si le dragueur glisse dans la conversation de table : voiture, appartement, maison de campagne et rentrée d'argent imminente avant de se laisser inviter, c'est qu'il a vite compris que l'étalage d'avantages matériels pouvait sensiblement augmenter son charme. Stratégie vulgaire et efficace¹ immanquablement limitée par le concret : la voiture réelle, la maison de campagne réelle, l'appartement réel et l'argent qu'il n'a pas, mais dont se sert sans avoir même à y penser l'adolescent mieux né que lui².

Le pouvoir du père

Dans notre société encore patriarcale³, la possession et le pouvoir sont liés à l'image du père. Le contournement mondain consiste donc, pour l'adolescent qui veut s'attirer des filles, à user de ce pouvoir extérieur à son pouvoir propre à travers les objets liés concrètement ou symboliquement au père. Possessions et symbole du père que sont justement la voiture du père, ou offerte par le père, l'appartement, la maison de campagne et l'argent que l'adolescent dépense, mais qu'il ne gagne pas.

Parce qu'il a recours à ce pouvoir extérieur à son mérite, le mondain n'est pas contraint à une drague aussi âpre que celui qui n'a pour charme que son baratin et sa bite. Aisance fort peu naturelle qui n'empêche pas le nanti de se prendre pour un séducteur, alors qu'il n'est qu'un membre interchangeable d'un groupe privilégié.

Mensonge de l'individualité du charme qui nous entraîne loin de la mère et nous oblige à réfléchir plus profondément au rôle du père ; à ce qu'il représente sur le plan affectif et social.

1 À ceux qui doutent je conseille la lecture de Voici.

2 Parce que l'adolescent prend pour une qualité personnelle ce qui est un privilège, le contournement mondain relève de l'inconscience comme le refoulement et la mythomanie.

3 Fondée sur la famille patriarcale où prévalent la parenté par les mâles et la puissance paternelle.

CE QUE “PÈRE” VEUT DIRE

Le père ou le social dès la famille

La relation du nourrisson à sa mère doit se comprendre comme un univers clos auquel rien ne manque, et qui peut tout ignorer du reste du monde dans la communion presque parfaite de l'amour confondu avec l'origine.

Avec l'arrivée du père, l'irruption de ce premier autre marque la fin de cette pure intimité, le dépérissement de l'amour comme sentiment unique et indivisible ; la chute de l'être parfait. Le père au côté de la mère c'est pour le petit enfant le début de la famille mais aussi le charme rompu ; la fin du face-à-face, du pur rapport dual pour entrer dans le règne impur des sentiments triangulaires ; le deux contre un. Monde déchu de la rivalité et de la séduction comme amour ambigu, la privation de la mère par ce premier autre qu'est le père inaugure aussi l'ère de la brutalité, le sentiment de la trahison avec pour corollaires le doute, l'acceptation de la concurrence et l'idée du partage.

Car le père introduit plus que lui dans la famille ; en même temps qu'il marque la limite du charme et de la toute puissance de la mère, il y fait entrer l'ordre du monde. Un pied dans la famille et un pied au-dehors¹, il est cet autre familier qui inaugure le long cortège des autres et l'interdit, non plus comme flottement du charme ou comme jeu de séduction, mais comme loi sans visage émanant de l'opacité. Avec le père, la famille à peine créée s'ouvre irrémédiablement sur le social, cet au-delà du psychologique pur auquel le monde ne se laissera désormais plus réduire².

Le père pour l'enfant c'est donc l'initiation à la loi, l'idée morale

1 De par sa situation de géniteur indirect et son rôle social traditionnellement plus marqué.

2 Si le social pouvait se réduire au psychologique, l'économie serait une branche de la psychologie, ce qui n'est pas le cas.

de l'amour lié au mérite qui met fin à l'amour comme dû, à cet amour de la mère et d'avant la loi désormais nostalgique ¹.

Et parce que le père, par sa présence, soumet la mère à la famille et la famille au monde dans l'esprit de l'enfant, il incarne symétriquement à l'amour-origine de la mère, le monde comme avenir et projet ; la possibilité de la transformation de soi par l'apprentissage ; le dépassement d'une vérité jusqu'alors réduite à l'ontologie.

Le père c'est donc le monde plus dur de l'effort, du mérite et de la morale qui rejette dans la faiblesse de l'inassumé le monde maternel du pur plaisir où tout était dû.

L'affection d'un père, le projet et la foi en l'avenir

Si le père est violence de l'arrachement à la mère, il est aussi arrachement et violence nécessaires, les transformations physiques que subit le nourrisson ne lui permettant pas de rester dans l'immobilité de l'être avec la mère, quel qu'en soit son désir ².

Comme l'amour de la mère crée le sentiment de la légitimité et donne foi en l'origine, cet autre amour plus sévère qu'est l'amour du père donne foi en l'avenir. D'abord parce que le père, en obligeant l'enfant à se détourner de sa mère, l'oblige à se tourner vers le monde, mais aussi parce que le père, s'identifiant au fils qui prolonge sa propre vie et ses espoirs, investit cette ouverture sur le monde de la projection du meilleur de lui-même.

Ainsi l'affection d'un père, par son amour constructif, donne au petit garçon à la fois l'idée et l'envie du projet ; ajoutant la foi en l'avenir à la confiance en soi.

1 D'où le transcendantalisme culturel de l'amour, conçu comme espoir de retour à la plénitude de ce premier amour.

2 Par l'autisme, le nourrisson parvient à éviter le monde mais au prix de sa propre mort.

LA FAMILLE, L'ADOLESCENT ET LE MONDE

L'adolescence est ce moment de crise où l'enfant devenant adulte opère un brusque changement de point de vue. Inversant ses perspectives, il cesse de voir le monde à travers les yeux de la famille pour voir sa famille avec les yeux du monde. En quelques mois, le monde cesse d'être pour lui ce qu'il y avait au-delà de la famille et la famille déchoit en-deçà du monde. D'où crise de rejet des parents¹ à qui l'adolescent reproche de lui avoir menti ; de l'avoir éduqué selon un ordre et une réalité qu'il découvre inversés. Colère teintée de mépris pour ceux que cette inversion rend soudain petits, désinvestis de leur toute-puissance prescriptrice, jugés et jaugés à l'aune du monde nouveau, plus grand que la famille.

Attitude de l'âge ingrat envers la structure éducative qui a pourtant permis à l'adolescent de la dépasser. Car sans les attentions privilégiées que sont l'amour de la mère et la juste sévérité du père, la confiance en soi et la confiance en l'autre feraient défaut, l'adolescent jeté sans protections dans le dur et vaste monde serait pris de terreur.

Et même si les attentions de la mère et du père ont quelque chose de mensonger sous la lumière crue du monde adulte, elles n'en constituent pas moins la médiation nécessaire au passage de l'adolescent dans le monde d'après la famille, comme la mère fut la médiation qui lui permit de passer de la vie intra-utérine au monde d'avant la famille, du temps où il était nourrisson.

LE MAUVAIS PÈRE

Quelles que soient ses qualités humaines et les relations qu'il entretient avec les autres, le mauvais père est celui qui ne joue pas, à

1 « Familles ! Je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur » trépignait déjà André Gide dans les Nourritures terrestres, bréviaire des adolescents en crise dans les bonnes familles du

l'égard de son fils, le rôle de préparateur à l'avenir nécessaire et complémentaire de celui de la mère au sein de la famille.

Le père absent

Parce que le fils n'a eu que la relation à sa mère comme structuration affective et comme référence, l'adolescent puis l'adulte éduqué sans père a tendance à voir le monde comme prolongement de sa mère, à ne pouvoir envisager les relations humaines que sur le mode du charme, comme séduction généralisée. Vision sensualiste et individualiste qui ne permet ni l'éclosion du jugement moral, ni de comprendre le bien dans sa dimension collective. Inaptitude à l'éthique souvent doublée du manque de projet réduit dans sa limite maternelle à la quête du plaisir, quand ce n'est pas à la pure passivité de l'attente.

Sauf s'il a eu la chance d'être né d'une mère exceptionnelle (capable de jouer pleinement les deux rôles), le fils du père absent risque de voir son activité d'homme réduite à la recherche du plaisir sous l'emprise du charme ; d'être au regard de la norme¹ le contraire d'un homme et d'un honnête homme².

Le père faible

Parce que le fils a vu son père écrasé par les autres, dominé par sa femme ou battu par la vie, l'adolescent dont le père n'a pas su devenir un homme a tendance à juger sa réussite impossible dans un monde peuplé de gens hostiles et trop grands pour lui.

Né pour perdre, son seul espoir est de devenir son propre père en s'accomplissant à travers un projet³. De renaître à lui-même par un long et douloureux travail qui lui permettra peut-être de combler son manque, mais jamais son retard.

1 Patriarcale, occidentale et classique.

2 La fixation à la mère produisant les mêmes effets, cette critique vaut également pour le pédé.

3 Si le père faible s'accompagne de la mère forte qui va souvent de paire, cet espoir perd sa raison d'être.

Le père hostile

Parce que le fils a été écrasé par un père immature qui a vu en lui un rival qui lui prenait sa femme, où encore un vassal sur lequel exercer sa tyrannie¹. Parce que ce véritable meurtre du fils a remplacé la juste sévérité du bon père par la déstabilisation, la violence et l'humiliation², le fils du père hostile se trouve doté d'une structuration paternelle inversée. Adolescent, il conçoit la vie comme résistance à l'ordre fondamentalement inique et destructeur ; la haine du père lui tient lieu de vision du monde ; le meurtre du père de projet préalable à tout autre.

LE BON GARÇON, LE PÉDÉ, L'AMOUREUX, LE SÉDUCTEUR ET LE DRAGUEUR

Combiner bonne mère, mauvaises mères, bon père et mauvais pères nous donne, en gros, les différentes attitudes de l'adolescent face à l'amour et la vie³.

– Le fils de la bonne mère et du bon père est un bon garçon, bien adapté.

– Le fils de la bonne mère et du mauvais père, un amoureux permanent ou un pédé dont la vision du monde se réduit à l'affectif.

– Le fils de la mauvaise mère et du bon père, un séducteur partagé entre la quête de l'authentique et l'abus de la hiérarchie.

– Le fils de la mauvaise mère et du mauvais père, un fou ou un dragueur, mais dans les deux cas un paumé.

1 Le plus souvent pour se venger de la hiérarchie qu'il subit au dehors.

2 À la différence du meurtre du père, symbolique et utile à l'éducation du garçon, le meurtre du fils est pure destruction.

3 Pour ceux qui trouveraient ces catégories un peu catégoriques, il est évident qu'en tant que formes pures, elles sont rarement totalement

Le bon garçon, contraire du dragueur

Plein de confiance en lui et de confiance en l'autre, confiant en l'avenir du monde comme en celui qu'il s'y prépare, le bon garçon est un type sympa, à l'aise et sans vice. Il aime les filles comme il aime le cul, les femmes et ses semblables ne sont pas un problème pour lui. Souvent issu d'un milieu aisé¹, ce confort supplémentaire ajoute à sa désinvolture native la petite pointe de morgue ou d'arrogance² qui le distingue du garçon un peu simple de plus basse extraction. Ceux qui ne voient dans la drague qu'un consumérisme d'adolescent assimilent volontiers le bon garçon désinvolte et jouisseur au dragueur, mais le dragueur ne s'y trompe pas. Il déteste cordialement ce joueur un peu con³ qui drague à ses heures de loisir en amateur et lui gâche le métier. Il le méprise surtout de pouvoir tout ignorer des laideurs du monde sans même avoir à fournir l'effort de la trahison.

Dure ironie, c'est pourtant le bon garçon que le dragueur s'efforce d'imiter pour emballer les filles. Avec ce qu'il trimballe, il sait qu'il a tout intérêt à se faire passer pour le contraire de ce qu'il est.

LE DRAGUEUR, ÊTRE SANS MÈRE, NI PÈRE

Le dragueur est un enfant sans mère qui ne peut pas avoir recours au père pour la lui ramener. Il va donc falloir qu'il aille se la chercher tout seul, dans un monde qu'il perçoit défiant et hostile.

Une chance dans son malheur, comme il ne croit pas en lui ni en son avenir, il n'a que ça à faire.

1 Car les bonnes mères et les bons pères se trouvent plus couramment dans les milieux où l'on n'a pas été écrasé par la vie.

2 Morgue pour les riches anciens, arrogance pour les nouveaux riches.

3 Genre feu Cyril Collard.

Ni être, ni devenir : l'abandon, l'arbitraire et la rue

Sans l'affection de sa mère, sans le sentiment d'équité qu'aurait dû lui donner la juste sévérité du père, le dragueur vit dans la sensation permanente de l'abandon et de l'arbitraire.

Affectivement et socialement paumé¹, il sait qu'il ne peut compter sur aucune protection, sa vie fragile lui semble à la merci d'une violence aveugle qui peut l'anéantir à tout instant. Hostilité diffuse, visages étrangers et précarité qui font de la rue l'exacte prolongement de ce qu'il porte en lui ; la possibilité de fuir dans son immensité, le parfait exutoire de l'inquiétude qui le personifie.

L'imaturité affective du dragueur confrontée à son obligation de se débrouiller socialement

Sans famille, le dragueur la cherche dans le monde ; une mère pour accéder à l'être, un père pour que cet être se tourne vers l'avenir et qu'il devienne un homme, en se sortant enfin de la famille.

Le dragueur sillonne donc les rues le manque au cœur, la peur au ventre et le regard noir ; sans trop croire à ses chances, faute de cette croyance en lui et de cette confiance en l'autre qu'une mère et un père indignes ne lui ont pas permis d'acquérir². Comment un monde peuplé d'étrangers et d'ennemis pourrait-il être mieux attentionné envers lui que ses propres parents, quand ses propres parents l'ont traité en étranger et en ennemi ?

Sans l'amour de la mère et la juste sévérité du père, le prisme de la famille ne joue pas et le monde apparaît dans toute sa violence crue, sa noire perversité. Pour le dragueur, la famille c'était déjà le monde, aussi suppose-t-il le monde plein de violence et de perversité terribles, puisqu'on lui a appris que la famille c'est ce qui protégeait du monde.

1 Les mauvaises mères et les mauvais pères se trouvant plus couramment dans les milieux où l'on a été écrasé par la vie, le dragueur, fils d'une famille à problèmes, est le plus souvent d'extraction modeste, ou déclassé.

2 Le couple étant une complémentarité en soi, mauvaise mère et mauvais

Sans espoir, le dragueur passe pourtant son temps à chercher cette mère et ce père qui donneraient un sens à sa vie, comme une apparition. Son passé insupportable le pousse à y croire, comme il lui permet d'affronter la rue terrifiante où tout peut arriver ; préférant encore le danger de l'action à la béance mortelle de l'immobilité.

Dégoût du monde et ressentiment radical

Comme l'absence de mère génère le dégoût de la femme réelle et son idéalisation dans l'attente de la femme parfaite, l'absence de la juste sévérité du père, parce qu'elle laisse place à la violence et à l'arbitraire, génère le dégoût du monde et son idéalisation.

Espoir d'un monde nouveau à l'ordre rénové, d'un monde tel qu'il devrait être qui s'accompagne chez le dragueur d'un ressentiment radical. Ressentiment envers le monde entier, les femmes, ceux qui le peuplent et d'abord son Dieu qui permet que ses parents soient.

La peur, la haine et la pureté

Ressentiment radical qui ajouté à la peur donne la haine, accompagnée pourtant d'une égale aspiration à la pureté. Rêve et besoin d'un monde meilleur né de l'idéalisation du manque en pure amour et totale équité, où le dragueur pourrait enfin se reposer.

Intelligence et perversité

Comme la confiance et la satiété génèrent croyance et conformisme, le manque et la peur, pour peu qu'on en réchappe, stimulent l'intelligence. Ne pouvant s'appuyer sur le pouvoir que donnent la certitude de soi et la confiance en l'autre, par manque de parents dignes de ce nom, le dragueur partout en terre étrangère ne peut compter que sur l'intelligence s'il veut arriver à ses fins.

Bien qu'il ait toutes les raisons de désespérer du monde, le dragueur

n'en aspire pas moins au bonheur ¹, mais lié malgré lui à ce dont il est fait, il a tendance à rester attaché à cet amour plein de froidure et de haine qu'il a toujours connu. Aspirations contradictoires qui le poussent à la perversité, haïssant le bonheur en même temps qu'il le cherche, méprisant sa simplicité douceâtre, bien décidé même à le repousser si d'aventure il se présentait, pour le punir d'arriver trop tard.

Idée du bonheur obsédante qui lui fait détester les gens heureux, comme ceux qui voudraient partager leur bonheur avec lui. Impossibles échanges qu'il ressent comme autant d'aumônes, d'humiliations que ces nantis du bonheur lui jettent à la gueule sans comprendre qu'il ne peut communier avec eux, faute de mémoire commune, de souffrance partagée.

Jalousie teintée de haine pour les enfants du bonheur à laquelle vient s'ajouter une sorte de fierté ; celle d'avoir survécu jusqu'ici sans amour ; d'être cet élu à l'envers en droit de garder ses distances avec des êtres que le manque de tragique a rendus petits et dont le dragueur ne veut accepter, malgré sa solitude, que les silences de respect et des regards d'excuse.

Narcissisme et introspection

Le dragueur, c'est vrai, est entièrement préoccupé par lui-même.

Mais pour ceux qui limiteraient la drague à la recherche du contentement narcissique, au plaisir que procure le spectacle de sa propre séduction, j'ajouterai que chez le dragueur cette préoccupation doit plus au travail de l'introspection qu'à la contemplation.

Alors que le narcissique ² trouve dans l'amour de soi toute sa raison d'être, le dragueur démuné des attributs nécessaires que sont le doux regard de la mère et la calme protection du père, cherche en dehors de lui les raisons d'être et d'aimer.

Tant qu'il ne les aura pas conquises et ramenées en lui, j'ai bien peur que la pause narcissique du dragueur ne se réduise à une *peau de chagrin*.

1 Le dragueur est sans doute pervers mais il n'est pas masochiste, son plaisir n'est pas dans l'échec.

2 Qu'est par exemple le bon garçon.

LE CHOIX DU DRAGUEUR : RECONSTRUCTION OU CATASTROPHE

La force du dragueur – puisqu’il faut bien qu’il en ait une – c’est son absence totale d’illusions et de choix. Marche ou crève ; même la solution mixte de la drogue ne lui est pas permise, puisque cette déchéance requiert l’existence d’une nostalgie qu’il n’a pas.

La drogue du dragueur c’est l’action de la drague. Et même s’il a envie de crever souvent ¹, sa pratique le structure, la technique qu’il acquiert lui donne une forme d’espoir, celui d’y arriver malgré tout.

Du manque à la technique, ou comment aller chercher la mère sans pouvoir recourir au père

Le dragueur manque d’amour mais il en a besoin. Il s’efforce donc de mettre de son côté d’autres chances que celles qu’il n’a pas eues ; sa structuration affective et sociale, plus faible et négative, lui tenant lieu de capacité d’analyse de ses semblables plus normaux, dont la structuration inversée lui saute immédiatement aux yeux ².

Sans confiance ni pouvoirs d’aucune sorte, le voilà nu face à la femme, elle-même dépouillée des prérogatives de la mère. Confrontation étrange, inquiétante mais inlassablement recherchée qui, débarrassée des transcendances, se dévoile en son réalisme cru, comme *technique*. Technique dont l’acquisition et la maîtrise devront idéalement lui permettre la pénétration systématique de toute inconnue quelle qu’elle soit.

Le dragueur, serial killer symbolique

Comme son lointain cousin le serial killer, le dragueur est atteint d’une pathologie affective qui remonte à la petite enfance. Traumatisme

1 Mais il est plus difficile de passer à l’acte quand on a pas l’idée du ciel.

2 Comme le Noir voit que le Blanc est blanc sans cesser de se savoir noir, tandis que le Blanc se croit tout simplement normal.

qui le pousse à la répétition compulsive d'un acte violent qui le dégoûte, et dont il cherche en le perpétrant à se débarrasser. Serial killer symbolique, le dragueur se contente de tirer ses proies avec son sexe dans les limites du jeu et de la légalité. Même s'il est parfois à deux doigts, quand l'humiliation de l'échec lui monte à la tête en une brûlure trop vive, de lâcher le symbolique pour passer au concret.

Un être à deux visages : paumé et simulateur

Qui pourrait croire que ce petit gars vif et enjoué qui drague avec nonchalance sur le trottoir cache en réalité le manque et la peur, le désespoir aux bouffées suicidaires du gosse abandonné ?

Être à deux visages, le dragueur est ce paumé intégral contraint de simuler la *grâce*¹ ; cette aisance naturelle du bon garçon dont le dragueur se sent si éloigné qu'il la jalouse de toute sa haine et la méprise de tout son labeur.

Déchiré en secret de devoir jouer pour conquérir sa vérité, le dragueur malgré son statut ambigu n'aime ni les tricheurs, ni les menteurs. Il déteste leur conscience trouble, leur lâcheté habile comme il redoute en lui la tentation de se prendre au jeu ; faiblesse confortable qui, le maintenant dans son état transitoire, lui ôterait toute chance de devenir autre que ce qu'il est.

À LA RENCONTRE DES FEMMES

Le charme du dragueur

La quête du dragueur faite de manque et d'interrogation l'entraîne dans un rapport extrême à la femme. Très faible dans sa demande d'amour, mais fort dans sa façon de le demander, il ajoute la pudeur à l'agressivité derrière laquelle il cache, comme une maladie, le double handicap de son enfance.

1 Cet état fascinant autant qu'insupportable propre à ceux qui semblent aller dans la vie sans effort ni ressentiment.

Extrêmement humaine, la démarche inquiétante du dragueur plaît aux femmes orgueilleuses qu'elle valorise ; elle émeut aussi les filles gentilles au cœur plus maternel.

Charme naturel ignoré du dragueur débutant mais qui lui facilite la tâche ; sauf bien sûr auprès des pétasses dont l'intérêt n'est pas d'offrir leur ventre sec.

La drague comme réponse (la mère, la femme)

Dans un premier temps, la drague obéit à un désir sans calcul empreint de spiritualité ; à une démarche de connaissance idéaliste de la femme absolue, projection infantile de la mère manquante.

La drague comme survie (le père, le social)

Besoin de connaissance idéaliste qu'il faut bien financer. Et comme le dragueur sans ressources consacre tout son temps aux filles, il en vient naturellement à compter sur elles pour lui en fournir les moyens. Démarche sans doute moins courante que la traditionnelle demande de bourse, mais qui a le mérite de relier l'étude à ses conditions matérielles¹ sans sortir du sujet.

Approche globale qui permet en tout cas au dragueur de dépasser très vite sa pure pathologie de *la femme* idéale², pour découvrir *les femmes* dans leur diversité. Gentilles, pétasses, bonniches ou bourgeoises issues de familles et des milieux divers qu'il pénètre avec elles.

Par la précarité de sa situation et un apprentissage tirant sa qualité de sa trivialité, le dragueur en quête d'amour découvre peu à peu le social qui entoure l'affectif. Social à la fois plus vaste et plus déterminant que l'affectif³, mais dont l'affectif est pourtant l'origine et la finalité.

1 Nourriture, lieu où dormir, argent pour se vêtir...

2 Muse insipide dont le poète est toujours épris.

3 Car un névrosé bourgeois, quel que soit son drame intérieur, reste toujours plus proche du bourgeois en bonne santé, par son mode de vie et son imaginaire, que de l'ouvrier malheureux.

DRAGUE ET PHILOSOPHIE

Le dragueur, dénué de certitudes positives sur lui-même et sur le monde, ne peut donc accepter aucune évidence dont il n'ait pas identifié la provenance et testé la validité. Né dans l'inquiétude et la dépossession, il a pris l'habitude de forger ses outils au feu du concret par la pratique et l'expérience, où rien n'est immédiat.

Bien sûr à ses débuts sa pathologie d'orphelin de l'amour influe sur sa vision, mais sa structuration trop faible, l'obligeant à l'action, lui permet d'identifier peu à peu la structuration plus forte des autres et d'identifier la sienne par effet retour. Structure inverse et minoritaire qui, libérée du piège de la norme, permet au dragueur l'analyse, la critique et le projet de sa propre transformation¹.

Le dragueur malgré son absence de culture livresque se retrouve donc dans la position naturelle du philosophe, habité du besoin de connaissance, du refus des évidences et de la volonté du progrès². Projet du vrai et du bien qui ne fait qu'un avec sa recherche d'amour mais dont la réalisation, compte tenu de sa situation, relève pour l'instant du miracle.

1 Pour employer les catégories kantienne, sa sensibilité le prédispose à l'entendement.

2 Soit cette philosophie "naturelle" à l'opposé de la philosophie comme pratique culturelle : luxe du rentier lettré ou moyen d'ascension sociale du clerc, petit fonctionnaire de la pensée.

3
LA DRAGUE :
PATHOLOGIE, TECHNIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

Maintenant que l'on sait quel être est le dragueur, intéressons-nous à la drague ; pratique que nous devons d'abord délimiter et définir avant de l'aborder comme technique.

À LA RECHERCHE DE LA BONNE MÈRE, AVEC LA MAUVAISE DANS LE CŒUR

La maman, la putain

La drague procède donc d'abord d'une inversion de l'idée de la femme. Inversion de la représentation nécessaire à la drague que le dragueur accomplit plus facilement que d'autres, grâce au souvenir de sa mère. Désir radicalement inassouvi, ressentiment haineux et vision négative dus à la mauvaise mère qui autorisent le dragueur à prendre toutes les femmes qu'il croise pour des putains. Vision péjorative, certes déprimante, mais qui facilite grandement sa désinhibition quand les bons garçons marquent un temps d'arrêt devant autant de saintes et de princesses.

Le jeune dragueur éprouve bien sûr de la fascination pour les inconnues qu'il désire, mais cette fascination ne s'accompagne d'aucun respect. Pour lui les femmes sont des putes désirables qu'il faut punir d'être des putes ; les baiser et le leur faire payer étant le seul châtiment compatible avec son désir ¹.

Sur le trottoir le dragueur emploie donc toute son énergie à

1 Le sommet du châtiment consiste bien sûr à les faire payer pour ne plus les baiser, mais le dragueur débutant n'en est pas encore là.

baiser l'inconnue, pour la punir de n'être pas venue d'elle-même lorsqu'elle était sa mère. Et quand, après un long travail sournois, la pénétration vient ratifier sa progression technique, le dragueur jouit de l'avoir baisée deux fois, du sexe et de la tête. S'ensuit un apaisement physique où l'apprenti peut savourer son acte cérébral, jusqu'à ce que la honte d'être incapable de rien faire d'autre de son cerveau ne le renvoie sur le boulevard, sanctionner de plus belle. Là, avec désir et haine, il s'ingénie à circonvenir celles qu'il rend responsables de sa misère : jeunes filles, bourgeoises, pétasses. Espérant secrètement qu'en chacune d'elles se cache l'être miraculeux qui viendra le démentir.

On naît dragueur et on le devient

La drague constitue toujours un travail sur soi par lequel le jeune homme s'efforce de vaincre sa timidité naturelle, son respect paralysant pour la femme-mère. De ce point de vue aucun garçon ne naît dragueur¹.

Par ailleurs, un garçon qui ne naît pas d'une mauvaise mère et d'un mauvais père n'a aucune raison de développer la pathologie qui pousse à la drague. La bonne mère ne génère pas cette haine² qui permet de briser le respect paralysant pour la femme ; le bon père, protection et promotion mondaine, rend inutile la pratique subversive et revancharde de la drague. Qu'un bon garçon décide de devenir dragueur par snobisme ou imitation, il lui manquera très vite la motivation qui permet au dragueur authentique de tenir la distance. Quelques refus, autant de situations sordides lui rendront bientôt cette pratique sans rapport avec sa sensibilité profonde beaucoup moins drôle qu'elle lui avait paru. Quant au dragueur, s'il peut jouer indéfiniment au jeu de la drague, malgré les violences et les humiliations, c'est justement parce que pour lui la drague n'est pas un jeu.

Mais l'abandon et l'hostilité, conditions nécessaires à la drague,

1 Cf. "L'universalité de la peur des femmes" au chapitre premier.

2 Inconsciente pour le dragueur débutant, ce qui la rend d'autant plus

ne contiennent en rien le savoir-faire du dragueur ¹. Seule la pratique qui permet l'acquisition d'une technique par l'apprentissage peut transformer le paumé, dragueur virtuel, en dragueur accompli.

On naît donc dragueur et on le devient, il faut la pathologie et la pratique. La drague s'apprend, pourtant seul le dragueur peut l'apprendre ; la violence subie et le travail fourni en réponse constituent la double exigence de sa viabilité.

À propos de la séduction naturelle des femmes

Comparée à la drague masculine qui procède d'une inversion volontaire et d'un apprentissage, la séduction féminine peut être qualifiée de "naturelle" dans la mesure où la femme n'a rien à contredire en elle, ni d'action à entreprendre pour se retrouver en situation de conquête. Quelle qu'elle soit, quoi qu'elle fasse, le souvenir de la mère en fait l'être manquant aux yeux du garçon ; son sein, le sein manquant sans qu'elle ait outre mesure à le mettre en valeur ².

Mais surtout, la femme naissant du même et non de l'autre n'a aucune raison de prendre l'homme pour le prolongement de sa mère, et d'éprouver pour lui la dévotion sanctifiante que celui-ci éprouve pour elle. Si désiré soit-il, l'homme ne représente pas pour la femme cette pureté originelle, promesse nostalgique de retour à l'être, qui rend la femme magique au cœur de l'homme ³.

À cette cause naturelle vient s'ajouter toute une construction culturelle qui la prolonge et la masque. Culture de la femme magique, livresque et poétique propagée en Occident par les clercs ; recouverte à son tour par la culture de la femme-désir-magique-de-consommation promue plus récemment par les publicitaires.

1 Pour employer une métaphore : il faut qu'il y ait un terrain de football pour qu'il ait un match, mais le terrain de football ne connaît ni le football, ni le nom des équipes, ni le résultat du match.

2 Notamment par le recours au Wonderbra.

3 C'est pourquoi l'homme est le projet de la femme amoureuse, pas sa nostalgie. Malgré le respect dû à la mémoire de cette vieille tante d'Aragon, « la femme est l'avenir de l'homme » est de ce point de vue l'aphorisme le moins fondé qui soit.

Pour ces raisons étroitement imbriquées, la séduction naturelle de la femme se situe beaucoup plus dans le regard de l'homme, et dans sa représentation du monde, que dans la femme elle-même.

La femme, être affectif et social comme l'homme, voit sa séduction forcément limitée par des inhibitions internes et externes telles que la timidité et le travail ; la séductrice ne faisant le plus souvent que se soumettre à un modèle culturel avilissant en échange de sa promotion mondaine. Attitude dénuée à l'analyse de la moindre magie et qui ne peut exister sans la complicité naïve ou perverse des hommes, pour qui la femme fatale est l'aiguillon de la passion comme des loisirs érotiques.

Contre la femme magique, la pratique

Ce que le dragueur découvre dans la rue à force de pratique, c'est que la prétendue séduction naturelle des femmes n'existe pas – sinon comme nostalgie infantile à dépasser, et comme soumission à un ordre collectif toujours prêt à se soumettre à qui le subvertit. Magie de l'inexpliqué réduite, coït après coït, à une croyance psychologique muée en mensonge social, et dont la démystification confère au dragueur un avantage certain sur les crédules, mais aussi sur les femmes. Car il le constate, et en bon apprenti il ne manque pas de l'appliquer, plus le dragueur rompt ouvertement avec la convention de la femme magique et plus il affiche ouvertement son mépris du dogme, plus la séduction s'inverse dans l'esprit des femmes.

Ironie épistémologique, si l'on songe que cette découverte procède d'une vision faussée et de l'espoir inverse. Le dragueur avait traité les femmes comme des putes par projection de l'image pathologique de sa mère, et dans l'espoir d'être démenti par celles qui, en confirmant l'accidentalité de son cas, auraient dû lui permettre d'aimer enfin la femme. Or voilà que ces femmes qu'il redoutait, et qu'il agresse sur le trottoir parce qu'elles lui ont toujours échappé, acceptent de se soumettre maintenant qu'il les maltraite. À son grand étonnement, sa représentation pathologique

se révèle objective¹, ses gestes désespérés s'avèrent efficaces. Il découvre que ces femmes soi-disant magiques obéissent à une mécanique qui les rend prévisibles, manipulables. Fort de sa découverte, le dragueur retourne donc sur le boulevard approfondir la question et, mû par un nouveau dégoût jubilatoire, punir de plus belle toutes ces putes, comme sa mère.

À LA RECHERCHE DE LA BONNE MÈRE, AVEC LA MAUVAISE DANS LE CŒUR ET LE MAUVAIS PÈRE TOUT AUTOUR DE SOI

La drague, pratique sociale

Pour le dragueur qui n'est rien et qui ne possède rien, la drague est son école, sa survie, sa revanche et sa vérité. Comme il mise tout sur elle, elle doit donc tout lui apporter : l'amour de la femme mais aussi le confort social.

Fort de son savoir-faire et des vérifications concrètes que sa pratique lui apporte chaque jour sur la fausseté des préjugés extrêmes (que ce soit sa pathologie de la mauvaise mère² ou la femme soi-disant magique de la collectivité), le dragueur acquiert peu à peu la certitude que le désir profond des femmes est de s'abandonner à l'homme qui saura leur imposer sa volonté. Désir de soumission mainte fois constaté, mais dont l'explication par le mal – par la perversité de la putain mauvaise mère – lui semble insuffisante, voire contradictoire.

Par sa pratique agressive et parfois cruelle, le dragueur découvre que la femme peut être aussi l'être du manque, du traumatisme, qu'elle a comme lui besoin d'aimer et d'être aimée. Constat troublant qui lui dévoile, à l'intérieur de la femme, la fille fragile que lui cachait sa mère.

1 Au sens intersubjectif de communicative et fonctionnelle, puisque partagée par les femmes elles-mêmes.

2 Qu'il sait être anormale, puisqu'il a malgré tout l'idée de l'amour et le mépris des pétasses.

Découverte de la *femme-fille* qui permet au dragueur de mieux comprendre son pouvoir récent sur la femme ; de découvrir l'ascendant de l'homme-père sur la fille, et à travers ce dernier¹, la soumission de la fille au pouvoir établi. Dès lors, et à mesure qu'il pénètre les filles avec plus de facilité, le dragueur s'intéresse au social qui les entoure et les conditionne : pères, mères², familles et milieux qui constituent pour le dragueur autant de nouveaux sujets d'étude et d'hostilité.

Le culot

Fils de l'abandon et de l'iniquité, le dragueur n'a qu'un seul atout dans sa manche, le culot. Culot instinctif et violent, comme le manque et la haine, que le dragueur renforce et affine peu à peu par la drague, fondée d'abord sur le mépris des normes affectives et des conventions mondaines. En quête de tout ce dont la vie l'a dépossédé : amour et justice, le dragueur ne se contente pas à travers les filles d'enculer sa mère et son père, il se sent aussi investi d'une mission de vérité qui lui donne des droits ; le droit de prendre et le droit de punir³.

Si agressif qu'il soit, le culot du dragueur n'a donc pas grand-chose à voir avec le sans-gêne du bon garçon : morgue narcissique de l'enfant chéri prolongée d'outrecuidance d'enfant gâté par le pouvoir d'achat du père. Aisance teintée de mépris du beau gosse fils de riche, à mille lieux de la témérité du désespoir et du moralisme vengeur qui tourmente le dragueur culotté, même si on les confond dans les lieux de drague où ils se côtoient⁴.

Le vice

Fils de la mauvaise mère et du mauvais père, le dragueur est l'être paradoxal de la perversité souffrante. Par le manque de mère

1 Voir au chapitre 2 : "Le père ou le social dès la famille".

2 Vue cette fois de la fille.

3 C'est du moins ce que le dragueur croit.

4 Boîtes à la mode, réceptions mondaines que le dragueur parvient à incruster tandis que le bon garçon s'y sent chez lui à juste titre.

il rêve de pureté et de repos, que le manque de père l'oblige à obtenir par l'embrouille et l'action violente.

Mais si le dragueur, du fait du manque de mère, n'a pas confiance en lui ¹, son mauvais père le sauve aussi de cette confiance immodérée en l'autre qui mène à la crédulité. Inquiétude native qui – ceci compensant cela – confère au dragueur un avantage psychologique sur les enfants du bonheur dont la vision du monde, bercée de mères aimantes et de pères protecteurs, n'incite guère à la vigilance. Esprit confiant du bon garçon aux antipodes de l'intelligence retorse qu'on appelle *le vice* ², et qui caractérise le dragueur de rue.

Baiser le monde entier (la haine)

En baisant la fille, le dragueur baise d'abord sa propre mère qui ne le jugeait pas digne d'amour, son mauvais père qui croyait pouvoir lui imposer sa loi castratrice, le bon garçon, concurrent qu'il double, la fille bien sûr, mais aussi le père de la fille, sa mère, ses sœurs, ses frères et ses proches qu'il a la sensation voluptueuse et vengeresse d'avilir tous à travers elle.

Pour le dragueur, baiser l'inconnue qui passe et qui commence toujours par se refuser, c'est aussi baiser le milieu d'où elle vient et, conquête après conquête, baiser le monde entier. Un coup, par une fille d'avocat il pénètre et baise l'ordre des avocats, un autre, par une fille de médecin il baise l'ordre des médecins, un autre, le patronat, les rentiers, les nouveaux riches ; tant qu'il reste des salauds et des cons à punir, le dragueur malgré la répétition de son acte physique reste très motivé.

Quant au sexe, sa fréquence même incite le dragueur au perfectionnement et à l'innovation ; son absence de respect le délivrant par ailleurs de la fascination pour la femme mère et

1 C'est pourquoi le dragueur ne compte que sur sa technique qu'il développe au maximum, pendant que le bon garçon attend du hasard et de la chance le miracle de l'amour.

2 "Avoir le vice" pour le garçon des rues c'est comme pour d'autres avoir le bac, un apprentissage culturel qui permet de grimper dans la hiérarchie.

magique dont souffre le gentil garçon. Représentation sexuellement inhibitrice qui prélude mal à l'érotisme torride dont rêvent la plupart des jeunes filles, et pour lequel le dragueur hanté par le manque et l'envie de punir a toutes les qualités qu'il faut.

Et quand en dernier ressort, le dragueur fatigué par une journée de drague vient à manquer de forces, la menace de dormir dans la rue sans manger se révèle un puissant palliatif ; comme le risque de finir au trou en cas d'excès le motive, à l'inverse, à mesurer ses actes.

Le charme maîtrisé (la technique)

Si le dragueur à ses débuts simule le bon garçon pour cacher sa misère, il découvre peu à peu que son vice recèle un charme propre au-delà de son efficacité. Si bien que le dragueur, qui s'efforçait jusque-là d'imiter son contraire, ose de plus en plus jouer à ce qu'il est devenu : un petit paumé vicieux et culotté à la fois plein d'infantilisme dans sa demande éperdue d'amour, mais sans passivité naïve dans sa façon de l'obtenir. Charme nouveau changé en stratégie perverse à mesure que le dragueur en comprend le pouvoir sur les normaux¹, d'autant plus impressionnés par sa violence qu'ils sont émus par la souffrance qu'elle est censée cacher. Ainsi, à mesure qu'il apprend l'efficacité, le dragueur voit s'étendre son charme :

- en singeant le bon garçon il joue du pouvoir social du père ;
- en osant être le mauvais garçon, il cumule le pouvoir symbolique du père et l'émotion suscitée par l'enfant sans mère.

Maintenant qu'il sait pourquoi, il n'est pas difficile au dragueur de déduire quand et comment passer d'une figure à l'autre, afin de couvrir d'un charme maîtrisé tout le champ de la séduction².

1 Par "normaux" j'entends les jeunes gens ayant reçu dans l'enfance leur part normative d'amour, de confort et d'équité.

2 Séduction sociale due aux rapports de production et à l'inégalité des richesses, séduction symbolique due aux rapports familiaux et à l'autorité du père, séduction affective due aux rapports de l'enfant à sa mère et à l'attraction réciproque des sexes.

Le rôle du maître et de l'ami pour l'enfant né sans père

À côté de son désir de femme, le dragueur a le désir de rencontrer l'homme à qui il pourra enfin donner tout le respect que son mauvais père l'a contraint de garder en lui¹. Hanté par cette seconde absence², il espère la venue du maître et de l'ami qui saura le guider, l'accompagner sur le chemin de la vie.

En attendant, comme l'enfant de la DDASS, il s'imagine ce père fraternel, immense et parfait ; c'est pourquoi malgré son vice et sa solitude, le dragueur garde au fond du cœur une idée de l'autorité morale et de la fidélité à la hauteur de son manque.

Pathologie du mauvais père qui rend le dragueur si exigeant et si méfiant sur le chapitre de l'amitié et du respect, que son attente mythifiée par l'absence ne peut qu'être déçue ; trahie un jour où l'autre par la faiblesse humaine. Indignité fatale et récurrente qui contraint le dragueur à réserver son besoin d'admiration au bon père à venir ; à ce père parfait qu'il lui faut devenir pour se respecter lui-même et enfin se sentir aimé.

Exigence d'être plus que soi qui ramène inlassablement le dragueur sur son chemin de conscience et de lutte. Fantôme de perfection qui lui pourrit la vie, mais auquel le dragueur ne peut échapper qu'en l'incarnant, se libérant ainsi en devenant son propre père, de son manque et de sa tutelle infantilisante.

LES BOURGEOISES

Moins couche utile que la pétasse, moins fascinante que la jeune fille³ dont la fraîcheur estompe le milieu auquel elle appartient, la bourgeoise est la cible privilégiée du dragueur. Par elle il accède d'un coup aux deux plaisirs qui lui manquent urgemment :

1 "En lui" mais pas "pour lui", l'image que lui renvoient de lui ses mauvais parents ne permettant pas au dragueur de s'aimer tel qu'il est.

2 La première étant bien sûr celle de la bonne mère.

3 Cf. "La fascination pour les jeunes filles" au chapitre premier.

tendresse et confort ; avec en plus pour la motivation érotique l'aiguillon de la revanche sociale.

Mais si la bourgeoise a tout pour plaire au dragueur, le dragueur découvre rapidement que sa prestation agressive n'est pas forcément pour déplaire à celles qui ne se contentent pas d'incarner les victimes. Vue de l'autre côté, l'approche audacieuse et sauvage du dragueur change la bourgeoise maligne de la niaiserie pédante des bons garçons de son milieu. Ce désir de revanche sociale par le sexe qu'elle lit dans ses yeux, loin de la refroidir, n'est pas sans titiller en elle ¹ l'envie qu'elle a de subvertir un ordre qui a toujours réduit ses filles au ventre d'où doit sortir le précieux héritier ².

LES JEUNES FILLES

L'amour et le confort

Poussées à s'intéresser à l'amour par la rapide évolution de leur nature hormonale, à un âge où elles ont le temps de s'y intéresser, les jeunes filles sont tout amour. Questions de l'Amour qui les éloignent des préoccupations sociales, par ailleurs sans objet réel quand les parents s'occupent encore à leur place des questions matérielles comme la nourriture, le logement, les vêtements et l'argent des loisirs.

Le questionnement social existant en raison inverse des préoccupations amoureuses, les jeunes filles qui vivent encore dans et par la famille loin du travail et de sa socialisation ³ se trouvent dotées d'une "inconscience sociale" particulièrement développée. Manque de discernement dont le dragueur peut bien sûr profiter, s'il sait incarner à leur yeux le miracle de l'amour.

1 Le temps d'une passade bien sûr.

2 Pour plus de détails sur les liens unissant la transmission de la propriété privée et l'aliénation des femmes, lire la partie "Histoire" du Deuxième sexe de Simone de Beauvoir.

3 L'école étant fondée non pas sur la responsabilité par le partage, mais comme la famille sur l'éducation par l'obéissance, sa force socialisatrice

Fraîche, fragile et inexpérimentée, la jeune fille au désir fort et peu regardant est donc la victime rêvée du dragueur. Psychologiquement, elle cherche à se couper de la tutelle morale de ses parents : « vieux cons réacs », au mieux « braves gens qui ne peuvent pas la comprendre », ce qui permet au dragueur de l'influencer facilement. Sur un plan plus concret, les parents spirituellement et géographiquement absents restant quand même présents pour payer le loyer de l'incontournable studette, le dragueur peut y travailler dans le confort son ascendant physique sur la jeune fille, loin de la surveillance parentale et des emmerdements.

Le danger

Mais si le dragueur se méfie des pétasses qu'il sait intéressées, et si l'appartenance à un groupe prédateur rend la bourgeoise impersonnelle et impure à ses yeux, la projection de son blocage infantile sur l'objet du désir (due à sa pathologie de la mauvaise mère) a tendance à lui faire regarder la jeune fille comme l'être pur avec qui il pourrait enfin connaître l'amour¹. Fascination qui empêche parfois le dragueur fatigué de voir la bourgeoise et la pétasse qui sommeillent en elle² et qui ne demandent qu'à s'éveiller à la faveur d'un regard d'amoureux.

Pour peu qu'elle ait du charme³, la jeune fille, cible rêvée du dragueur, constitue aussi le pire danger pour lui ; le risque de rechute qui peut ruiner en un regard boudeur tout son apprentissage du réalisme.

Le pire avec les yeux du meilleur

À cause du besoin de pureté qu'il projette pathologiquement sur la jeune fille, le dragueur est tenté de révéler la sienne. Cette pureté

1 Cf. "Blocage infantile et représentation" au chapitre premier.

2 La bourgeoise n'étant jamais, à l'analyse, que la version congénitale et collective de la pétasse ; soit une pétasse discrète.

3 Charme dû en fait aux piments bourgeois et pétassier qui viennent relever sa fraîcheur fragile un peu fadasse.

qu'il a cachée en l'abordant pour la séduire, et qu'il brûle maintenant de partager dans le confort de l'intimité afin d'accéder au repos.

La jeune fille repos du dragueur, voilà bien le pire contresens et la pire erreur que le dragueur doit éviter de commettre s'il ne veut pas retourner à la rue. Car la jeune fille, de par son âge et sa relation au monde, désire tout le contraire de ce qu'il est au fond : un paumé, gosse de pauvre, humilié et fragile ; soit tout ce qu'une jeune fille en voix d'épanouissement¹ trouve « antisexy chez un mec ».

Psychologiquement, elle ne veut pas d'un fils mais attend la venue du père ; le second, le père-amant au sens social et symbolique du terme :

– soit le bon garçon, beau gosse et fils de riche² (genre blondinet speedé looké à la James Dean) qui la fera vibrer dans le confort et l'aventure subventionnée ;

– soit l'homme de trente ans mystérieux et taciturne (genre Brando dans *Le Dernier tango*) qui saura lui enseigner le sexe avec le brin d'alibi littéraire qui lui permettra jusqu'au bout de trouver ça beau.

Car si sa préoccupation exclusive de l'amour atténue l'attention de la jeune fille pour les questions sociales, ce peu d'intérêt joue dans les deux sens. Le dragueur peut séduire la jeune fille parce qu'elle ne mesure pas tout ce qui les sépare ; mais elle peut aussi bien balancer sans scrupules celui qu'elle aura découvert fragile dans l'intimité, justement parce qu'elle ne mesure pas son parcours de souffrance. Fraîchement promue par la nature et son milieu, la jeune fille veut vivre pleinement d'amour et si, la réalité dévoilée, vous n'incarnez plus la plate idée qu'elle s'en fait, peu lui importe que pour manger vous deviez retourner vous contenter d'eau fraîche³.

1 Ce qui exclut, c'est vrai, les flippées littéraires anorexiques et les maternantes boulimiques dont personne ne veut, même s'il faut parfois s'en contenter.

2 Cf. "Le père ou le contournement mondain" au chapitre 2.

3 Cette dénonciation de la cruauté des jeunes filles constitue le message misogyne et classique d'À bout de souffle de Jean-Luc Godard ; film adoré des jeunes filles qui, au-delà de sa modernité formelle, montre pourtant l'une d'elles tomber amoureuse d'un dragueur de rue et le trahir en raison

La jeune fille, catégorie sociale

Autonome mais encore préservée du monde, la jeune fille est tout entière tournée vers son désir. Désir d'aimer et de jouir sans frein auquel aspire sans doute toute adolescente, mais qui nécessite des moyens matériels pour se réaliser en comportement.

Comportement de "jeune fille" qui cache, derrière les caprices de l'âge, un privilège économique et sa vision du monde. Une attitude à durée variable interdite aux enfants de pauvres, contraints de passer plus vite, et parfois même directement, de l'enfance à l'âge adulte par l'obligation du travail. Premier travail, premier salaire qui libère de l'autorité parentale, mais qui interdit en même temps l'insouciance sans laquelle cette liberté n'est qu'un mot ; un rêve qui s'évanouit au moment même où il s'accomplit pour d'autres ¹.

La jeunesse n'est donc pas qu'un âge, c'est aussi une question de moyens ; pour les enfants de pauvres la "jeunesse" est courte ², tandis que celle des enfants de riches peut se prolonger indéfiniment ³.

Mentalité de gosses de riches dans un corps aux désirs de femme, les jeunes filles, sous prétexte d'exprimer leur nature, usent de leur privilège d'insouciance comme d'une liberté universelle. Inconscience sociale qui les fait entrer de plein droit et sous sa forme la plus cruelle dans le moule de la femme-séduction. Femme-enfant et déjà femme fatale ; soit cette petite allumeuse immature et perverse qui fit mourir d'amour le jeune Werther et qui fait bander les vieux cons.

1 De ce point de vue le dragueur n'est jamais qu'un enfant de pauvre interdit de jeunesse qui s'efforce de s'en payer une sur le ventre arrogant des filles de bonnes familles.

2 Dans le tiers monde elle peut se finir dès six ans.

3 Les dadets bientôt quinquagénaires de la génération 68 nous prouvent que pour les enfants gâtés de la nouvelle bourgeoisie d'après-guerre, elle est pratiquement sans limite.

Le rôle apaisant de la femme de trente ans

Bientôt poussée vers la sortie par la génération suivante, la jeune fille découvre la temporalité et les limites de sa séduction¹, à un âge qui est souvent celui de sa rencontre avec le sérieux du travail². Après des débuts tapageurs, la jeune fille déjà vieillissante rentre donc dans le rang, doublement remise à sa place sur le terrain du charme et celui de la participation à l'effort collectif. S'ensuit une conscience nouvelle de soi et de la vie qui favorise en elle l'éclosion du besoin de l'amour adulte ; soit cet amour durable fait de tendresse et de travail mêlés³ qui définit le couple, comme la maternité.

Changements brusques et profonds qui font de la femme trentenaire l'anti-jeune fille par excellence, la chance et le vrai repos du dragueur.

Marquée par la vie, donc humaine, la femme de trente ans a de l'amour à donner, du cœur au ventre et plus de temps à perdre. Dans l'intimité elle s'ouvre avec la douceur sereine d'une mère, le dragueur ne craint donc pas de la traiter comme une amie. Échange de paroles non déguisées, de gestes naturels qui calme sa haine des femmes tout en assouvissant son désir, et qui permet au dragueur de découvrir, comme un secret espoir, l'amour maternel tapi derrière l'arrogante séduction des filles trop jeunes pour oser aimer. Fatigué des minaudages, le dragueur reprend des forces auprès de cette femme qui a plaisir à donner, grâce à elle il prend confiance en lui ; sa vision s'affine et sa technique progresse, pour lui c'est donc tout bénéfice.

Mais qu'une femme avec qui il baise, une femme qui a l'âge de sa mère quand il était petit garçon, ose lui dire les mots

1 En général à ses dépens, car si la plupart des hommes veulent baiser la jeune fille, rares sont ceux qui acceptent d'investir durablement dans une entreprise aussi précaire.

2 Travail dont les valeurs d'effort et de respect dans la complémentarité collective sont l'exact contraire de la séduction.

3 L'amour opposé à l'effort étant les catégories de l'immaturité et de l'amour malheureux.

d'amour que sa propre mère ne lui a jamais dis, trouble le dragueur après l'avoir rasséréner. Car pour le dragueur à l'affect infantile une mère ne baise pas, elle aime son fils d'un amour exclusif, angélique et désincarné. Pour lui, une femme de trente ans qui aime la bite ne peut être qu'une femme dégradée, trop vieille pour l'amour et trop impure pour lui. Toujours cette pathologie de la mauvaise mère qui lui interdit d'aimer la femme et d'apprécier plus longtemps l'amour expert de cette mère de repli. Un beau matin, le dragueur toujours insatisfait quitte donc la trentenaire et reprend la route, avec dans le cœur un sentiment de regret plein de contradiction.

DRAGUE ET SÉDUCTION

La technique de la drague étant pour le dragueur le moyen de soumettre les femmes, nous ne pouvons aller plus loin sans aborder maintenant celui qui se présente depuis des lustres comme le maître incontesté de la spécialité : le séducteur¹.

À propos de la séduction masculine

Comme nous l'avons vu au début du livre², la séduction de la femme c'est le pouvoir de la mère. Pouvoir d'avant le père et le social, donc identifié à un pouvoir magique et éternel par l'homme qui a tendance à promouvoir et reproduire le modèle de la femme-séduction par nostalgie du temps où son bonheur était total, et la femme toute-puissante. Femme réduite à la séduction dans l'esprit, puis par l'esprit de l'homme, mais femme qui accepte de se conformer à cette idée masculine et culturelle de sa nature puisqu'elle tire son pouvoir de cette aliénation.

1 Séducteur qui du haut de sa supposée séduction n'a que mépris pour le dragueur de rue.

2 Cf. "La mère comme être et nostalgie" au chapitre premier.

Comme nous l'avons vu également par la suite¹, la femme ne naissant pas de l'homme n'a aucune raison de percevoir celui-ci comme un être magique. Par référence au premier homme qu'est le père, l'homme pour elle s'inscrit dès le départ dans le temporel et le concret.

Mais si l'on admet que l'homme n'est pas pour la femme cette promesse du bonheur confondu avec l'origine qui fonde la séduction féminine, et si l'attraction sexuelle nécessaire à la perpétuation de l'espèce ne suffit pas à expliquer la séduction exercée par certains, alors de quoi est faite la séduction du séducteur ?

Comme nous l'avons plusieurs fois énoncé dans ce chapitre², la séduction masculine c'est le pouvoir du père.

À la fois le pouvoir symbolique du père concret, soit l'autorité du père au sein de la famille, mais aussi le pouvoir concret du père symbolique³, soit le pouvoir supra-familial que confère l'économique dans notre société à la fois patriarcale et marchande. Pouvoir du père réel ou symbolique, pouvoir symbolique de l'autorité ou concret de l'argent, le pouvoir du père, fondateur de la séduction masculine, est à son image un pouvoir social dès son origine.

Au contraire de la séduction féminine dont la cause est hors du monde dans l'esprit de l'homme⁴, la femme identifie d'emblée la séduction masculine à une force mondaine. Combinaison sans mystère de l'autorité du père familial et du pouvoir du père social qu'on peut exprimer en termes simples comme la valorisation du charme par le luxe. Charme du luxe (pouvoir concret de l'argent) qui permet le luxe du charme (pouvoir symbolique fondé sur le respect) et rarement l'inverse, car – le dragueur en sait quelque chose – sans le support du luxe, le charme n'est pas grand-chose.

1 Cf. "Le père ou le social dès la famille" au chapitre 2.

2 Cf. "Le père ou le contournement mondain", "La drague pratique sociale", "Le charme maîtrisé".

3 Pour bien comprendre le sens des mots concret et symbolique, le pouvoir concret c'est la force du soldat, le pouvoir symbolique c'est l'autorité du prêtre, l'une est d'abord fondée sur la crainte, l'autre sur le respect.

L'arrogante naïveté du séducteur due à l'ignorance du rôle joué par son père et sa mère

Dans l'ignorance des causes supra-individuelles et basement matérielles de ses succès¹, le séducteur croit au pouvoir magique de sa séduction. Proclamant la toute-puissance de son individualité par des actes qu'il veut transgressifs, cet arrogant naïf ne fait jamais qu'exprimer son oisiveté de nanti par l'activité de loisir la plus courue des membres interchangeables de sa collectivité. Inconscience sociale à laquelle il ajoute la croyance infantile en un pouvoir magique de la femme qu'il aurait surhumainement retourné. Surévaluation symbolique d'un adversaire mythifié d'où ce double immature tire sa prétention d'homme supérieur, et son désir de continuer à jouer sans le savoir sous la tutelle mammaire et pécuniaire de maman et papa.

Le séducteur, figure historique

Même si le cinéma historique nous donne l'image trompeuse d'êtres humains possédant une structure mentale partout et de tout temps identique², il est en réalité très difficile d'imaginer un séducteur grec, aztèque, bororo ou esquimau.

Comment transposer en effet un rôle social, émanant d'un certain type de société, dans une société dont les règles trop différentes ne lui permettent pas forcément d'exister ? Que ferait notre séducteur chez les Grecs où les femmes ne sont plus le temple de la séduction, chez les Aztèques qui croyaient qu'immoler des vierges servait à faire pousser les récoltes, chez les Bororos dont le moindre geste érotique est un acte religieux soumis à une stricte ritualisation, chez les Esquimaux enfin qui vous offrent leur femme à baiser en signe de bienvenue ? Essayez simplement

1 L'autorité symbolique du père dans la famille et le pouvoir de l'argent dans la société marchande.

2 Les péplums des années cinquante ne faisant jamais que transposer la vie des classes moyennes du Middle-West au pied des pyramides.

d'imaginer un séducteur en Arabie Saoudite, en Sicile ou en Corse aujourd'hui ¹...

Pour que le séducteur puisse exister, pour qu'il apparaisse en un lieu et à un moment de l'histoire, il faut donc que soient réunies les conditions de son existence ; conditions sociales et psychologiques, concrètes et symboliques qui n'existent pas obligatoirement de tout temps et en tout lieu. Certaines époques ou certaines sociétés étant simplement trop différentes de la nôtre pour que le séducteur puisse y avoir un sens et jouer son rôle.

Le séducteur tel que nous pouvons le connaître remonte à Don Juan. Grand seigneur méchant homme envers les femmes et les humbles, sa figure légendaire apparaît pour la première fois en Espagne pour se fixer définitivement dans l'imaginaire collectif avec le *Don Juan* de Molière² à la fin du XVII^e siècle. Vers 1690 le verbe "séduire" perd son sens religieux de « *détourner du bien, faire tomber en faute* », pour prendre le sens païen de « *faire tomber en faute en parlant d'un homme qui amène une femme à s'abandonner à lui hors du mariage* »³; pratique systématique et répertoriée de la séduction qui fait de Don Juan ce héros négatif, désormais éternel, en lequel chacun reconnaît aujourd'hui l'archétype du séducteur.

S'il n'est pas possible de faire remonter la figure du séducteur au-delà de Don Juan sans qu'il perde le sens qu'il a pour nous, c'est que le XVII^e siècle, et notamment le XVIII^e siècle français, est l'époque où se mirent en place, au sein du pouvoir, les antagonismes sociopolitiques comparables aux nôtres qui ont rendu possible l'idée de ce personnage imaginaire, ainsi que sa prolifération en une attitude prolongée jusqu'à nous.

La séduction de cour, conséquence de l'émascation politique des nobles

L'apparition de la figure du séducteur s'explique d'abord par

¹ *En quinze jours il se fait couper les couilles.*

² *Don Juan ou le Festin de pierre, comédie en cinq actes et en prose, 1665.*

³ Le petit Robert.

l'opposition, au sein de l'élite, de la bourgeoisie laborieuse et gestionnaire en train de prendre le pouvoir, et de la noblesse oisive, jouisseuse, sophistiquée et décadente en train de le perdre. La pratique de la séduction n'étant jamais que l'expression, réduite à la sphère symbolique et culturelle, d'une impuissance concrète et politique. Impuissance d'une noblesse de cour réduite à exercer la cruauté de son pouvoir sur les femmes et les humbles, pour oublier que le pouvoir réel est désormais aux mains de la bourgeoisie de robe¹.

Louis XIV, monarque du Don Juan de Molière, c'est l'avènement de la monarchie absolue (remède au danger de la Fronde) par l'alliance du roi et de la bourgeoisie contre les nobles cantonnés à Versailles. C'est dans ce contexte politique hautement stratégique qu'il faut penser l'apparition de cette pratique d'élite systématique qu'est la séduction masculine : dernier pouvoir d'une caste en train de le perdre ; piège doré mis en place par Versailles et autorisé par la vie de cour.

Noble séducteur politiquement émasculé pour lequel Molière, d'ordinaire moqueur avec ses héros, se montre plein de respect, puisqu'en défiant la statue du commandeur son Don Juan acquiert la dimension transcendante qui nous interdit de réduire son libertinage à de la simple faiblesse de caractère et d'esprit.

Séduction soi-disant subversive qui fait du grand seigneur méchant homme envers les femmes et les humbles, un bien gentil seigneur avec son roi. Car pour la monarchie et ses nouveaux alliés, mieux vaut une noblesse cruelle avec les femmes par l'amour libertin, que des nobles ayant les moyens de devenir cruels avec leur roi par les vertus du mariage et la loi salique². Comparée aux hauts faits de l'ascendance féodale, la séduction c'est la conquête réduite à la femme de l'autre sans les terres qui allaient avec ; soit à l'intérieur de la classe possédante, la circulation des femmes amputée de la dimension politique qui permet aux ancêtres de Don Juan de rivaliser de puissance avec le roi.

1 Si Don Juan est le maître des femmes, Colbert est le maître de Don Juan.

2 Loi salique : corps de loi contenant la règle qui exclut les femmes du droit de succession à la terre.

Sous couvert de virilité et de libre pensée, le séducteur épuise sa vigueur conquérante en libertinage et en rivalités amoureuses, pendant que la bourgeoisie accapare les commandes et transforme l'État ; la mythologie théâtrale l'habillant d'un pouvoir sulfureux qui défie la mort, tandis qu'on le dépouille du pouvoir réel d'où vient toute séduction¹. Don Juan, pantin pitoyable réduit en fait à faire la guerre aux femmes qui préféreront bientôt se laisser séduire par les bourgeois, futurs gentilshommes de la Révolution.

Molière au service du roi (parenthèse)

Molière c'est, par la métaphore théâtrale, un discours au service de celui qui le paie² : Louis XIV. Comme chez tous les auteurs officiels, la subversion de surface : faire l'éloge du séducteur, se moquer des femmes savantes, des médecins et des bourgeois, masquent la profonde apologie du pouvoir.

Faire passer Don Juan (dont le pouvoir de séduction n'est en réalité qu'un pouvoir réduit à la séduction) pour un libre penseur osant défier Dieu et la mort permet au roi, à travers Molière, de flatter les nobles ; de feindre de croire à la supériorité de leur pouvoir symbolique sur le pouvoir concret dont il est en train de les déposséder.

Se moquer à travers Molière de la bourgeoisie sous les traits caricaturaux de l'avare, du bourgeois gentilhomme ou du malade imaginaire³ permet par ailleurs au roi de faire croire aux nobles qu'ils sont, comme lui, supérieurs aux bourgeois par nature ; et de ternir l'image de la bourgeoisie aux yeux du petit peuple, afin de freiner son ascension par le bas.

Bourgeois moqués par le théâtre foncièrement réactionnaire et boulevardier de Molière, mais bourgeoisie qui n'en constitue pas moins l'élite dont le roi a besoin pour asseoir son pouvoir,

1 Sans grand seigneur, fini le méchant homme.

2 Sinon il aurait été viré très vite.

3 Soit les piliers du rationalisme bourgeois que sont le Commerce et la Science (avec pour conséquence la mobilité des rôles, liés non plus à la naissance mais à la compétence notamment pour Les Femmes savantes).

moderniser le pays et enrichir l'État ; État mercantile dirigé de fait par la bourgeoisie montante qui liquidera bientôt l'aristocratie et son roi.

La véritable séduction se passe de séducteur

De l'autorité morale issue de la famille au prestige mondain tiré de l'argent, la séduction masculine se résume toujours au pouvoir du père. Pouvoir dont il faut bien sûr user et abuser pour que la séduction accouche du séducteur ; soit d'un homme en vue suffisamment con pour passer son temps à essayer de baiser des femmes.

Volonté de séduire qui nous oblige à exclure des attributs du séducteur, les deux seules qualités séduisantes, malgré elles, que sont l'intelligence et la beauté.

L'intelligence

L'intelligence, que les non-spécialistes reconnaissent dans la maîtrise du verbe, est communément considérée par les femmes comme la véritable séduction de l'homme supérieur.

Sorte d'équivalent culturel et masculin de la séduction féminine, cet autre attribut du pouvoir du père¹ ne peut malheureusement pas être porté à l'actif du séducteur, les hommes réellement pourvus d'intelligence étant en général trop occupés par la quête du savoir pour s'en servir à subjuguer les femmes².

La beauté

Quant à la beauté, pouvoir de séduction naturel et passif, elle est considérée par les femmes comme une qualité féminine, à l'inverse de l'intelligence.

1 Le père symbolisant le projet du savoir dans leur mémoire enfantine, comme la mère symbolise l'amour et la nostalgie de l'être dans celle de l'ex-petit garçon.

2 Remarque qui nous autorise à ranger définitivement Philippe Sollers, par exemple, dans la catégorie des séducteurs.

Apprécié pour sa plastique comme une belle fille, il n'émane du joli garçon ni le pouvoir sulfureux qu'on attribue au séducteur, ni le respect qu'inspire l'esprit¹. Rarement pris au sérieux, méprisé au fond par celles qui associent son physique à un défaut de masculinité, le beau gosse désiré malgré lui comme une femme en vient même, quand son intellect ne le limite pas aux jeux de plage, à considérer sa beauté comme un handicap.

La séduction masculine pour ce qu'elle est (récapitulatif et conclusion)

L'argent, l'apparence de l'esprit et un physique agréable, voilà au fond toute la séduction du séducteur. Pouvoir dénué de transcendance qu'on peut finalement résumer à :

- un privilège social que masque une croyance naïve en la magie de l'inexpliqué ;
- la pratique rétro d'une élite trop dégénérée pour y voir son impuissance et la prostitution indirecte qui s'y cache ;
- une illusion de la grâce par laquelle le séducteur se croit autorisé à mépriser toutes formes d'effort en général, et la drague du dragueur en particulier.

La drague comparée à la séduction (définitions)

Comparée au pouvoir social de tout homme en vue convoité malgré lui et persuadé du contraire (auquel peut se résumer la séduction du séducteur²), la drague du dragueur apparaît d'emblée pour ce qu'elle est : la pratique lucide et laborieuse d'un défavorisé (pauvre ou déclassé) cherchant à s'élever par et contre les femmes.

Drague qui, au contraire de la séduction, exige une compréhension rigoureuse du contexte social dont aucune force

1 Respect qui par la médiation symbolique du père est amour du savoir.

2 Du nanti dégénéré classique au play-boy hollywoodien qui passe son temps à se faire baiser à coup de chantages, mariages et divorces coûteux par des pétasses siliconées mais séductrices authentiques.

profonde ni supérieure ne vient vous protéger¹. Pratique qui n'est ni une croyance, ni un parti pris esthétique mais l'apprentissage douloureux de ce qui est, dans le but d'y remédier.

Apprentissage de la drague qui est aussi une école de pensée et une vision du monde. Pensée infiniment causaliste pour qui toute réalité est une succession ininterrompue de résistances à surmonter, de médiations à établir. Vision dépourvue de transcendance et d'ontologie² pour qui il n'y a pas plus d'être sans comprendre, que de salut sans action.

Approche qui remet dragueur et séducteur à leur juste place, et autorise une définition lucide de leurs activités respectives :

- un dragueur c'est un pauvre capable de baiser des riches ;
- un séducteur, un riche juste bon à baiser des pauvres et les filles des amis de ses parents.

LA DRAGUE DÉBARRASSÉE DE LA SÉDUCTION (PETIT DÉTOUR HISTORIQUE)

La drague a-t-elle toujours existé ?

Après avoir montré que le secret de la séduction se trouve dans son histoire³, il n'aurait pas été sérieux de procéder différemment avec la drague. Et comme l'histoire intime de la drague, soit le dragueur vu de l'intérieur, a été l'objet du livre en son commencement, c'est maintenant de l'extérieur qu'il nous faut l'approcher, comme un individu dont la pratique est aussi le reflet de l'évolution globale de la société.

D'abord, voyons par le recours au dictionnaire⁴ vers quelle

1 Ni la foi que donne l'amour de la mère, ni le pouvoir d'achat octroyé par le père.

2 Ontologie derrière laquelle on se cache, transcendance qui revient à s'en remettre à Dieu.

3 Histoire intime du nourrisson et histoire collective des populations.

époque les mots “drague”, “draguer” et “dragueur” ont pris le sens qu’on leur donne aujourd’hui.

« *Drague* : (1556) *filet ; de l’anglais to drag : tirer* » ; « *Draguer* : (1634) *pêcher des coquillages ; nettoyer le fond d’un port, d’une rivière. (1914) “chercher” (de l’argot militaire). (Vers 1960) chercher à racoler, errer à la recherche d’une aventure facile* » ; « *Dragueur* : *pêcheur à la drague ; ouvrier qui manœuvre une drague. (1829) bateau muni d’une drague, puis bateau destiné à l’enlèvement des mines sous-marines. (Vers 1960) homme qui drague ; ex. : il drague sur les boulevards* ».

“Prendre dans ses filets”, “tirer”, “pêcher des coquillages et autres fruits de mer”, “déblayer le fond du port de ses saletés”, “mettre hors d’usage des engins explosifs”... Si le sens original de ces trois mots décrit déjà, par la métaphore, le dragueur de rue et son activité, c’est seulement vers 1960 que le verbe *draguer* désigne en priorité l’activité d’un homme cherchant sur les boulevards une aventure facile avec une femme.

Mais pourquoi faut-il attendre les années soixante pour que des petits gars d’origine populaire, que nul ne songe à prendre pour des séducteurs¹, prolifèrent sur les boulevards au point de mériter d’entrer au dictionnaire ?

Le dragueur, figure historique

En Occident où sévit le dragueur, les années soixante c’est l’avènement de la société de consommation : évolution de la société marchande qui s’est traduite par la transformation profonde de son organisation économique et sociale, ainsi que par la modification sensible de la façon de vivre et des mentalités.

Sur le plan de l’organisation on assiste, par l’exode rural, au gonflement des grandes villes et à la création des banlieues ; agglomérations de petits salariés qui vont faire du secteur tertiaire²,

1 Au contraire du séducteur d’ascendance aristocratique, le dragueur descend étymologiquement d’une lignée de travailleurs : pêcheurs, ouvriers, soldats...

2 Composé des services, de l’administration, du commerce et autres

notamment accru par le travail des femmes, la majorité nouvelle de la société. Majorité mixte et uniforme des nouvelles couches moyennes urbaines qui s'accompagne, sur le plan des mentalités, de la consommation de masse. Consommation d'objets de séries d'abord justifiée par les besoins en biens d'équipement de ses populations fraîchement déplacées, puis par le désir, combien sollicité, de posséder les produits nouveaux mis sur le marché. Plaisir de consommer qui devient à partir des années soixante l'unique activité de loisir d'une population globalement transformée, désormais économiquement et mentalement vouée à la consommation.

C'est dans le terreau urbain de cette masse sociale mixte et grouillante que le dragueur va proliférer. Petit salarié déraciné ne connaissant plus du désir que la consommation, mais disposant du temps nécessaire à la consommation qu'est le temps de loisir. Employé solitaire cherchant à jouir de son temps libre et de la multitude sur les boulevards commerçants des villes. Homme enfin pour qui la femme, premier objet du désir, reste par excellence l'*objet* à consommer.

La drague c'est le désir produit par la consommation de masse ; l'érotisme du supermarché. Une pratique de loisir qui peut tourner à la pathologie chez des individus dépourvus de l'équilibre affectif et du pouvoir d'achat requis¹. Pathologie affective qui est aussi une perversion sociale du modèle normatif, quand le dragueur systématique inverse l'acte marchand de consommer en parasitisme et marginalité.

Croissance économique et pilule : l'âge d'or de la drague

Phénomène social, la drague possède comme la société dont elle est issue, une période ascendante, un âge d'or, une crise et un déclin.

L'ascendance de la drague c'est la croissance, le miracle économique des années cinquante² dont sortira dix ans plus tard la

1 Soit la "bonne mère" et le "bon père" des chapitres 1 et 2.

2 Miracle qui s'explique aisément par la saignée de la Seconde Guerre mondiale suivie du plan Marshall.

société de consommation et le dragueur, consommateur de femmes. Quant à l'âge d'or de la drague, on peut le situer très exactement entre 1966, date de mise sur le marché de la pilule anticonceptionnelle et 1973, début de la crise inaugurée médiatiquement par le "premier choc pétrolier"¹.

Ce qui manquait au dragueur doté de temps libre et du pouvoir d'achat du début des années soixante, c'était la pilule. Avant la pilule, la femme dans l'angoisse de tomber enceinte² avait une raison sérieuse de redouter le coût impromptu que le dragueur lui proposait. Soumise à l'incertitude des jours fécondables et à la périodicité des menstrues, elle n'était pleinement disposée au plaisir que quelques jours par mois. Avec la pilule, la femme désangoissée va enfin sortir de l'économie de la rareté qui indisposait le dragueur autant qu'elle, pour devenir objet de désir à plein temps. Cet obstacle physiologique médicalement surmonté, le dragueur n'aura plus à craindre, sur le marché du désir, les ruptures de stock désagréables du passé.

Crise et sida : le déclin

En 1979 la crise inaugurée en 1973 s'aggrave encore. Pour l'économie marchande on parle de "deuxième choc pétrolier", pour la drague d'une maladie nouvelle apparue chez les *gays*³ de New York et de Los Angeles : le sida.

Pour la société de consommation comme pour le dragueur, le sida c'est l'antipilule. La liberté sexuelle octroyée par le médicament est soudain confisquée (et même bien en deçà) par la maladie. La pratique sociale de la drague, déjà freinée par la crise, ne peut que décliner.

1 Crise de la concurrence et de la surproduction inhérente à la société marchande qui n'a pas grand-chose à voir avec la hausse du baril de brut, si ce n'est de faire porter le chapeau aux Arabes, comme aujourd'hui aux Africains pour le sida.

2 Rappelons qu'à cette époque l'avortement était prohibé par la loi.

3 Pédés branchés issus du secteur tertiaire et chantres, comme le

En 1966 la pilule anticonceptionnelle avait ouvert le banc de la consommation libidinale sur fond de croissance économique. À partir de 1986 le sida, maladie d'enculés devenue épidémie mondiale, le referme sur fond de crise généralisée. Vingt ans pour que la consommation exponentielle, véritable maladie sociale, trouve son expression sexuelle dans le sida ; vingt ans pour que l'âge du plaisir et de l'insouciance redevienne l'âge de l'amour malheureux.

DERNIERS PRÉALABLES AVANT D'ABORDER LA TECHNIQUE

Les faux dragueurs

Pour ceux que le sida n'aurait pas encore refroidis (je parle bien sûr au figuré), éliminons encore ceux qui nous semblent inaptes à la drague telle que nous l'avons définie.

Le nanti

Déclinaison moderne du Don Juan, le nanti qui se veut méchant homme est au fond un gentil garçon. Plein d'arrogance dans les situations sans risques, mais dénué de vice, sa compétence se limite à ses terrains privilégiés : lieux de villégiatures sélects d'hiver et d'été, clubs privés, boums d'amis... Ne supportant ni l'échec, ni le sordide (violence et misère), le nanti laissé sans protection perd rapidement ses moyens ; même par défi et avec des efforts, dans la rue il se révèle trop tendre pour tenir la distance.

Le bellâtre

Séduisant comme une belle fille, le bellâtre plaît et n'a pas besoin de draguer. Du coup quand l'envie lui vient d'agir, son cerveau rarement sollicité l'handicape ; plus il en fait et moins ça marche. En matière de drague, son rôle se résume en fait à attendre en silence qu'une femme ait envie de lui ; jouer les ténébreux est

encore ce qu'il a de mieux à faire pour ne pas être pris trop vite pour ce qu'il est.

L'ami des dames

Élevé dans les jupes d'une mère omnipotente¹, l'ami des dames adore les femmes et se complait au milieu d'elles. Mû par des aspirations machistes mais doté d'une mentalité de pédé, il jure en leur présence que la femme est l'avenir de l'homme, l'esprit de l'humanité. Prêt, pour tirer, aux pires bassesses (porter les paquets, trahir les potes...), ce broute-minou doublé d'un faux-cul est l'opposé du dragueur authentique ; ce qui n'ôte rien à sa répugnante efficacité.

L'amoureux en série

Ami des dames sans volonté de conquête, l'amoureux en série aime à rêver d'amour inaccessible dans l'ombre d'une femme tendre comme une mère. Pleurnichard, il émeut les filles maternelles, si bien que son rêve auprès d'elles devient souvent réalité. Logique perverse qui l'oblige à en changer souvent pour pouvoir rêver de nouveau.

*Le con du samedi soir*²

Consommateur docile, le con du samedi soir ne sait draguer qu'en bande, bourré et dans les lieux prévus à cet effet (Macumba, Disco-Night...). Timide à jeun, sa faible personnalité et la frustration accumulée durant la semaine le destinent particulièrement aux accidents de la route et aux viols collectifs, le temps d'un week-end.

1 Le plus souvent pour des raisons confessionnelles.

2 Étendu depuis peu au vendredi.

Le non-sens de la dragueuse

Pour celles qui prendraient ce chapitre pour un guide unisexe, précisons qu'en raison du rôle dissymétrique joué par la mère¹, la drague féminine produit sur l'homme un effet inhibant à l'opposé de sa finalité première (qui est, je le rappelle, d'attirer l'autre à soi dans un but de consommation sexuelle).

Par son action, la dragueuse donne l'impression à celui qu'elle drague de résister à sa séduction naturelle, au point de jeter le doute sur ses intentions réelles et sur sa féminité². Effet désastreux bien connu des séductrices, qui nous oblige à considérer la drague féminine comme l'expression perverse d'un refus de plaire, voire une provocation :

- refus de plaire déguisé de la féministe crypto-lesbienne ;
- revendication de l'intellectuelle confuse qui, prenant l'œdipe pour une démocratie, manifeste par cette séduction malhabile sa lutte contre les inégalités³ ;
- provocation de l'émancipée ingrate ou timide, qui s'efforce par son arrogance de déguiser un manque de confiance en elle tout à fait justifié ;
- provocation systématique de l'allumeuse enfin, qui dans une stratégie d'échec se sert de la drague pour repousser ce qui lui fait peur, tout en ayant l'air d'y toucher.

Aggressions diverses parfaitement débandantes pour le mâle standard (il existe bien sûr des pervers) qui nous obligent à réfuter l'existence d'un équivalent féminin du dragueur. Dragueur masculin auquel ne correspond :

- ni la séductrice, dont le désir de pouvoir peu sexuel et encore moins subversif n'a à voir avec l'homme qu'en tant qu'il le détient ;

1 Cf. "À propos de la séduction naturelle des femmes".

2 Cette gêne ressentie notamment face aux prostituées trahit, lorsqu'elle est excitante, le désir discrètement homosexuel de se faire baiser par une femme virile ; plaisir trouble qui explique notamment l'attrance éprouvée par la clientèle hétérosexuelle pour les travestis.

3 La séduction féminine pour être efficace, devant se limiter à l'émission de signaux suffisamment discrets pour ne pas être perçus comme tels.

– ni la pétasse, qui s’efforce plus modestement d’échanger ses voies génitales contre un peu de gratification mondaine ;

– ni la pute, dont l’activité commerçante renvoie au gigolo.

S’il faut en trouver une, la seule femme qui corresponde au dragueur par la gratuité brutale de son désir, c’est la nymphomane ; nymphomane dont le comportement hystérique semble un peu hors sujet, même si le con du samedi soir s’en satisfait fort bien quand il voit bredouille poindre son dimanche matin.

Le dragueur authentique (rappel)

Ni nanti, ni bellâtre, ni ami des dames, ni amoureux, ni grégaire, ni délirant, le dragueur qui aime le corps des femmes est un profanateur du mythe féminin.

Plus que tous il a rêvé de voir s’ouvrir à lui l’inconnue qui l’attire et qui jouit du pouvoir de se refuser ; moins qu’aucun autre il ne peut supporter de laisser au hasard, ni à l’arbitraire, le soin de décider pour lui.

Séducteur efficace parce qu’il a compris que la séduction n’existe pas, l’amour pour lui est un travail aux antipodes d’un luxe qui s’ignore ; et plutôt que d’attendre son salut de la grâce ou de la générosité de l’autre, il préfère se fier à son intelligence et miser sur l’action.

“Penetrator” accompli, il a trop le respect du métier pour en partager les secrets avec n’importe qui. “Punisher” sans relâche, ses plaisirs sont brefs mais ils gardent longtemps leur arrière-goût de souffre.

Draguer ne s’apprend pas dans les livres

Comme l’histoire du dragueur et ce livre l’attestent, la *sensibilité* n’est pas une perception passive, mais une structuration affective et sociale. Faite de normes et d’accidents¹, elle génère et ordonne les

1 Les normes étant les bases communes (famille, langage...) qui permettent aux accidents (mauvaise mère, pauvreté...) de générer les différences entre individus ou groupes d’individus.

représentations en un point de vue personnel qui n'est ni universel, ni interchangeable. À vécu différent, sensibilité différente. L'expérience, si elle peut se raconter, ne peut être *comprise* – au sens littéral du mot¹ – que par un individu de même sensibilité. Sensibilité particulière nécessairement due à une succession d'accidents identiques ou équivalents. En clair et pour nous résumer : l'expérience ne se transmet pas, et encore moins à n'importe qui.

Bien sûr, chacun acquiert par la vie une palette de sensations par lesquelles il s'imagine ressentir tout ce que ressentent les autres. Il existe pourtant des différences de quantité de souffrance ou de joie qui se muent en différence de qualité structurant différemment la sensibilité². Une sensation pouvant par sa violence ou sa répétition devenir une sensation d'un autre ordre, inimaginable pour ceux qui ne l'ont pas vécu à ce niveau d'intensité. Quand les survivants des camps de la mort répondent invariablement à ceux qui leur demandent de raconter l'horreur : « Vous ne pouvez pas comprendre », ils ne font qu'exprimer cette idée subtile pour l'intellect, mais qu'une souffrance inouïe leur a rendue évidente. Il n'y a pas de communication possible sans communauté sensible. La douleur n'est pas la mesure de toutes les douleurs, un homme n'est donc pas – et en tout cas jamais a priori : « *tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui* »³.

Les mots ne sont que des mots, la culture livresque n'est pas le vécu ; admettre n'est pas comprendre, comprendre encore moins savoir faire. Et pour revenir au sujet sensible qui nous occupe, la drague – sensibilité traduite en actes du dragueur – ne s'apprend sûrement pas dans les livres.

1 Contenue en soi afin de pouvoir ensuite être appréhendée par la connaissance.

2 Cf. "Le structural et le causal" au chapitre premier.

3 Prétention naïve à l'universel qui explique à elle seule pourquoi Jean-Paul Sartre n'a jamais rien compris au marxisme, vision des damnés de la terre parfaitement étrangère à sa sensibilité forcément néo-kantienne de

Un livre sur la drague ça gâche le métier

En dehors du problème de la sensibilité nécessaire à l'acquisition de la drague comme technique¹, intervient le problème de sa relativité. Car même en admettant que n'importe qui puisse intégrer de façon livresque la méthode du dragueur et ses trucs, leur efficacité auprès des filles déclinerait à mesure de leur diffusion. Le dragueur est efficace parce que sa technique est rare ; que sa subversion devienne la règle et la drague ne vaudra plus rien.

– Pas de drague sans dragueur ; la drague est d'abord une technique incarnée.

– Trop de dragueurs, plus de drague ; même réduite à sa technique, la drague n'en reste pas moins relative et évolutive.

En d'autres termes : plus ça marche, moins ça marche ; et la vie obéissant à une dialectique qui aime prendre la logique à contre-pied², il est possible qu'avec ce livre le salaud devenant la norme, ce soit enfin le gentil qui emballe.

La question du physique

Pour draguer avoir un physique est un avantage certain ; encore faut-il comprendre à quelle image correspond cette expression dans l'esprit des filles.

Beauté féminine et beauté masculine

Dans un visage de femme, le jeune homme cherche d'abord à retrouver la mère. Pas sa mère traits pour traits, mais l'image d'amour parfaite qu'il vit à ses premiers instants : douce, lisse et

1 Sensibilité qu'une pensée immédiate appelle don ou talent faute de pouvoir l'expliquer.

2 Pour prendre un exemple concret : « l'économie libérale peut marcher à l'est puisqu'elle marche à l'ouest » c'est de la logique, « l'économie libérale ne peut pas marcher à l'est puisqu'elle marche (déjà) à l'ouest » c'est de la dialectique ; la logique formelle n'admet pas le paradoxe, la réalité si.

intemporelle, parce que fondamentalement indifférenciée dans la perception encore sans référence du nourrisson qu'il était ¹.

Premier visage non marqué par le temps, synonyme de félicité dont la nostalgie va fonder, pour la vie, l'idée masculine de la beauté des femmes.

Et parce que la mère est aussi la première image d'amour du nourrisson femelle, la femme voit aussi dans ce visage uniforme de la beauté et de la féminité. Harmonie un peu statique et fade tant recherchée par l'homme mais dont la femme ne peut se contenter, la beauté qu'elle recherche en l'autre passant pour elle par l'image du père ².

Synonyme de force sociale et d'action ³, la beauté que la femme attend de l'homme doit, pour être masculine, refléter la différenciation volontaire et porter les marques du temps. Conception vivante et dynamique qui vient s'ajouter à la douceur féminine originaire pour fonder, dans l'esprit des femmes, l'idée plus complexe de la beauté de l'homme ⁴.

Beauté masculine toujours associée aux effets valorisant de l'action (mobilité, accidents, rides...), tandis que la femme est jugée d'autant plus belle qu'elle donne l'impression visuelle d'avoir été *épargnée par le temps*.

Idée différente de la beauté qui s'applique aussi au corps :

– corps masculin d'autant plus impressionnant qu'il exprime la puissance du mouvement ;

– corps de la femme d'autant plus attrayant qu'il évoque l'attente de l'amour dans le frémissement de la danse.

Pour en revenir au dragueur et à notre sujet, dire d'un garçon

1 La différenciation visuelle se faisant par l'identification progressive des fonctions, le nourrisson dénué de représentations ne voit au début rien en particulier ; ainsi dans la théorie psychanalytique ce n'est donc pas lui qui voit le sexe, mais la culpabilité de Freud.

2 D'où l'insuccès relatif du bellâtre qui plaît aux hommes mais que les femmes trouvent invariablement tarte.

3 Cf. "Ce que "père" veut dire" au chapitre 2.

4 Les femmes ont donc de la beauté physique une idée moins pauvre que celle des hommes qui se contentent souvent en la matière d'un peu de

qu'il a un physique ne signifie pas, dans l'esprit des filles, qu'il a de jolis traits mais plutôt qu'il possède *une gueule*. Une gueule et un corps exprimant le désir de lutter pour la vie ; soit exactement ce qui doit émaner du dragueur de par son histoire et sa sensibilité.

Se sentir beau, se sentir moche

Mais avoir un physique est aussi une question de confiance en soi ; être beau est une chose, se sentir beau en est une autre :

- le beau, fils de la mauvaise mère, peut se sentir moche et finir par être perçu comme tel dans une sorte de malaise communicatif ¹ ;
- à l'inverse, le moche couvé par le regard d'une mère amoureuse peut se sentir beau et finir par en persuader son entourage à force de confiance en lui ².

Mais en drague comme ailleurs, la confiance injustifiée finit toujours par nuire. Quelle que soit sa beauté objective et son habileté à paraître, c'est d'abord de son profond sentiment de laideur que le dragueur authentique tire son efficacité.

Quant aux autres

Pour emballer les filles quand on est vraiment moche, mieux vaut d'abord réussir dans la vie ; avec un statut social et de l'argent en poche on pourra ensuite plus à l'aise jouer les séducteurs.

Si on est moche mais qu'on s'obstine à rester pauvre, il faut alors avoir un sacré vice pour séduire autre chose que des boudins ou des professionnelles ; un vice d'une violence telle qu'il se rapproche beaucoup de la violence tout court.

Quand on est moche, pauvre et con, là c'est vraiment sans espoir ; par chance la connerie ça aide à se contenter du peu qu'on a.

¹ Cf. "La foi et le doute" au chapitre premier.

² Cf. "L'ami des dames".

³ Sophia Loren a bien épousé Carlo Ponti.

LA TECHNIQUE

Le sérieux du dragueur et de la drague établis, abordons maintenant la technique comme jeu.

L'impératif de fonctionnalité

En matière de drague, le seul critère de vérité c'est *tirer*. Rentrer à l'intérieur des femmes, pas pour ce qui s'y trouve, mais parce qu'y parvenir est réputé difficile.

La pénétration pouvant aussi relever de la chance ou du privilège ¹, l'acte du dragueur aura bien sûr d'autant plus de valeur que la femme se sera d'abord opposée à cette réduction dégradante. Ainsi, plus le dragueur tirera, plus il pourra prétendre maîtriser son sujet et connaître la femme.

Les temps de la drague : avant, pendant et après

Tirer étant le moment crucial qui détermine les trois temps de la drague, pour le dragueur il y a donc avant, pendant et après.

- Avant, soit comment parvenir à la pénétration.
- Pendant, soit de quelle façon la pénétrer.
- Après, soit quoi faire une fois cette intromission accomplie ?

AVANT

L'utile recours aux stéréotypes

Pratiquée dans l'urgence de la rue, la drague n'a ni le temps, ni les moyens de la subtilité. Et comme les filles de leur côté n'ont

1 Comme l'étude du séducteur l'a précédemment démontré.

pas toujours la sensibilité qu'il faut pour deviner les beautés cachées du dragueur, mieux vaut pour lui en rajouter¹.

Sachant que la charmante vitalité qui caractérise l'attraction masculine s'accompagne, dans l'esprit des adolescents, d'un brin de rébellion contre l'autorité du père et la société², le dragueur pour être sûr de plaire et d'émouvoir devra s'appliquer à faire le rebelle.

La société de consommation faisant par ailleurs l'éloge du rebelle pour promouvoir les produits rebelles dont les jeunes sont friands³, le dragueur pour stimuler le désir des filles devra singer l'un de ces supports promotionnels.

Rebelles institutionnels dont les médias fournissent le catalogue des nouveautés, mais dont les archétypes se limitent en fait aux deux standards qui consacrèrent la consommation planétaire à l'américaine, soit :

- l'acteur rebelle, blond propre issu des couches moyennes, incarné par James Dean ; et

- le chanteur rebelle, brun plus crad à l'usage des ados populaires, né sous les traits d'Elvis Presley⁴.

Rebelles de music-hall fort justement appelés "sans causes"⁵ dont le message peut se résumer à :

- une attitude rebelle (gestes supposés sexy de la mauvaise éducation, le plus souvent simulée) ; et

- une panoplie rebelle (coiffure, vêtements, accessoires...).

La totalité des stéréotypes rebelles actuels – de Mickey Rourke à Patrick Bruel – étant des dérivés de ces deux modèles canoniques, le dragueur novice pour être sûr d'améliorer sa prestation n'aura qu'à s'efforcer de combiner les deux.

1 Ainsi pour ressembler à l'idée qu'on s'en fait, le dragueur noir devra se faire danseur et l'arabe délinquant, même s'ils sont tous les deux étudiants.

2 Souvent confondues à cet âge.

3 Rock, mode et autres produits culturels de masse dont vit la société de consommation dans une proportion grandissante.

4 Soit la reproduction de l'imaginaire occidental fondé sur les rapports Nord-Sud qui voit le brun (Mexicain ou Maghrébin) toujours moins riche et plus louche que le blondinet.

5 Leur raison d'être se limitant à la consommation de produits rebelles

Quelques additifs utiles

Le physique se révélant à l'analyse de nature composite, il est encore possible de l'améliorer par l'adjonction d'astucieux additifs tels que :

– le bébé chien, qui renforce l'émotion maternelle et peut rendre de fiers services au dragueur doté d'un physique inquiétant ou pas assez enfantin ;

– le bébé tout court (dans le même esprit mais moins facile à se procurer) ;

– l'auto décapotable, la moto de forte cylindrée, le gadget technologique et fun (montre-télévision, trottinette à moteur...) qui renforcent notablement le "charme social" du dragueur auprès des filles peu pourvues d'émoi maternel ;

– le tour de magie (hommage au music-hall où débutèrent les premiers rebelles) qui facilite le premier contact et subjugue celles qui rêvent de voir l'amour surgir comme un lapin d'un chapeau ;

– le tournevis sous l'œil enfin, substitut du pouvoir du père moins prestigieux que la décapotable mais aussi efficace (surtout combiné avec le bébé chien) ; à recommander en dernier recours aux dragueurs vraiment trop défavorisés par le sort.

L'action

La question du physique réglée, passons à l'action.

Sachant qu'en vertu de sa sensibilité, les qualités du dragueur sont : le culot, le vice, la haine (baiser le monde entier) et le charme maîtrisé ; voyons maintenant comment s'en servir.

Premier constat

À physique égal, les mecs qui ont besoin des filles semblent moins les intéresser que ceux qui donnent l'impression de pouvoir s'en passer.

Premiers principes

Ce premier constat met le dragueur face à la quadrature du cercle : comment aller au-devant des filles tout en leur faisant croire qu'on n'a pas besoin d'elles ?

D'abord en leur donnant l'illusion qu'il ne s'agit pas d'un *besoin* mais d'une *envie*. Pour ce faire, le désir du dragueur sera franc et enjoué : pas de voix tremblante, d'œil révulsé, de mains moites d'adolescent en manque ; vous n'êtes pas là pour *prendre*, vous êtes là pour *donner*.

Envie qui devra s'exprimer avec l'aisance nonchalante de celui qui a *le choix*. L'idée que les belles filles courent les rues et qu'elles sont accueillantes doit envahir l'esprit de votre interlocutrice alors même que vous la sollicitez.

Cette première demande déguisée en hommage et cet hommage en possibilité d'échange, vous pourrez confesser que cette envie et ce choix expriment en fait un *besoin supérieur* ; un *intérêt* pour elle présenté de telle sorte qu'elle pense qu'il peut aussi lui rapporter.

Le matage : échauffement et repérage

Parvenir à déguiser en désir léger le manque inhibant qui vous pousse à la drague exige bien sûr une mise en condition préalable.

Avant d'entreprendre quiconque, imprégnez-vous de la multitude afin de vous assurer de la réalité du choix ; la conscience du nombre est ce qui vous protège de l'espoir de l'unique, de cette sourde attente qui trouble le jugement et ôte tous moyens. Dans la rue, observez les femmes et appliquez-vous à détailler les pires : les demi-moches qui se la jouent, les vulgaires à talons, les vieilles maquillées qui y croient encore. Tous ces appels à l'amour diffus et dérisoires vous empêcheront pour la journée de prendre votre manque au sérieux. Votre désir et son objet remis à leur juste place, pour vous remotiver fixez alors une femme agréable, et pour vous donner confiance pensez à un succès passé. Par un glissement subtil substituez l'inconnue à votre souvenir et imaginez-la ; votre désir démystifié acquiert de l'assurance, le repérage sérieux va pouvoir commencer.

Choisissez maintenant une fille qui vous plaît¹ et afin de préciser l'envie que vous avez d'elle, suivez-la. Pour vous convaincre de la potentialité de son désir, tentez d'interpréter ses gestes dans un sens favorable : pas trop pressée, elle s'ennuie, son regard traîne, elle espère... La certitude de son attente s'additionne à la vôtre, vous êtes à point pour l'abordage.

Détecter le boudin

Difficile d'emballer une fille sur une impression vague, plus encore sur une impression fausse. Pour éviter de se faire avoir sur la marchandise et de ramer pour rien, il faut aussi apprendre à déjouer les pièges. Méfiez-vous des talons trop hauts, des jupes trop longues, des pulls sur les fesses, des soutiens pigeonnant, des pilosités oxygénées et autres maquillages²... Avant de vous lancer, rappelez-vous que seule l'existence avérée du détail excitant³ peut venir au secours de la motivation quand la difficulté augmente.

L'abordage : vitesse et simplicité

Votre motivation certaine, faites-vous remarquer d'elle. Ni frustré, ni pervers : c'est d'abord l'*aisance* de votre désir qu'il faut lui communiquer, si vous voulez ensuite le lui faire partager. Par un signe incongru : œillade, grimace, geste, sifflet..., vous l'obligez à croiser votre regard, et sous ce mince prétexte vous l'abordez franchement.

Le baratin

Si l'abord direct permet d'estomper ce qu'il contient d'inquiétant, le baratin ostensible donne aussi le mérite du courage

1 Pour commencer faite simple : jeune fille d'allure modeste, trentenaire souriante. À froid la prétentieuse énerve, attendez quelques touches heureuses pour vous y risquer.

2 Dans un autre registre, les ongles rongés révèlent invariablement la flippée.

3 Comme dit le dicton « Belle de loin, loin d'être belle », avant de laisser

et de l'honnêteté. Inutile donc de lui demander l'heure, le nom d'une rue, du feu ou autres prétextes bidons, à ce stade elle sait déjà où vous voulez en venir.

Ne sachant pas encore à quel type psychologique vous avez affaire (mystique, mondaine, complexée, narcissique, perverse, hystérique...) pour l'instant vous ratissez large¹ en occupant l'espace à l'italienne :

- votre regard est à la fois animal et enfantin ;
- vos mains faites pour les caresses se montrent adroites, mobiles et déterminées ;
- votre bouche, siège du baiser, évoque l'amour plus encore que les mots qui en sortent ;
- votre voix ni trop aiguë, ni hésitante est un modèle d'assurance.

En ces instants décisifs et fragiles où elle vous détaille à son tour, l'expression du doute peut générer le doute, comme la confiance en soi la confiance en l'autre. Pour éviter que le malaise s'installe vous engagez donc la conversation sur un ton rapide et léger :

- évitez les répétitions de mots, les phrases saccadées, les silences qui font réfléchir ;
- pour vous en prémunir ayez toujours en réserve quelques phrases types et enchaînements clés ;
- pour chasser toute inquiétude amusez-la et faites-la rire. Vous êtes un tourbillon léger qui passe dans sa vie pour la distraire une minute, peut-être plus...

Passé ce premier effet de surprise, pour maintenir sa curiosité vous devrez vous risquer à la décontenancer :

- alternez persuasion (le père) et émotion (le fils), de sorte qu'au-delà de l'hommage souriant de votre désir se dégage ce mélange d'intérêt pour elle et de sûreté de soi d'où naît l'intimité ;
- et quand, confiante, elle sera convaincue que vous pourriez lui apporter beaucoup, vous pourrez commencer à prendre...

1 Dans les premiers temps, méfiez-vous de vos intuitions et des apparences, autant de projections souvent trompeuses de vos

Les règles du baratin

Pour éviter de vous laisser égarer par ce lyrisme nécessaire, quelques règles à ne pas oublier :

– pour limiter les risques d'accrochage, le contenu du baratin doit être le plus inexistant possible. Jamais de politique, de morale ou d'esthétique, même si par miracle vous vous accordiez sur ces sujets graves, il serait très difficile ensuite de revenir au cul ;

– pour donner à la discussion le ton de la profondeur sans qu'elle n'en ait aucune, parlez-lui d'*elle* et d'*amour*. Amusée et flattée, elle vous écoutera d'abord sans en croire un mot, mais votre savoir-faire et la médiocrité des autres aidant ¹, elle se dira « peut-être... » puis « pourquoi pas ? », et vous serez déjà à deux doigts de monter dedans ;

– pour rééquilibrer une déclaration enflammée, rien de tel ensuite que les mondanités. Amoureux passionné, vous n'en êtes pas moins acteur, chanteur, écrivain et cinéaste (dosez en fonction du milieu supposé). Comme elle s'intéresse au monde du spectacle, vous l'invitez à un casting et, pour vous excuser de parler boulot, à l'anniversaire de Yannick Noah ;

– dans l'esprit de celle qui aime rêver, promettre sans se soucier de tenir est la marque d'une certaine dimension poétique ; n'hésitez donc jamais à mentir, en cas de problème ça brouille aussi les pistes ;

– plus proche du plaisir narcissique que de l'amour partagé, l'élégance chez un homme est toujours suspecte ; à moins que vous ne vouliez passer pour une tapette n'en abusez pas ;

– soyez plutôt du genre insistant ², les femmes ont un faible pour les hommes qui savent ce qu'ils veulent. Se faire forcer la main leur permet de ne pas assumer la responsabilité de la faute et d'en jouir plus pleinement. Au besoin éloignez-vous avant de revenir à la charge, le temps de lui laisser réaliser qu'elle s'était déjà habituée à vous ;

1 Il y a longtemps que son régulier, la chose étant acquise, ne s'embarrasse plus de rhétorique pour la fourrer.

2 Dites-vous qu'une femme qui dit « non » est une femme qui dit « peut-être » et qu'une femme qui dit « peut-être » est une femme qui dit « oui ».

– le baratin n'étant pas une finalité en soi, n'oubliez pas non plus de vous *informer*.

Le but de la conversation

Subjuguée par votre vitalité désirante et mondaine, la conversation doit maintenant vous permettre de déterminer qui elle est.

Sur le plan affectif :

– est-elle équilibrée ? (sachant que la flippée aime l'amour comme les autres, mais qu'il faut user de plus de persuasion pour le lui faire admettre) ;

– est-elle pure ? (sachant que plus la conversation la révélera pétasse, plus vous devrez en rajouter sur le social pour aboutir) ;

– a-t-elle déjà un mec ? (et si oui, en est-elle vraiment satisfaite ?).

Sur le plan social :

– quelle est sa situation financière (salaire ou argent de poche, et combien) ?;

– quelle est sa situation familiale (les deux étant souvent liés) ?;

– et d'abord possède-t-elle un local ? Sans quoi il est inutile de continuer.

Quant à ce qu'elle prétend vouloir, sans trop prendre ses affirmations au pied de la lettre, efforcez-vous d'en dégager le contenu opératoire. Bien analysé il devra vous permettre d'établir l'exacte proportion entre :

– sa tendance *spiritualiste*¹, soit son espoir de rencontrer le grand amour qui l'emmènera très loin et très haut (l'a-t-elle déjà rencontré, en est-elle si sûre ?); et

– sa tendance *mondaine* exprimant sa volonté de monter en grade grâce au charme que son physique opère sur les décideurs².

1 La spiritualité chez les filles revêtant presque toujours la forme mystique de l'attente d'une révélation dont la transe a beaucoup à voir avec la plénitude sexuelle.

2 Mondaine qui serait donc selon cette approche une jouisseuse indirecte et de second ordre.

Attente de ce que vous pourriez lui *apporter* (tendance mystique dominante) ou lui *rapporter* (tendance mondaine opposée) qui exigera dans tous les cas la pénétration de ses voies génitales. Médiation inéluctable autant qu'inavouée, l'arrivisme mondain rejoignant le désir mystique sur le terrain de la mauvaise foi.

Les avantages du téléphone

Lever n'est pas tirer, et même après un sans-faute une deuxième rencontre est souvent nécessaire¹.

Pour se revoir, le rendez-vous donné avant de se quitter possède un indéniable charme poétique, il se révèle malheureusement à l'usage d'un fort mauvais rendement. Deux fois sur trois, celle que vous aviez subjuguée analysera, loin de votre influence, son comportement comme un coup de folie et préférera s'en tenir là. Quant à vous, pris dans le feu d'une autre rencontre tout aussi excitante, vous risquez le moment venu de ne pas pouvoir vous y rendre.

Pour éviter ce gâchis et vous donner les moyens d'assurer le suivi nécessaire, il n'y a qu'une chose à faire :

- prendre² impérativement son numéro de téléphone ;
- pour ça ayez toujours sur vous une feuille de papier et un stylo (pas d'équipement sophistiqué, ça fait professionnel) ;
- pour minimiser les risques de refus, commencez à noter son prénom et exigez la suite en douceur, comme une évidente nécessité (par exemple pour lui laisser sur son répondeur l'adresse du casting et celle de Yannick Noah) ;
- pour vous assurer qu'elle ne vous refile pas un faux numéro, relisez-le à haute voix de façon volontairement erronée (si elle ne vous corrige pas c'est mauvais signe) ; et
- surtout ne lui donnez *jamaï*s le vôtre. Quelle que soit sa sincérité sur le moment, sachez qu'une fille rendue à elle-même ne

1 Pour des questions de local ou d'obligations, une drague se conclut généralement en deux fois. S'il en faut une troisième c'est déjà que vous avez merdé.

2 "Prendre", pas "demander", quand on demande quoi que ce soit à une

tient pas les promesses faites à un inconnu ; et qu'on ne se met pas, pour un maigre espoir, dans la position de celui qui attend et qui se fait baiser (après tout le boulot que vous avez fait, un tel manque de confiance est de toute façon la preuve que la drague est ratée) ;

– son numéro de téléphone en poche, choisissez ce moment pour décrocher ; votre départ soudain préservera le charme mystérieux de la rencontre et vous placera au mieux pour la suite (vous étiez déjà le surprenant désir, maintenant vous incarnez le manque) ;

– départ soigné qui vous laisse en outre le choix des retrouvailles téléphoniques ;

– retrouvailles téléphoniques auxquelles vous lui laisserez le temps de penser quelques jours (trop tôt vous ramez, trop tard elle se vexe, plus tard elle oublie).

Sorte de confessionnal électrique, le téléphone est le médium idéal pour la conversation intime et la psychologie à deux sous (astrologie, voyance...). Votre voix aveugle auréolée de charme, de mystère et d'attente atteint là son efficacité maximale ; tout vous est permis :

– à la fois loin et près, présent et absent, vous alternez le rêve et l'impudeur ;

– et une fois bien chauffée, vous lui réservez comme un devin les petits secrets soutirés lors de votre rencontre¹ pour qu'elle soit toute à vous ;

– assuré cette fois d'un rendez-vous fiable, vous raccrochez un peu brusquement et toujours le premier afin de continuer à mener le jeu.

Toujours enchaîner

Qu'elle soit réussie ou ratée (numéro de téléphone obtenu ou refusé), une drague doit toujours en entraîner une autre. Enchaîner vous permet en effet :

– de ne pas rester sur un échec ;

1 Cf. "Le but de la conversation".

- de profiter de la dynamique pour améliorer votre prestation (plus de confiance c'est plus d'aisance et de culot, donc plus de succès) ;
- d'affiner l'analyse de la précédente à la lumière de la suivante et, par les comparaisons établies, d'aboutir à une meilleure synthèse (d'où amélioration sensible de la qualité des suivis) ;
- et grâce à la collecte systématique des numéros de téléphone, de vous constituer un stock pour le soir et les jours de pluie.

Diverses variations selon les lieux

Dans la rue

Abordez devant les vitrines et aux feux rouges. En mouvement, arrangez-vous pour croiser avant de rattraper (suivre fait toujours plus malsain et plus prémédité).

Dans le métro, le bus

Travaillez le regard dans le reflet du carreau, avant de tenter un touché de main sur la barre (on peut aussi tenter de lui voler un objet pour le lui rendre).

Au supermarché

Demandez conseil au rayon alimentation (ça met en confiance), puis aidez à porter les paquets. Pour les mères de famille on peut aussi faire risette aux enfants.

Au café

Faites semblant d'écrire dans le genre artistique (paroles de chanson, poème, article...) et après quelques œillades, glissez un petit mot par l'entremise du garçon.

Dans les musées, les galeries d'art

Style artiste inspiré, vous vous lancez dans une critique pansexualiste de l'œuvre, puis vous proposez de poursuivre la conversation au café d'en face.

Dans les boîtes de nuit

L'alcool étant payant, faites danser puis rire.

Dans les fêtes

L'alcool étant gratuit, faites boire (mais pas trop pour ne pas qu'elle vomisse).

Au square

Exhibez un livre ardu (genre essai érotico-symbolique du Collège de Sociologie) pour avoir une raison de vous intéresser à celui qu'elle lit, puis changez très vite de sujet¹.

Procédures plus compliquées

La fille agréable ne déambulant pas toujours seule, le dragueur doit parfois faire face à des situations plus complexes.

Elle est avec un mec

Faites en sorte de lui faire *mépriser* celui qui l'accompagne (par la manipulation, la provocation, la menace...); sachant que son mépris sera d'autant plus facile à faire naître et d'autant plus tenace qu'était physique et profonde leur intimité (cette méthode peut s'avérer risquée face aux mecs de plus de quatre-vingts kilos).

¹ Cf. "Les règles du baratin".

Elle est en bande

Adressez-vous à elle sans vous soucier de l'entourage, ce culot vous donnera à ses yeux le mérite du courage et de l'originalité. Vu les réactions inmanquablement désagréables des autres, vous n'aurez pas grand mal ensuite à les faire passer pour une bande de cons (tenir compte là aussi des gabarits en présence).

Elle est avec une copine

Avec le traditionnel boudin, mi faire-valoir, mi chien de garde qu'elle trimbale avec elle par cruauté maligne, abordez d'abord indifféremment les deux, puis orientez-vous plutôt vers l'autre ; même si c'est énorme, en général la belle exigera d'elle-même de réintégrer ses prérogatives. Si la moche n'est pas dupe, alors débarrassez-vous-en franchement (envoyez-la au cinéma et si elle s'accroche, demandez-lui si dans le duo c'est toujours elle qui fait le boudin qui regarde).

La quantité, chemin de la qualité

Débutants et occasionnels ont du mal à se débarrasser de l'idée toute faite ¹ selon laquelle « pour tirer des belles, il faudrait s'y consacrer pleinement afin de ne pas galvauder son talent ».

L'expérience prouve au contraire que l'excellence, comme toute pratique menée à son sommet, requiert un apprentissage. Que la quantité est l'unique chemin de la qualité.

Plus on drague, mieux on drague. Alors pour tirer les plus belles demain, commencez dès aujourd'hui à draguer les moins bien.

L'erreur de ne pas oser draguer les belles

La tendance inverse qui consiste à croire que « pour tirer à coup

1 Due à la prétention naïve du séducteur comme le paragraphe "Drague et séduction" l'a déjà démontré.

sûr, il ne faudrait faire que dans le boudin » s'avère à la pratique tout aussi infondée.

Se sachant moche, le boudin qui se fait draguer pense en général :

- que vous vous moquez d'elle (d'où réaction agressive) ;
- que vous êtes trop lâche pour oser en draguer une mieux (d'où réaction agressive) ;
- en outre, depuis le temps qu'elle rêvait de pouvoir repousser un homme, c'est une occasion (si fort soit son désir de prendre) qu'elle ne va pas laisser passer.

Sachant par ailleurs :

- qu'une belle fille accueille toujours avec plus de bienveillance l'hommage légitime rendu à sa beauté, qu'une moche pour qui tout ce qui touche au sexe revient (si je puis dire) à « remuer le couteau dans la plaie » ;
- et qu'une belle fille subissant en permanence le regard torve des hommes qu'elle intimide mais rarement leurs propositions franches, a tendance à y répondre avec le sourire.

L'expérience nous apprend en fait :

- que non seulement les belles sont plus agréables à draguer que les moches ;
- mais qu'elles sont aussi plus faciles à tirer (en plus en cas d'échec c'est bien moins humiliant).

Tentations et limites : le mirage du “top-model”

Encore faut-il savoir ce qu'on entend par “belles”.

Si le diktat des médias nous pousse à identifier beauté et “top-model”¹, cette image attirante gagne rarement à être pénétrée.

Dotée d'une plastique rendue triste par la pratique assidue des régimes, la “top-model” promue pour ses disproportions (bassin large, long buste souvent agrémentée de faux seins), est rarement excitante autrement qu'en photo².

1 Et autres comédiennes-chanteuses-animatrices coulées dans le même moule.

Poussée dans le métier par manque de personnalité et un appât du gain qu'une origine modeste (bonniche nordique, du Middle-West et plus récemment des ex-pays soviétiques) ne suffit pas à excuser, la "top-model" ne possède non plus aucun don pour l'esprit.

Vivant le plus souvent avec une collègue dans un petit local (studio d'agence), obligée pour son travail de se lever tôt et de se nourrir de salade, la "top-model" ne présente en outre aucun intérêt social.

Une fois évanoui le mirage médiatique et l'illusion du prestige, la pratique réitérée des "top-models" permet juste de vérifier qu'il ne peut y avoir de beauté véritable (physique, morale et sociale) que chez les filles de bonne famille. Bien élevées, instruites, attentionnées et pourvues d'agréables locaux, pour elles seules le dragueur peut durablement éprouver ce sentiment d'harmonie profonde où puiser le repos.

Quant aux quelques dizaines de vraies "top-models" qui peuplent la planète (celles qui gagnent réellement des dollars par millions)¹, il ne faut pas rêver, si vous n'êtes pas popstar, acteur américain ou prince de l'immobilier, vos chances auprès d'elles sont quasiment nulles et ne valent pas le temps que vous y perdrez.

PENDANT

Soit le passage à l'acte et l'acte en lui-même.

Deuxième constat

Les filles donnent l'impression de préférer les mecs qui semblent les connaître et ne pas trop les respecter.

1 Les autres vivant plutôt de leur emploi de serveuse à mi-temps dans un restaurant à la mode.

Deuxièmes principes

Avec le travail que vous avez fait lors de votre première rencontre puis au téléphone, si elle vient au rendez-vous c'est qu'elle est d'accord au fond.

Pas forcément pour tout, mais déjà pour admettre que vous êtes peut-être celui qui pourrait lui faire *faire la chose* qu'il ne faut pas dire, mais pour laquelle elle sait que vous êtes venus tous les deux.

Et comme elle ne peut pas répondre « oui » à celui qui n'a pas encore su lui faire dire ¹, vous devez commencer par être conséquent pour deux : ne pas demander et agir.

Quoi qu'elle objecte sur le moment, vous vérifierez ensuite qu'elle vous en aurait voulu beaucoup plus si, pour l'avoir trop écoutée, vous n'aviez pas su la prendre.

Le sexe

La virilité

Comme le démontre tout le travail d'approche nécessaire au passage à l'acte ², la virilité pour parvenir à s'exprimer physiquement doit d'abord s'imposer par l'*esprit*. Esprit présent jusque dans la mise en scène du corps, qui exhalera d'autant mieux la virilité qu'il ne se laissera pas réduire à un simple outil de plaisir. Par conséquent :

- pas de stakhanovisme, une trop grande disponibilité pour la chose (en plus de vous fatiguer) vous ferait passer pour un O.S. du sexe ;
- pas trop de virtuosité non plus, la préciosité du concertiste soliste ça fait un peu pédé.

L'unique objet du plaisir

Qu'elle l'apprécie ou pas sur un plan esthétique (mais ce qui est

¹ Je fais ici allusion au troublant « non, non, oui ! » si éloigné du désir masculin et de la conscience claire pour qui « non » c'est « non ».

² Cf. « Avant ».

bon finit souvent par être trouvé beau), la femme n'en est pas moins impressionnée par cet objet qu'elle n'a pas ¹, si nécessaire à son plaisir.

Petite fille, jouer à la poupée l'amusait ; devenue grande provoquer votre contentement la flatte et l'émeut (et comme elle vous croit fort expérimenté par ailleurs, elle se sent obligée de se surpasser). Autant de raisons, quelles que soient vos propres répugnances envers lui, d'en être fier et de le lui confier.

Le passage en force

Puisque vous savez maintenant que pour l'amener au plaisir il fallait la forcer un peu, pourquoi changer de méthode à deux doigts du bonheur ? Inutile donc de s'attarder en préliminaires, vous avez déjà perdu assez de temps comme ça :

– plus vous entrez sèchement, plus votre sentiment de la pénétrer sera fort ;

– quant à elle, son plaisir étant parent de la douleur, croyez qu'elle appréciera aussi ce surcroît de virilité.

Bien remplir les espaces

Sur la question controversée de la taille, pour le confort de tous comme pour la confiance en soi, mieux vaut, c'est sûr, bien remplir les espaces. D'où l'intérêt de la subjuguier d'abord par votre énorme personnalité ; comme ça quand l'objet entre en piste (à sec de surcroît), c'est déjà gagné.

Dans l'amour tout est beau

Si ce qui vous attire dans le sexe c'est le mal, sachez que pour elle dans l'amour tout est beau quand elle aime. Alors quelles que soient vos propres réticences sur la chose, soyez crad ; elle vous saura gré de l'aider à repousser les limites physiques de sa soif de spiritualité.

1 Et sans équivalent chez elle, un trou n'étant pas un objet mais une

La pipe

Si pour vous « ma queue dans sa tête » symbolise assez bien le niveau de l'échange, pour elle « téter le sein du père » n'a rien d'infamant¹. Profitez donc de ce malentendu pour lui faire découvrir qu'en fait elle aimait ça (et pendant qu'elle y est faites-vous donc faire le nettoyage complet) ; ce geste différemment apprécié, mais toujours agréable, ne fera qu'accroître votre prestige à ses yeux.

L'entrée des artistes

Lanus se situant un cran plus haut que la bouche sur l'échelle des preuves physiques de l'amour², même si ça vous emmerde faites semblant d'y tenir (dites-lui qu'il vous importe de la connaître à fond, que vous avez besoin qu'elle soit à vous tout entière). Maintenant qu'elle sait que vous vous intéressez vraiment à elle, vous pouvez sans crainte remettre à plus tard la promesse de cette intimité suprême ; et garder du même coup une bonne raison de revenir.

La communion des plaisirs

Subjuguée au mental comme au physique, plus ça va plus elle ressent ce que vous ressentez. Il est donc inutile de vous occuper d'elle, jouissez, elle jouira (au moins de vous avoir fait jouir).

Et si la véritable satisfaction (celle du travail bien fait, du devoir accompli) consiste à faire crier « oui » à celle qui vous avait dit « non », vous pouvez aussi décider de la rater un peu, afin qu'elle ne garde pas un souvenir trop physique de votre relation³.

1 D'un point de vue moral, il serait encore plus malsain de faire la fine bouche avec ce qu'on désire tant par ailleurs.

2 L'enchaînement des deux appelé "éclair au chocolat" constituant le témoignage de l'amour ultime.

3 Cf. "La virilité".

Réussir sa sortie

Si ce que la femme préfère dans l'amour c'est "pendant" et "après", pour vous (malheureusement pour elle) c'était plutôt "avant" et "pendant". Alors pour ne pas vous sentir obligé de prolonger son plaisir, souvenez-vous du peu d'empressement qu'elle mit à répondre à vos premiers désirs (d'où le dur boulot de la drague) et aussitôt joui barrez-vous. Comme son respect va plutôt aux hommes qui n'ont pas trop de temps à perdre avec les femmes, votre départ précipité ne pourra que conforter la bonne opinion que toutes vos pratiques¹ lui ont déjà donnée de vous ; et vous éviterez de vous ennuyer.

APRÈS

La réalité étant rarement à la hauteur de l'imagination, le plus souvent vous décidez d'en rester là. Et comme vous ne voulez pas faire de peine en disant les choses (par exemple qu'une seule séance a suffi selon vous à épuiser le sujet), vous disparaîsez simplement².

Mais dans le cas plus rare où le passage à l'acte est venu confirmer tous vos espoirs (aptitudes physiques et morales dans un cadre agréable), comment gérer au mieux ce petit capital ?

Troisième constat

Quand les mecs se mettent à oublier les principes³, ils peuvent toujours compter sur les filles pour les leur rappeler.

Troisièmes principes

Porter le masque du prince charmant-aventurier-rebelle n'étant

1 De "La virilité" à "La communion des plaisirs".

2 Comme elle n'a ni votre téléphone, ni votre vrai nom, libre à vous.

3 Cf. "Premiers principes" et "Deuxièmes principes".

pas possible jour et nuit, comment éviter d'apparaître tel qu'en vous même ¹ quand la relation se prolonge ?

D'abord en évitant de vous relâcher dès l'obtention des premiers résultats². Lui dévoiler le paumé qui a besoin d'elle (et de tant d'autres) pour ne pas sombrer, alors que c'est le contraire qui lui a plu en vous, serait une inconséquence immédiatement sanctionnée.

La stratégie de la drague ne pouvant rien attendre du miracle de l'amour, pour durer vous avez deux options :

- ne pas laisser la relation s'installer et incarner l'absence ;
- ou, si vous comptez rester, tourner ce dévoilement inéluctable de misère et de faiblesse à votre avantage, en supplément de charme et de virilité.

Sans quoi celle qui aura découvert que vous la baisiez au-dessus de vos moyens saura se ressaisir, et vous n'aurez plus qu'une alternative pour échapper au retour de bâton :

- en remettre une couche ³ ;
- sinon déguerpir.

Le coup de vent

Consistant à passer de temps en temps à l'improviste (environ une fois par semaine), le "coup de vent" permet de jouer sur le cortège de fantasmes nés de la frustration (tant que vous n'êtes pas assez là, vous êtes tout ce qu'elle espère) sans avoir besoin de composer en profondeur, ni de donner trop d'explications.

Technique légère fort utile quand on gère un gros stock⁴, le "coup de vent" possède cependant un inconvénient majeur : lorsqu'elle comprend (au bout de trois mois environ) qu'elle n'obtiendra jamais plus de vous, elle finit par vous remplacer.

1 Cf. chapitres 1 et 2.

2 Après plusieurs mois de relation c'est différent, elle vous aime par habitude et se pose moins de questions.

3 Cf. "Pendant", mais en doublant les doses.

4 On peut parler de gros stock au-dessus de sept, puisqu'il exige (compte tenu du nombre de jours dans la semaine) plus d'une visite d'entretien par jour en plus des nouveautés.

Le lapin (celui qu'on pose)

Autre technique pour ne pas laisser s'installer l'habitude et réactiver le manque, le lapin dans ses diverses variantes : promesses d'appels téléphoniques non tenues ou volontairement retardées, absences et retards fréquents aux rendez-vous.

Attention toutefois, le lapin pour être efficace doit être savamment dosé, plus d'un sur deux et c'est elle qui ne viendra plus.

La disparition

Variante plus subtile du lapin (qui finit à la longue par perdre en efficacité), la disparition : au milieu du repas au restaurant (en lui laissant l'addition), au cinéma pendant le film, au milieu de la nuit quand elle dort... En plus du prestige de l'absence, cette technique a l'avantage de donner au disparu cette dimension mystérieuse qui se combine fort bien avec la mythification ¹.

La jalousie

Pour éviter la lassitude née de l'habitude, autre technique qui a fait ses preuves : la jalousie. Fondée sur la concurrence, cette technique qui prolonge la relation triangulaire de l'œdipe (quand elle rivalisait avec sa mère pour accaparer l'attention du père) est naturellement mise en œuvre par le dragueur dans sa pratique quotidienne ; il lui suffit pour ça de manquer d'égard et de discrétion.

La mythification du passé

Comme nous l'avons déjà évoqué, la limite de la pédagogie c'est la compatibilité sensible de l'autre². On ne peut donc pas tout dire et tout expliquer à n'importe qui. Alors si vous comptez rester

¹ Voir plus loin "La mythification du passé".

² Cf. "Draguer ne s'apprend pas dans les livres".

(pour profiter du confort, vous reposer un peu), vous devrez procéder à la mythification progressive de votre passé minable, afin de parer à son inéluctable dévoilement. En rajouter, mentir vous permettra de donner à l'aveu progressif de votre fragilité souffrante cette dimension spectaculaire qui vous évitera le rejet que suscite la misère ordinaire. Enfance malheureuse, accidents terribles¹ (n'hésitez pas à puiser dans la littérature populiste, relisez Sue, Hugo, Zola, Mallot...) et autres souffrances délectables contribueront à donner à votre séjour auprès d'elle la valeur héroïque du repos du guerrier.

Procédures plus compliquées

La fille agréable vivant rarement totalement isolée, pour rester il vous faudra aussi baisser son entourage². Savoir jouer utilement des faiblesses (lâcheté, vanité...) et des qualités de chacun (générosité, intelligence...) pour s'immiscer avantageusement dans les rapports et tirer parti des conflits.

Avec le père

C'est le plus difficile. Pour des raisons œdipiennes évidentes, le père aime rarement qu'on lui baise sa fille. En attendant d'avoir pu le charmer (solidarité d'hommes face à la mère, souvenirs de jeunesse, complicité...) ou à défaut vous faire respecter (lassitude, lâcheté...), il devra se sentir obligé de vous accepter par amour pour elle (n'hésitez donc pas à lui dire que vous souffrez de sa défiance pour qu'elle aille le lui reprocher).

Avec la mère

Sans toutefois aller jusqu'aux complications, adressez-vous d'abord à la *femme* qui sommeille en elle. Charmez-la mais sans la

1 Dont les séquelles et la pudeur vous contraignent à ces disparitions soudaines maintenant expliquées.

2 Au figuré s'entend.

séduire, au besoin jouez le confident (contre le père) et si ça ne marche pas, faites tout pour culpabiliser son instinct maternel en en rajoutant sur l'enfant perdu.

Avec les sœurs, les amies

Pour limiter leur influence auprès d'elle sans vous mettre en danger (en en baisant une ou deux maladroitement), faites lui croire qu'elles sont toutes jalouses d'elle et secrètement éprises de vous (d'où leurs possibles médisances). Comme c'est toujours vrai d'une au moins, ça marche à tous les coups.

Avec les frères, les amis

Pour les frères, jouez la complicité (solidarité face au père, l'autre frère...) et proposez votre aide (conseils, menus services...). Grâce aux confidences ainsi soutirées (petites histoires de filles, d'argent, de drogue...), ils seront bientôt tous vos obligés. Quant aux amis, veillez, comme avec les filles, à ce qu'elle interprète toute récrimination comme de la rancœur d'amoureux déçu ; ainsi vous flatterez son orgueil et protégerez vos intérêts.

Enfin ne négligez jamais le petit personnel (bonne, jardinier...); c'est souvent par celui auquel on n'a pas assez prêté attention que le malheur arrive.

Le lapin (celui qu'on se fait poser)

Pour atténuer les effets néfastes du lapin et son goût désagréable (tristesse, doute, inhibition...), ne donnez jamais de simples rendez-vous isolés, mais groupez-les plutôt par série de trois ou quatre espacés d'une heure environ. Au pire c'est bien le diable si vous ne tirez pas au moins un coup, au mieux vous faites le grand chelem.

Des avantages d'être un salaud (synthèse)

Moins vous lui montrez de respect (coups de vent, lapins,

disparitions...), plus vous la trompez (jalousie), plus vous lui mentez (mythification du passé), plus elle vous aime. Comme en plus vous la méprisez de tout accepter, vous avez moins honte d'être aussi salaud avec elle ; pour vous c'est donc tout bénéfice.

Deux défauts cependant : cette sensation désagréable d'être mal accompagné, si bien servi soit-on, et surtout cette solitude tenace qui vous poursuit jusqu'au cœur de l'intimité.

La drague à plusieurs : le tandem

Comme le montre le peu de résultats obtenus par les cons du samedi soir (où en absence de baise, la biture prélude au baston), on drague mal à plusieurs. Il peut cependant arriver au dragueur, d'ordinaire solitaire, de se mettre en "tandem" avec un collègue pour se détendre un peu.

Cette association, qui permet par ailleurs d'enrichir son savoir-faire par la confrontation des techniques, procède d'une toute autre approche que la drague en solo. À deux la tension est moindre, on a plus de courage, plus d'audace. Deux gars qui draguent ensemble sont moins inquiétants qu'un seul, c'est donc plus facile et plus léger. Mais cette activité de détente, à la limite du loisir, ne doit pas faire oublier que le vrai dragueur est celui qui sait draguer seul en toute circonstance, et que c'est seulement par la pratique régulière en solo qu'on entretient les fondamentaux.

Le stage

Autre drague à deux d'un sens tout différent : le stage d'initiation.

Dans ce cas il s'agit de prendre sous son aile un jeune nanti en rupture de ban pour profiter de son réseau (entrée dans les boîtes sélects, sœurs et copines, boums dans les beaux quartiers...). Comme en fin de parcours il retournera d'où il vient avec, en plus, un peu de votre savoir-faire, n'hésitez jamais à tirer le premier.

La délicate question du viol

En dehors de la pure pathologie et de la pure violence (avec un couteau, à six sur un parking), le danger et l'ambiguïté du viol tiennent d'abord à la spécificité du désir féminin. Désir qui a tendance à avancer masqué et à se mentir à lui-même (comme s'il fallait qu'il la dépasse pour son plus grand plaisir) ¹.

La femme n'éprouvant pas, au moins à cet endroit, de frontière franche entre le « oui » et le « non » se trouve naturellement en porte-à-faux face au désir de l'homme qui s'annonce plus clairement, mais aussi face à la vérité qui, en logique, comme en morale, n'admet pas l'équivoque (il faut que se soit vrai ou faux, bien ou mal, oui ou non) ².

L'existence même de la séduction (qui à en croire la presse féminine constitue la principale activité des femmes) n'est d'ailleurs possible que par cette incertitude : comme espace et stratégie du *peut-être* entre le « oui » et le « non ». Sans cette indécision, les cosmétiques, la mode et le magazine « Elle » perdraient leur raison d'être ; la vie des femmes se réduisant alors au travail et à la reproduction.

Ajoutons que sur ce terrain féminin du “peut-être”, l'homme est d'abord un étranger. Un maladroit contraint de masquer et de différer son désir qui dit « oui » trop vite, pour espérer parvenir à ses fins.

Jeu codifié et policé de la séduction qui n'en est pas moins un rapport de forces comprenant un risque. Celui de voir l'attente trop repoussée se muer en frustration, la frustration en castration symbolique, elle-même interprétée comme un défi. Jeu délicat qui exige de celui qui y contrarie sa nature un solide équilibre ; équilibre forcément plus instable pour qui n'a pas tous les moyens du jeu ³.

Si rétrospectivement on est sûr qu'il y a eu viol quand elle a dit « non » jusqu'au bout, dans certaines situations ambiguës il n'est

1 Ce troublant « non, non, oui ! » déjà évoqué qui est aussi le ressort dramatique des nanars typiquement féminins comme Autant en emporte le vent.

2 Que ce dualisme exclusif soit conforme au désir masculin n'est sans doute pas un hasard ; auquel cas le « non c'est non » des féministes américaines serait un assujettissement de plus à la masculinité.

3 Manque de moyens psychologiques dus à la mauvaise mère, mais aussi

pas toujours évident de déterminer le moment où le « non » proféré par l'*être du peut-être* cesse d'être un « oui » qui joue à se faire prier. Et si pour éviter tout risque, l'homme doit stopper au premier « non » (comme l'exigent les féministes américaines), alors la réunion de deux êtres de sexes opposés ne pourra plus résulter que de l'alternative brutale : coup de foudre ou prostitution. Ajoutons que cette volonté de normalisation caricaturale et irréaliste nous vient de Californie, État qui compte, malgré le plus fort taux d'implants mammaires, la plus grosse concentration de pédés¹.

Mais cette approche interpersonnelle des origines du viol ne doit pas occulter cette autre détermination plus collective et plus diffuse qu'est le harcèlement sexuel. Pas le harcèlement sexuel sur le lieu de travail dont parlent les médias² ; le vrai, justement celui des médias qui nous harcèlent de femmes-objets et autres femmes fatales pour vanter leurs produits. Pression libidinale constante et toujours accrue qui, compte tenu de la réalité sexuelle des masses masculines, ne peut qu'entraîner une montée globale de la frustration. Une baisse du respect de la femme progressivement assimilée à celle qui nous aguiche sur les affiches, à la télé et sur les périodiques : la "top-model" dont l'image semble dire : « Je suis trop belle, trop grande et trop chère pour toi », et à laquelle la mode pousse les jeunes filles à ressembler³.

Comment ne pas penser que ce racolage glacial n'ait pas de conséquences funestes sur les relations entre les sexes et sur la statistique ?

Quant au dragueur dont la pratique multiplie les situations à risques, disons que le viol constitue pour lui un défaut de maîtrise dont il se prémunit par sa technique⁴. Une faute qui est plutôt le fait des amateurs et des normaux (les fameux cons du samedi soir) ; sans oublier les malheureux dont le manque est trop fort pour qu'ils

1 Contradiction d'avenir qu'il serait intéressant d'étudier.

2 Et dont le remède est le plein emploi.

3 Quand elle ne leur propose pas de se déguiser dès l'âge de treize ans en putains des années soixante.

4 Soit l'art de lui faire dire « oui » avant qu'il ne soit trop tard.

puissent répondre par le mensonge de la drague au mensonge de la séduction.

LA TRANSFORMATION PROGRESSIVE DU SENS DE LA DRAGUE POUR LE DRAGUEUR

De la maîtrise à la virtuosité

La maîtrise qui rend le but à atteindre moins incertain lui enlève aussi de son intérêt. La motivation pour se maintenir se déplace alors sur la technique, qui de moyen devient sa propre fin.

Le dragueur dont l'efficacité progresse suit aussi ce chemin, qui de son intérêt pour les femmes le mène progressivement au plaisir de la drague elle-même. Au maximum de ses capacités¹, le dragueur s'élève alors de la technique à l'*esthétique* ; inventant des figures et s'imposant des handicaps pour tenter de rompre la monotonie du jeu.

Le doublé

Essayer d'en faire deux en même temps, dans le même endroit (fête, jardin public, immeuble...).

La série

Décider d'en faire au moins trois de suite (d'où l'intérêt des téléphones et des rendez-vous groupés).

Le grand chelem

Parvenir à faire les trois copines sans qu'aucune ne le sache pour

1 Qui selon mon étude poussée serait d'une (tirée) pour trois (draguées), ce qui est qualitativement peu, mais quantitativement énorme.

les deux autres. Ou encore mieux : la fille, la sœur, la mère, la bonne, le père et le chat sur le toit ¹.

La totale

Mal reçu pour commencer, vous parvenez à emballer à l'arraché, à tirer le jour même pour finir avec les clefs du local et des sous (pour *le parcours complet* ajoutez la voiture et la carte bleue).

Les figures imposées

Vous avez la cote avec l'une, vous décidez de commencer par l'autre pour respecter l'ordre alphabétique ; ou vous essayer de conclure sans jamais l'embrasser ; ou de ne la prendre que par le petit...

La course aux handicaps

Vous draguez avec un nœud papillon et des lunettes scotchées dans une boîte à la mode ; ou sans chaussettes et avec un T-shirt d'Act-Up devant Saint-Nicolas-du-Chardonnois ²...

De la drague comme châtiment et incruste, à la drague comme élévation

Pour le dragueur de moins en moins intéressé par un sujet qu'il connaît à fond, le top c'est de ne même plus les baiser (puisqu'elles sont faites pour ça) et de voir combien de temps il peut tenir sur le charme de sa simple présence. Quelque peu démobilisé, le dragueur se tourne alors vers d'autres sujets d'occupations, découvrant notamment la culture dans les bibliothèques des filles de bonne famille où il a ses quartiers ³.

1 On peut admirer un bel exemple de grand chelem dans le film Théorème de Pier Paolo Pasolini.

2 Fief catholique intégriste.

3 Bibliothèques purement décoratives qu'il serait plus juste d'appeler des "collections de livres".

D'abord pathologie compulsive (manque), puis connaissance pratique et moyen de survie (incruste), il comprend maintenant la drague comme la *thérapie* par laquelle il est parvenu à se libérer de la drague elle-même. Activité déjà nostalgique qui, dénuée du désir brûlant des débuts et de la virtuosité arrogante de la maturité, survit désormais en lui comme savoir-faire et destin¹. Une sorte d'ascèse poétique où les moments de grâce naissent souvent du sordide, où l'ignoble parfois confine au génie.

La fraternité des dragueurs

Ces moments troubles et troublants qu'il ne supporterait pas de livrer à la réprobation ignare, ni à l'adhésion graveleuse des non-initiés, le dragueur aime à les partager avec ceux qui partagent aussi sa *sensibilité*². D'où cette fraternité des dragueurs³ aimant à échanger au hasard d'une rencontre de rue, prouesses, misères et ficelles du métier. Au point qu'on se demanderait presque s'ils ne pratiqueraient pas, un peu, pour le plaisir de raconter.

À propos de l'homosexualité cachée du dragueur

À ce point du récit, l'idée pourrait venir à certains que le dragueur se trompe d'objet, que la femme en fait n'était pas son chemin. Hypothèse déjà évoquée au chapitre premier⁴, qui nous oblige à répéter que le problème existentiel du dragueur est réellement de *trop* aimer les femmes :

– femmes à qui il reproche de n'être physiquement jamais assez belles, quand le mensonge réel des apparences (mode, maquillage) vient s'ajouter à son idéalisation de la mère manquante ;

1 *Savoir-faire toujours utile à sa survie et à sa promotion mondaine ; destin parce qu'il fallait qu'il s'y soumette pour parvenir à lui échapper.*

2 *Communauté sensible qui exige, nous l'avons vu, une structuration social-affective apparentée.*

3 *Déjà expliquée par "Le rôle du maître et de l'ami pour l'enfant né sans père" au chapitre 2.*

4 Cf. "L'envie et le dégoût des femmes", "Blocage infantile et perception (l'accident)".

– femmes à qui il reproche de n’être moralement jamais assez pures, quand l’indécision réelle de leur désir menteur (le fameux « non, non... oui! ») vient s’ajouter à son ressentiment envers la mère faible ou abandonneuse ;

– femmes à qui il reproche en somme de n’être pas assez *femme* pour incarner l’amour extrême dont il a besoin, et auquel renoncer exigerait qu’il renonce à lui-même¹.

En attendant cet autre qu’il ne doute pas de reconnaître s’il se présente à lui, le dragueur passe de femmes en femmes parce que, exigeant mais faible, il ne peut ni s’en contenter, ni se passer du peu qui s’offre à lui. Attente et déceptions qu’il concilie par cet érotisme pervers, complaisamment décrit, dont le mérite thérapeutique est de ne rien refouler, puisqu’il *exprime*² totalement ce qu’il est.

Quant à l’amitié dont la relation privilégiée est à chercher du côté du père³, la vraie question est plutôt de savoir pourquoi il faudrait absolument, pour certains, qu’elle recouvre autre chose qu’une communion d’esprits.

Draguer des hommes c’est autre chose

Fondée sur une optimisation fonctionnelle des possibilités d’échange grâce à des codes et des lieux prévus à cet effet⁴, la drague homo se situe d’emblée à l’opposé du mensonge et de la frustration qui président à la drague hétéro. Entre hommes on se comprend, et comme on est tous là pour ça, on ne tourne pas autour du pot. Gain de plaisir et de temps appréciables dont les hommes qui ne vont pas au corps des femmes auraient tort de se priver, mais qui laisse entier le problème de la peur et de la méconnaissance de l’autre⁵.

1 Cf. “La mère comme être et nostalgie” au chapitre premier.

2 Au double sens de “signifier” et d’“extraire”.

3 Cf. “Le rôle du maître et de l’ami...”.

4 Auxquels seule la boîte à partouzes peut être comparée dans le monde hétéro.

5 Car, n’en déplaise à certains pédés militants, le refus de l’autre c’est

LES FEMMES C'EST UN TRUC DE PÉDÉ (CONCLUSION PROVISOIRE)

Amplement pénétrée, comprise et expliquée, la femme désormais sans mystère n'évoque plus au dragueur que cette ruse éventée par laquelle la nature contraint l'homme simple à se reproduire.

Désaffecté, son désir pour se survivre risque alors d'emprunter deux voies :

– l'une, où ce désir se sublime en une élévation spirituelle¹ qui peut aller de l'improbable aspiration mystique² à une pure volonté de connaissance (comme ce livre l'atteste) ;

– l'autre, moins impénétrable, où glissant vers des objectifs libidinaux plus virils, son désir se tourne finalement vers les hommes³. Évolution maintes fois observée chez les gros consommateurs passant la quarantaine⁴, pour qui les femmes tirées à la pelle sont devenues (si je puis dire) un truc de pédé.

Deux avenir qui – l'un dans l'autre – mettraient le vieux dragueur dans la position du Grec du IV^e siècle. Pédé sublime dont on nous dit qu'il incarne le sommet de la culture occidentale, mais pas pourquoi ce si grand démocrate avait banni les femmes de sa vie privée et de toute vie publique⁵...

1 Spiritualité qui, à l'exception des religions matérialistes, exige le renoncement aux femmes et l'élévation du désir.

2 La passivité de la révélation étant contraire à sa nature.

3 Pas les tapettes ouvertes à toutes propositions, les hétéros qui prétendent justement casser du pédé.

4 Parmi lesquels les plus grands séducteurs de l'histoire du cinéma.

5 Leur réservant le "gynécée", ancêtre de la cuisine.

4
**LE MONDE
VU DU DRAGUEUR**

Avant d'imaginer ce que le dragueur deviendra quand il aura dépassé la drague (sortant ainsi du sujet de cette première partie), faisons le point sur sa vision du monde au sommet de son activité.

La maîtrise dans la douleur d'un monde fondamentalement hostile

Si le monde se présente au bon garçon comme une évidence faite d'amour de bonne mère et de juste autorité du père, le dragueur, victime de la mauvaise mère et du mauvais père, le conçoit au contraire comme une lutte permanente contre la solitude et la peur¹.

Contraint à l'intelligence par un monde qui l'abandonne et qui l'opprime, le dragueur, à la manière d'un juif qu'aucun Dieu n'aurait élu, sait qu'il ne peut devoir son salut qu'à sa seule capacité d'analyse². Vision du monde née d'un double traumatisme qui n'en constitue pas moins sa vérité, et qui finit par faire de lui cet être paradoxal capable de tirer de son immaturité affective une indéniable efficacité sociale.

La nécessité du mensonge et la quête de la vérité

Monde fondamentalement hostile et guidé par le mal, où règnent pour le dragueur trahison et exploitation. Trahison de

1 Une peur structurale, combative et courageuse qu'il ne faut pas confondre avec la peur panique du bon garçon soudain sorti de son milieu.

2 La paranoïa étant comme souvent la condition psychologique d'une

l'amour à laquelle le souvenir de la mauvaise mère le rend particulièrement sensible ; exploitation des humbles que sa situation précaire ¹ lui permet de contempler de près.

Pessimisme intégral qui, allié à l'envie de vivre, ne lui laisse, compte tenu de sa position sociale, que le choix de la manipulation. Mensonge systématisé de la drague qui revient aussi à construire en songe l'idée inverse de la vérité ; goût intellectuel de l'exactitude qui, alliée à son besoin d'amour, pousse le dragueur à espérer le bien et à faire le contraire.

L'espoir du miracle

D'où cette contradiction positive – car elle lui permet d'avancer – entre son désespoir objectif né de l'analyse, et son espoir irraisonné d'un miracle possible. Miracle de l'amour et du grand soir qui n'est autre que l'attente de la bonne mère et du bon père qui viendraient abolir la connaissance pessimiste que le dragueur a des femmes et du monde, pour lui permettre en toute innocence de tout recommencer.

LES CATÉGORIES AFFECTIVES DU DRAGUEUR

Prendre, donner

Parce que sa mauvaise mère (faible, indifférente, abandonneuse) n'a pas su lui donner l'amour nécessaire à son épanouissement, le dragueur s'acharne à punir celles qui, comme elle, ne pensent qu'à prendre et n'ont rien à donner.

Mais parce qu'il a dû apprendre à prendre, de peur qu'on ne lui donne rien pour ce qu'il est, le dragueur sait au fond de lui-

1 Situation précaire doublement due au mauvais père, comme nous l'avons vu au chapitre 2.

même (là où il garde cet amour que la mauvaise mère et le mauvais père ne lui ont pas permis de donner), que le véritable échange c'est deux personnes qui donnent, et se donnent sans compter.

Que l'une prenne et que l'autre donne, c'est l'exploitation.

Que l'une et l'autre ne cherchent qu'à prendre, c'est la guerre.

Alors en attendant d'avoir acquis la force de donner, le dragueur s'aguerrit en prenant et en punissant ; tuant partout la mauvaise mère pour que son cas ne se reproduise pas.

D'où ses catégories de femmes

Deux critères qui fondent le jugement moral et l'action du dragueur, comme ils déterminent ses trois catégories de femmes : celles qui prennent, celles qui donnent, et celles qui, intenables, alternent prendre et donner. Soit.

Les salopes

Mondaines et séductrices qui, sachant qu'elles intriguent l'homme, ne pensent qu'à intriguer, employant tous leurs charmes à capter le pouvoir du père (concret ou symbolique) sans avoir un regard pour le fils.

Les bonniches

Mystiques et soumises qui, sachant qu'elles n'ont pas grand-chose à perdre, ni grand-chose à donner, veulent systématiquement vous forcer à l'échange, et pour lesquelles le dragueur n'éprouve que mépris et cruauté.

Les folles

À la fois mystiques et mondaines qui, déchirées entre ces deux catégories dévalorisantes à leurs yeux, tentent d'y échapper en passant sans cesse de l'une à l'autre. Folles que le dragueur respecte

parce qu'elles lui ressemblent, mais auxquelles il ne peut non plus s'attacher¹.

Le miracle

Quant à son attente de la bonne mère – celle qui ne serait justement ni salope, ni bonniche², ni folle, elle constitue implicitement pour le dragueur la catégorie de l'espoir. Catégorie miraculeuse constituée d'un élément unique : *la femme* qui, en échappant à ses catégories, viendrait enfin les abolir pour lui.

La pétasserie ou la négativité féminine

Catégories induites par la mauvaise mère, dont le point commun est ce qualificatif général dont le dragueur affuble les femmes qui ne veulent pas, ou ne savent pas donner : la *pétasserie*.

Pétasserie qui entache la totalité des femmes, toutes un peu salopes, toutes un peu bonniches³ :

– pétasserie de la salope qui, avide de promotion mondaine, finit bonniche de riche ;

– pétasserie de la bonniche, victime oppressive qui en donnant cherche surtout à prendre ;

– pétasserie de la bourgeoise qui donne en tant que mère pour mieux reprendre en tant que bourgeoise ;

– pétasserie de la jeune fille qui joue à la salope pour mieux se retrouver bonniche ;

– pétasserie à laquelle la folle n'échappe qu'au prix de la folie⁴.

Pétasserie qui ne laisse indemne que la miraculeuse dont la grâce, espérée du dragueur, serait d'être exempte de toute pétasserie.

1 Pour celles qui trouveraient ces catégories un peu rudes, je fais remarquer qu'elles recouvrent en gros : la narcissiste, l'amoureuse et la mystique proposées par Simone de Beauvoir dans Le Deuxième sexe (tome II).

2 En parvenant à se tenir à leur point d'équilibre, les tenant ainsi toutes les deux en respect.

3 Comme les hommes oscillent de leur côté entre machisme et frotterie.

La poursuite insatiable de l'objet méprisé

Si le dragueur a le sentiment moral d'appliquer aux filles un châtement proportionnel à la pétasserie qu'il découvre en elles, ce moralisme tourne à l'alibi à mesure que son érotisme vengeur se charge de perversité. Érotisme pervers qui, de plus en plus, recherche et espère la pétasserie tant condamnée, pour trouver en chaque femme le plaisir de punir.

LES CATÉGORIES SOCIALES DU DRAGUEUR

L'arnaque et l'incruste comme seule forme de l'échange

Ex-enfant malheureux, le dragueur emploie toute son énergie d'adulte à tenter de récupérer ce que sa famille ne lui a pas donné (amour, confort), et à la punir pour ce qu'elle lui a fait subir (abandon, humiliation). Blocage affectif, né de la souffrance, qui lui fait étendre son ressentiment au monde entier, estimant ainsi que tout lui est dû.

Pour le dragueur qui ne pense qu'à prendre, toute relation aux autres se réduit donc au parasitisme : à l'arnaque débouchant sur l'incruste ; au mieux à la complicité silencieuse des parasites entre eux. Parasitisme vengeur et immature qui lui fait appréhender la société qui l'entoure de façon purement affective ; affectivité à l'origine des trois catégories sociales existant selon lui. Soit.

Les bourgeois

Ceux qui possèdent parce qu'ils prennent et à qui il faut reprendre.

Bourgeois perçus comme mauvais pères, mauvaises mères, jeunes filles et bons garçons... avec tout ce que cette projection familialiste recèle d'ambiguïté : mépris mêlé d'espoir de réconciliation (retour de

l'enfant prodigue) ; et que le dragueur aime, comme une famille, pouvoir détester chez eux ¹.

Les branchés

Ceux qui, comme lui, savent prendre à ceux qui possèdent.

Branchés que le dragueur divise en deux sous-groupes :

– les branchés respectables constitués du petit monde des incrusteurs imaginatifs : dragueurs, petits délinquants et autres aventuriers à la subversion poétique un peu suicidaire, refusant au nom d'un ressentiment authentique leur cooptation par la bourgeoisie ;

– les branchés méprisables ensuite, constitués de l'élite des créateurs fumeux : publicitaires, artistes et autres petits bourgeois arrivistes cherchant, en imitant la subversion des purs, à entrer comme amuseurs dans la grande famille de la bourgeoisie ².

Les pauvres

À qui l'on prend, qui ne savent pas prendre et n'auraient donc rien à donner.

Pauvres qui inspirent au dragueur un sentiment de dégoût mêlé de compassion et de gêne ³ ; une commisération qui, sans être de la pitié, n'est pas assez mature pour de la solidarité.

La méchanceté structurale des jeunes filles et des bons garçons

Même s'il ne l'explique pas, le dragueur sait que les enfants de la bourgeoisie ne mesurent pas vraiment ses souffrances, ni la cruauté de certains de leurs actes envers lui, puisque leur vécu différent les a dotés d'une sensibilité éloignée de la sienne.

1 À l'apostrophe : « Famille, je vous hais ! » succède toujours la question moins glorieuse : « Quand est-ce qu'on passe à table ? ».

2 « Avant-garde, chien de garde », disait fort justement un slogan de Mai 68 repris à Paul Nizan.

3 Gêne envers un milieu d'où il vient et où il n'a pas envie de retourner.

Dès lors, leur reprocher sur le terrain de la conscience morale ce qui découle de leur structuration social-affective (soit de l'inconscient au sens le plus profond du terme¹) relève pour le dragueur de l'inconséquence. Inconséquence qui, comme pour sa traque de la pétasserie, tourne vite chez lui au prétexte à la cruauté.

Cruauté d'autant plus immorale qu'elle frappe en premier lieu les jeunes filles et les bons garçons qui s'étaient montrés sensibles à son charme, donc plutôt les moins mauvais d'entre-eux.

Cruauté qui devient bientôt la cause principale de la défiance et du rejet pour lesquels le dragueur a pris l'habitude de les condamner d'avance ; les condamnant du même coup à retourner d'où ils viennent, alors qu'ils avaient tenté de sortir de leur milieu en s'approchant de lui.

IMMATURITÉ ET IMMORALITÉ DU DRAGUEUR

Le blocage familialiste et l'équivalent-travail

Cette vision purement affective, qui pousse le dragueur à projeter sur tous un espoir filial d'amour et de reconnaissance forcément déçu (car il n'y a pas de raison que des étrangers aient pour lui une quelconque attention parentale), a deux conséquences essentielles sur sa vision du monde :

– l'une avantageuse du point de vue de la culpabilité, puisqu'elle permet au dragueur de justifier par la déception d'un espoir systématiquement trahi, une conduite immorale faite de mensonges et de châtements non moins systématique ;

– l'autre plus funeste du point de vue de son adaptation, puisque ce blocage de la représentation de l'échange au stade de la famille l'empêche d'interpréter l'accomplissement de son désir (d'amour

1 L'inconscient freudien plus léger se limitant à l'affectif pour ignorer le social avec une superbe inconscience.

mais aussi de nourriture, d'objets, d'argent...) comme le fruit d'un effort social, soit le *travail* des autres.

Le dragueur, handicapé du travail

Pour le dragueur qui ne conçoit pas l'échange social adulte, l'idée même de réciprocité lui est insupportable puisqu'elle l'obligerait à rendre ce qui lui manque déjà¹.

Fondamentalement asocial en raison de cette inaptitude pathologique à l'effort collectif, le dragueur s'est donc progressivement spécialisé dans ce parasitisme affectif systématique qu'est la drague. Technique de séduction psychologique qui correspond à la fois à son manque, à ses besoins et à son incapacité.

UNE SUBVERSION LIMITÉE ET UNE VISION SANS AVENIR

La lutte sociale réduite au sexe des filles

L'argument gauchiste selon lequel « baiser la bourgeoise, c'est baiser la bourgeoisie » n'est pas, sur le plan de la subversion politique, très crédible non plus.

Cette vision œdipienne, et forcément ambivalente de la lutte sociale, permet surtout au dragueur de se cacher sa fascination pour les nantis. Fascination honteuse qui, dès qu'elle s'attarde, a tout de la cooptation boudeuse.

Subversion ambiguë tant du point de vue de la conscience que de son efficacité, puisqu'en baisant la fille de bonne famille, le dragueur contribue surtout à l'instruire sur les dangers de se laisser dévoyer par un pauvre. Apportant ainsi aux conseils jusque-là mal perçus des parents, leur indéniable confirmation pratique².

1 Cet amour et ces soins que la mauvaise mère et le mauvais père – étendus au monde entier – ne lui ont pas donnés.

2 Grâce à lui, la jeune fille échaudée par cette expérience malheureuse épousera finalement Luc-Henri comme ses parents le lui avaient prescrit.

Une lutte sociale réellement authentique exigerait bien sûr du dragueur qu'il s'élève à une vision du monde un peu plus politique. Mais son immaturité affective l'empêchant de voir dans le travail le fondement de tout échange social, il ne peut que se complaire dans son rôle, finalement ingrat et sous-payé, d'auxiliaire objectif de la bourgeoisie.

La drague interdit l'amour

Quant au miracle de l'amour tant recherché, la technique de la drague qui interdit toute rencontre authentique, en compromet la possibilité même. Et si par miracle il survenait enfin, c'est l'érotisme pervers du dragueur désarmé devant tant de pureté qui risquerait alors de se retourner contre lui.

Solitude et mort

En attendant un salut dont il risque le jour venu de ne savoir quoi faire, le dragueur qui n'aime pas trop les filles s'acharne à les tirer. Se contentant en guise d'amour du sentiment de puissance que lui procure l'emprise qu'il a sur elles ; et pour le plaisir, d'une connaissance des femmes partialement orientée vers ce qu'elles ont de plus laid.

Pouvoir bref et solitude durable. Ne sachant que trahir les autres pour ne pas trop se trahir lui-même, le dragueur surmonte pour un temps ce ratage systématique par la fuite en avant. Mais la jeunesse est brève, son "asocialité" profonde, le dragueur, si performant soit-il, n'a aucun avenir.

Et c'est parce qu'il le sait qu'il le fuit dans la rue.

5

**LA FEMME
AU-DELÀ DU DRAGUEUR**

Pour comprendre par quel tour de force épistémologique le dragueur peut prétendre s'élever au-dessus de lui-même et, de là, contempler la femme telle qu'elle est, posons d'abord les conditions de la connaissance.

LE BESOIN ET L'IRRESPECT, PROPÉDEUTIQUE À LA CONNAISSANCE

Comme nous l'avons déjà évoqué succinctement au début du livre¹, on se pose plus de questions sur ce qui se refuse que sur ce qui semble aller de soi.

L'absence de désir et l'évidence (qui ont tous deux pour conséquence de rendre la réalité non problématique) sont donc les deux ennemis de la pensée. Pensée qui est l'identification progressive des médiations, ou encore des obstacles qui s'opposent momentanément à la réalisation de votre désir.

Si le désir de l'homme est de voler, il doit d'abord comprendre ce qui l'en empêche et découvrir les lois physiques qui lui permettront, en les dominant, de s'élever dans les airs. Idem pour le dragueur qui a dû découvrir comment fonctionnaient les femmes pour arriver à monter dedans.

La connaissance en général exige donc le désir (de voler, de baiser), le manque (d'ailes, de femmes), ainsi que la conscience d'une certaine solitude. Savoir qu'on ne pourra pas compter sur

1 Cf. "La mauvaise mère, propédeutique à la connaissance" et "Drague et Philosophie" au chapitre premier.

l'intervention de Dieu (pour vous donner des ailes), ni du père (pour le dragueur)¹.

Étude qui exige en outre un certain irrespect. Irrespect de Dieu pour le physicien qui refuse d'obéir à sa loi (Galilée). Irrespect des femmes et des conventions pour le dragueur qui refuse de croire à la femme magique des gentils garçons.

Analyser c'est pénétrer l'objet

Cette démystification sacrilège a pour nom *l'analyse*. Analyse qui exige qu'on entre dans l'objet à étudier et qu'on le démonte sans ménagement, pour voir ce qu'il a dans le ventre et de quoi il est fait.

D'Ambroise Paré disséquant des cadavres pour comprendre le fonctionnement du corps humain, au dragueur abordant l'inconnue pour comprendre la femme, c'est toujours la même démarche de destruction irrespectueuse (du moins dans un premier temps). Démarche de connaissance nécessairement hérétique² qui requiert de la part de celui qui s'y risque le désir, certes sublimé, de pénétrer l'objet et de le mettre à mal ; soit une certaine *virilité intellectuelle*³.

LE DANGER DES PROJECTIONS PATHOLOGIQUES ET IDÉOLOGIQUES

Si un certain désir irrespectueux est nécessaire au mouvement de la connaissance (l'apathie et la sacralisation générant toutes deux l'adhésion immobile), il entraîne, notamment dans les sciences humaines où il s'agit toujours de relations entre les êtres, un a priori négatif qui n'est pas sans conséquences sur le jugement.

Danger des projections pathologiques (ressentiment envers la mauvaise mère pour le dragueur), ou idéologiques (identification de

1 Cf. "Le contournement mondain" et "Le pouvoir du père" au chapitre 2.

2 Le "politiquement correct" étant la version moderne des foudres de l'Église.

3 Pas seulement au sens figuré, au sens concret et profondément hégélien

la femme à la bourgeoise de gauche chez la féministe) qui font qu'on croit décrire l'objet qu'on a devant les yeux, alors qu'on projette sur lui ce qu'on avait derrière la tête.

Si toute démarche de connaissance exige une volonté, mais que toute volonté contient une *intentionnalité* inévitable, le problème de la possibilité d'une connaissance objective se trouve alors posé ¹.

Le point de vue ou la subjectivité

La première partie du livre a eu, entre autre, pour objet de montrer comment s'élaborait la sensibilité d'un sujet à partir de ses relations premières à la mère et au père. Relations œdipiennes structurant son affectivité et sa "socialité" pour former son *point de vue* personnel sur les autres et le monde.

Point de vue forcément subjectif que le sujet normal a tendance à prendre pour la vérité objective, puisque cette structuration social-affective lui est inconsciente ².

Par chance (pour la connaissance), le dragueur, doté par la mauvaise mère et le mauvais père d'une structuration social-affective particulière ³, est parvenu durant ce livre à identifier toute une série d'autres points de vue que le sien :

- celui du mauvais père,
- du bon garçon,
- du pédé (tapette ou grec),
- de l'amoureux (en série ou non),
- du nanti,
- du séducteur,
- du bellâtre,
- de l'ami des dames,
- du con du samedi soir.

Identifications qui, par effet retour, ont permis au dragueur de

1 "L'intention sans intention" que prétend être la réduction phénoménologique husserlienne n'étant qu'une élucubration logico-formelle, nous l'écarterons d'emblée.

2 Cf. "La méchanceté structurale des jeunes filles et des bons garçons" au chapitre 4.

situer le sien comme un point de vue subjectif qu'il n'a plus pu, dès lors, prendre pour seule vérité.

Sa nécessaire identification préalable

Cette prise de conscience, assez rare, d'une subjectivité par elle-même a permis au dragueur de comprendre :

– que celui qui n'a pas l'idée de situer son point de vue a tendance à le prendre pour "le point de vue de Dieu", et à exprimer à son insu un intérêt personnel qu'il prend pour la vérité¹ ;

– que cette opinion déguisée ne peut prétendre s'engager sur la voie de l'objectivité sans avoir, au préalable, identifié le point de vue d'où elle parle².

L'OBJECTIVITÉ EST-ELLE POSSIBLE ?

Ce relativisme admis, toute connaissance se réduirait donc à la vérité d'un point de vue éminemment subjectif³. La vérité du monde – sorte de regard objectif d'un dieu caché et silencieux – restant inaccessible à l'homme⁴.

Vision prudente et pessimiste qui s'avère problématique à l'usage puisqu'elle tend à rendre équivalentes, au nom de la diversité des subjectivités, la vision du savant et la vision du fou⁵ ; celle du dragueur sur les femmes, et de n'importe quelle pétasse hystérique.

1 Ainsi Élisabeth Badinter voit-elle dans l'homme féminisé l'avenir du monde au lieu d'y reconnaître le sien.

2 D'où la construction de ce livre.

3 La cohérence formelle n'étant pas synonyme d'objectivité puisqu'on peut construire un raisonnement juste à partir de prémisses erronées.

4 Soit le noumène kantien.

5 Cette thèse qui préside à l'Histoire de la folie de Michel Foucault a longtemps servi d'alibi théorique à la légendaire paresse intellectuelle gauchiste ; contestée aujourd'hui, elle ne cautionne plus guère que la faiblesse théorique des œuvres de Michel Foucault lui-même.

Pour remédier à cette insuffisance pratique, la communauté, sans se soucier d'unité théorique, procède d'ailleurs à deux types de hiérarchisation de fait des subjectivités :

– l'une *quantitative*, utilisée actuellement en politique, et qui admet implicitement comme juste le point de vue le plus répandu. C'est l'idée de vérité démocratique qui habilite l'opinion majoritaire ;

– l'autre *qualitative*, en vigueur dans les sciences exactes, qui admet provisoirement comme juste la vision qui marche la mieux ; préférant croire Einstein plutôt que la Bible ou Élisabeth Tessier quand il s'agit de mettre un satellite sur orbite.

Contre la vérité statistique

Prenons un exemple.

Quand un sondage récent, publié dans un périodique féminin, prétend nous informer que les Français ont eu en moyenne et durant leur vie :

– 11,3 partenaires sexuels pour les hommes, contre

– 3,4 seulement pour les femmes,

comment l'interpréter ? Doit-on en déduire :

– qu'on n'a sondé que des mourants ?

– que les femmes sont plus fidèles que les hommes ?

– qu'un plus grand nombre d'entre eux baisent toujours avec le même plus petit nombre de salopes ? (pour que ce soit possible) ;

– ou, comme il y a dire et faire ¹, que les hommes à qui on a posé la question se sont vantés plus volontiers que les femmes. Auquel cas ces chiffres mensongers ne nous donnent pas, contrairement à leur vocation, une vision objective de la condition sexuelle des Français, mais nous révèle plutôt (autre interprétation) :

– que les sondés dans leur ensemble considèrent qu'il est plus valorisant pour un homme que pour une femme de multiplier les conquêtes, suivant ainsi l'opinion qu'ils devaient éclairer.

1 Ainsi retrouve-t-on à chaque élection plus d'électeurs que de sondés pour le Front national, le secret de l'urne permettant sans doute d'accomplir ce qu'on n'ose avouer.

Plus sérieusement, la subjectivité du point de vue et l'intentionnalité inévitable de toute démarche de connaissance ¹ font qu'on ne peut prétendre déduire objectivement les opinions des faits, puisque ces opinions conditionnent la perception de ces faits ².

Axiome sociologique dont on peut, par contre, déduire objectivement que la statistique n'est pas une science, si ce n'est celle des opinions qui s'ignorent et des opinions déguisées. Le panel représentatif est surtout représentatif de l'acceptation des critères qui président à l'établissement du panel. La diversité des sondés cache l'unicité du sondeur ; les réponses, la pertinence des questions ; et la quantification des réponses, leur interprétation.

Du sondeur aux sondés, des questions aux réponses, la subjectivité est en réalité partout. Et même en admettant qu'un sondage soit une vérité numérique, trouver objective la moyenne des subjectivités n'en reste pas moins une idée parfaitement subjective.

L'idée de fonctionnalité

Que l'opinion d'un homme avisé puisse être plus objective que celle de mille ignorants répondant par « oui » ou par « non » à une série de questions, nous amène à l'idée de *fonctionnalité*.

Ainsi le dragueur peut prétendre que sa vision des femmes est plus objective que celle des autres, tout simplement parce qu'elle marche mieux. À tentatives et physiques égaux, le dragueur emballe plus que le poète ; et si sa vision lui permet de mieux anticiper les réactions des filles et de les motiver, c'est sans doute qu'il a mieux compris que la moyenne, ou la féministe, comment elles fonctionnent dans la réalité.

Couplée à la cohérence (la valeur de l'explication), la fonctionnalité (qui admet comme provisoirement ³ vrai ce qui a tendance à se répéter)

1 Soit là d'où on vient et là où on a tendance, de ce fait, à vouloir aller.

2 Ainsi l'observateur ne verra pas la réforme agraire du même œil selon qu'il est grand propriétaire ou journalier ; ou pour prendre un exemple moins agricole, quand B-HL titre son avant-dernier livre La Pureté dangereuse, il oublie de préciser « pour qui ? ».

3 "Toujours" n'existant pas pour l'homme.

est d'ailleurs le critère d'objectivité en vigueur dans toutes les disciplines utiles¹. Quant à la philosophie et aux sciences humaines, réduites depuis des lustres à l'oisiveté culturo-mondaine et au service d'État, on comprend qu'elles rechignent devant un critère qui les obligerait au sérieux du travail et aux résultats².

LE DRAGUEUR OU L'ACCESSION À UNE CERTAINE OBJECTIVITÉ PAR L'IDENTIFICATION DE SA SUBJECTIVITÉ ET L'ATTEINTE DÉPASSIONNÉE D'UNE CERTAINE EFFICACITÉ FONCTIONNELLE

Engagé malgré lui sur un parcours de connaissance, le dragueur soumet lentement ses préjugés à la nécessité du résultat. La fonctionnalité corrigeant l'intentionnalité, sa pratique accède ainsi peu à peu à une certaine *objectivité fonctionnelle*.

Son désir initial apaisé, sa *pathologie* (intentionnalité due à son point de vue de départ) devenue *technique* (fonctionnalité) devient enfin *thérapeutique* (sérénité)³. Libéré de sa monomanie, le dragueur peut alors s'ouvrir à d'autres dimensions de la femme (notamment la bonne mère et la travailleuse que sa pathologie lui cachait), et utiliser sa capacité d'analyse à d'autres fins critiques.

Comparant les points de vue et leurs intentions, le dragueur s'élève alors à une vision du monde plus universelle. Vision synthétique d'où il peut prétendre à une certaine *objectivité morale*⁴ qui ne doit plus rien à l'opinion, ni à Dieu.

1 Les sciences de la nature notamment.

2 Imaginez ce qu'il adviendrait alors de Philippe Lacoue-Labarthe, André Comte-Sponville, Edgard Morin, Cornelius Castoriadis, Jacques Derrida...

3 Cf. "De la drague comme châtiment et incruste, à la drague comme élévation" et "Les femmes c'est un truc de pédés" au chapitre 3.

4 Souvent déclassé, le dragueur est en outre facilité sur ce chemin de conscience par les deux sensibilités sociales bourgeoise et d'opprimé qui se déchirent et se critiquent en lui.

LA FEMME EXISTE-T-ELLE ?

Le problème c'est que de ce point de vue élevé, atteint à force de souffrance et de pratique¹, le dragueur ne voit plus *la femme* (a priori des projections pathologiques et idéologiques) mais *les femmes* dans leur diversité :

- mères (mauvaises ou bonnes),
- jeune filles,
- pétasses,
- bonniches,
- bourgeoises,
- femmes de trente ans,
- folles (mystiques et salopes),
- dragueuses,
- flippées,
- travailleuses,
- et autres féministes,

rencontrées dans ce livre.

L'objectivité du dragueur admise se pose donc pour lui, et pour la connaissance, le problème non moins crucial de l'unité de l'objet étudié. Raconter *la femme* exigeant :

- que l'on décèle d'abord ce que ces femmes ont en commun, malgré leur évidente diversité psychologique et sociale ;
- et qu'on explique ensuite pourquoi cette identité constatée constitue une structure commune, à l'origine d'une certaine forme d'*esprit féminin*².

La femme entre la mère et la fille

Pour avancer sur ce second chemin d'objectivité constatons d'abord, avec le dragueur, que toutes ces femmes possèdent deux points communs :

1 Soit le contraire de cette "intuition ontologique" qui mena Heidegger au nazisme.

– ce premier moment de l'existence où l'affectivité naissante est façonnée de l'extérieur par sa relation aux premiers autres ¹ que sont la mère et le père ² ; relation triangulaire de l'*œdipe* qui définit *la fille* ;
– fille qui nous renvoie nécessairement à la mère, soit au corps qui constitue la femme de l'intérieur, et dont la fonction objective (biologique) est la *maternité*.

Toute femme, quelles que soient les contingences (affectives, sociales), est donc d'abord mère par son corps (qu'elle le refuse ou non) et fille par sa naissance (qu'elle soit heureuse ou pas). *Le corps* et l'*œdipe* constituant les deux déterminations qui font de toute femme :

- un être voué à une certaine *fonction* : la maternité ;
- fonction elle-même interprétée par une certaine structure de *représentations*, l'*œdipe*.

L'esprit vient d'abord du corps

Pour bien comprendre l'influence des aspirations naturelles du corps *sur* la pensée et leur cheminement ultérieur *dans* la pensée, éliminons d'abord la croyance religieuse qui ferait de l'esprit une entité extérieure au corps, venue d'on ne sait où pour l'habiter et le guider, ³. Absurdité démentie par l'expérimentation la plus simple : supprimez le corps d'une femme, ou d'un homme, et vous constaterez qu'il ne restera rien de son esprit non plus. Pour l'observateur sérieux, l'origine de l'esprit est d'abord à chercher à l'intérieur du corps. Corps qui est à la fois corps et esprit : l'esprit pense à la nourriture d'abord parce que le corps a faim, à son lit parce que le corps est fatigué, et accessoirement à y faire l'amour parce que la fonction biologique du corps est de se reproduire.

Cette cause entendue, pour savoir quelles représentations induit nécessairement cette aspiration intérieure de la femme (en tant que

1 Premiers autres à partir desquels seront perçus tous les autres.

2 Le père pouvant être le "père absent".

3 Croyance primitive qui perdure dans tout dualisme transcendantal, de Descartes au néo-kantisme, et sur laquelle s'appuie notamment le féminisme de Simone de Beauvoir.

mammifère) à la reproduction, procédons encore une fois négativement ; toute prise de conscience ne pouvant résulter que du refus de l'évidence¹.

L'anorexie mentale de la jeune fille

En faisant partir ce refus de la normalité du sujet concerné lui-même (puisque l'anorexie mentale est répertoriée comme maladie de jeune fille),

- en en listant les symptômes,
- et en en faisant une interprétation cohérente,

nous aurons une bonne chance de déduire avec objectivité à quelles aspirations naturelles, normalement induites par l'évolution de son corps, la jeune fille anorexique s'oppose du haut de ses représentations pathologiques (et sans doute œdipiennes).

Sachant que l'anorexie mentale est dans la plupart des cas :

- une pathologie psychique qui survient chez une jeune fille ;
- à l'activité cérébrale et physique supérieure à la moyenne (elle travaille bien à l'école et fait du sport) ;
- au moment de l'adolescence (soit quand son corps d'enfant se transforme pour faire d'elle une femme au sens biologique du terme).

Transformations à laquelle la jeune fille s'oppose :

- en ne mangeant plus ;
- contrariant de ce fait (par l'anémie) l'évolution programmée de son corps vers sa plus grande différenciation sexuelle d'avec le corps de l'homme (disparition des masses graisseuses : seins, fesses, puis des règles, soit de tous facteurs de féminité et d'attraction sexuelle).

1 Une pensée n'étant pas vraie en soi mais parce que la pensée contraire a été démontrée fausse, l'affirmation ne peut éclore dans l'esprit du sujet que par la négation d'une négation ; ainsi le premier moment logique est-il d'abord chronologique et $A = A$, premier moment de la logique formelle, est une ontologie métaphysique (l'affirmation de la vérité de A par lui-même) contraire à la phénoménologie de l'esprit (où l'affirmation de A résulte d'une opposition victorieuse à B).

Refus d'ingérer, refus des formes, des règles et de la passivité qui s'accompagnent, malgré la fatigue :

– d'une augmentation de l'activité cérébrale et physique précédemment constatée ;

– et, sur le plan psychique, d'un sentiment ambivalent envers ce qui est refusé ; la résistance à l'envie augmentant son importance et l'attente de sa satisfaction (d'où l'alternance de l'anorexie et de la boulimie chez les jeunes filles moins gravement touchées).

Satisfaction qui, refoulée jusqu'au bout, peut en outre conduire l'anorexique à la mort ¹.

Symptômes fort cohérents qui révèlent à l'évidence :

– le refus *inconscient* d'une jeune fille ;

– possédant un goût certain pour les activités traditionnellement masculines (études, sport) ;

– de se soumettre à sa féminité en devenir ;

– conçue inconsciemment comme une régression dévalorisante.

Refus de devenir corporellement, et donc aussi psychologiquement (la pensée venant d'abord du corps) cette *femme normale* dont la fonction (l'accomplissement), le besoin (la plénitude) et l'envie (le plaisir) sont désormais ² :

– de *se faire remplir* (d'où refus d'ingérer et de laisser entrer dans son corps des substances étrangères chez l'anorexique) ;

– dans un certain état de passivité (passivité de l'attraction par les formes, d'où recherche de maigreur et hyperactivité chez l'anorexique) ;

– par quelqu'un d'extérieur (l'homme) ;

– objectivement supérieur en force (musculature et érection) et en activité (pénétration) ³ ;

– homme vers lequel la pousse un sentiment nouveau d'incomplétude et de vide intérieur (destin biologique).

1 Conséquence tragique qui fonde la pathologie objective d'un tel comportement et interdit qu'on le réduise à une quelconque expression culturelle de la "différence".

2 Maintenant qu'il n'est plus possible de confondre filles et garçons sous le vocable neutre d'"enfants".

3 De savoir si le jeune homme est capable d'incarner ou non ce "prince charmant" rêvé par la jeune femme est tout le problème du passage du

Suites aux aspirations du corps

Une fois admise cette influence directe du corps sur les aspirations de l'âme, puis constatée, grâce à l'anorexique, la tendance normale de l'adolescente à s'éloigner des aspirations moins différenciées de l'enfance, voyons plus à fond comment ce corps nubile influe sur la pensée de femme.

– Contrairement à l'homme qui porte son sexe rétractable (tumescence et détumescence) à l'extérieur du corps, les organes reproducteurs constituent chez la femme une cavité importante située au beau milieu d'elle-même...

D'où l'idée que sa plénitude lui viendra d'un apport physique extérieur, comme un vide intérieur qu'il lui faut faire remplir (et qu'elle attend par l'œdipe d'un substitut du père).

– Contrairement à l'homme, fertile sans discontinuer, la manifestation spectaculaire des règles rappelle périodiquement à la femme son rôle biologique, son lien plus grand aux exigences de la nature et à ses rythmes ¹...

D'où une plus grande sensibilité au concret, des rêveries à la fois plus sentimentales (attente physique de l'autre) et plus terre à terre (souci de jouir pour atteindre la plénitude, puis de faire vivre sa progéniture).

– Contrairement à l'homme dont le corps plus musculeux l'oriente naturellement vers l'action (la chasse et le travail manuel primitif), le corps de la femme, constitué (en moyenne) de deux fois moins de muscles pour trois fois plus de graisse (seins, fesses et ventre), est d'abord conçu pour attirer le mâle dans le but de le pousser à la procréation...

D'où une conscience plus précoce et plus aiguë de son pouvoir d'attraction sexuelle, ainsi qu'une perception plus érotisée des autres et du monde extérieur (songez que le premier point de contact de l'homme en mouvement est le nez, tandis que c'est le sein chez la femme).

1 D'où sa plus grande sensibilité à la mode calquée sur les variations esthétiques naturelles des cycles saisonniers.

– Cette plastique, où la graisse habille de sa douceur courbe l'angulosité fonctionnelle de la musculature, rend le corps de la femme plus instable (maigreur, obésité) et plus brève la durée objective de sa séduction physique (culotte de cheval, seins aux genoux)...

D'où une certaine urgence inconsciente à se caser qui n'est pas sans orienter ses pratiques culturelles (maquillage, mode, danse, comédie puis, son but atteint, décoration d'intérieur).

– Séduction naturelle plus éphémère qui, associée à une force physique inférieure et à une passivité non moins certaine (se faire pénétrer par un objet plus dur), oblige la femme à la psychologie...

D'où une certaine tendance à la manipulation (intrigue, séduction) plus qu'à la force brute pour parvenir à ses fins¹.

– Finalité qui nous ramène à la maternité, en prévision de laquelle la nature a doté la femme d'une réserve énergétique (graisse) et d'une endurance physique supérieure (qui se vérifie notamment par l'espérance de vie)...

D'où sa plus grande opiniâtreté dans l'effort mis au service d'un projet souvent peu spectaculaire (gestion du quotidien) et plutôt terre à terre (petit commerce).

– Par ailleurs, son plaisir à la fois plus intime (c'est elle qui reçoit), naturellement parent de la douleur et du traumatisme (jouir de se faire pénétrer par un objet dur qui pourrait lui faire mal), entraîne la femme dans une relation plus complexe à son propre désir. Désir qui lui fait courir en outre le risque objectif de la grossesse et de la maternité...

D'où cette ambiguïté psychologique envers ce qu'elle espère et redoute, sa plus grande circonspection devant un acte qu'elle commet d'autant moins facilement qu'elle lui accorde une plus grande importance, et un sens des responsabilités à la mesure des conséquences².

1 Les vociférations féministes n'étant possibles que du haut d'une position sociale privilégiée (prestige du père) rarement identifiée.

2 L'homme moins directement concerné pouvant toujours s'en sortir par une pirouette proche de la lâcheté.

– Gravité subjective et concrète (intimité, traumatisme et enfantement) relativement inhibante à laquelle la nature, soucieuse de perpétuation de l'espèce, répond par la ruse d'un plaisir supérieur afin de pousser la femme à lui obéir malgré ses inquiétudes...

D'où cette tendance à perdre la tête (sauf pour les flippées et les mal baisées qui d'ailleurs le déplorent) après s'être refusée, et à ne pas avoir ensuite une conscience très exacte de ce qui s'est passé (trous de mémoire, mauvaise foi).

– Plaisir plus intense que l'homme est obligé de rechercher ailleurs, soit dans le projet (politique, scientifique, sportif, culturel), soit, pour les fiottes, dans cette ambivalence sexuelle (possibilité de pénétrer mais aussi d'être pénétré) dont la femme est dépourvue...

D'où cette impression diversement ressentie (copulation, danse, écriture de femme) et diversement appréciée (anorexie, saphisme, féminisme) de *se faire baiser* quoi qu'elle fasse.

Les représentations

Mais l'existence indéniable de l'anorexique nous oblige à admettre que ces *aspirations*, sans doute à peu près communes à tous les corps de femmes, sont interprétées à un second niveau en *représentations* capables de les modifier et même, dans ce cas extrême, de s'y opposer.

Interprétations œdipiennes (la différence féminin-masculin donnant naissance à la relation mère-enfant-père) générant, à partir d'aspirations naturelles identiques, une diversification des représentations dont l'anorexique nous permet déjà d'établir deux tendances opposées.

Représentations fonctionnelles

Les représentations œdipiennes à tendance fonctionnelle, où l'interprétation et la sublimation des aspirations naturelles du corps¹ permettent à la fille d'accomplir dans le monde des autres son destin biogenico-organique de géniteur direct.

1 Comme exemple de sublimation des fonctions maternelles nous pouvons citer les traditionnelles "bonnes œuvres".

Et dysfonctionnelles

Les représentations œdipiennes à tendance disfonctionnelle, où des accidents œdipiens, nécessairement plus rares, tels que “la mauvaise mère” et “le mauvais père” étudiés dans le cas du dragueur, ou “la mère abusive” évoquée dans le cas du pédé, s’opposent à l’aspiration naturelle du corps par l’élaboration d’une *symbolique de mort*. Dégoût de soi, dégoût de l’autre, dégoût de la vie ou refus de donner la vie qui hantent l’anorexique et, dans une moindre mesure, l’homosexuel(le) et la féministe¹.

LA DISSYMMÉTRIE DE L’ŒDIPE

S’il est évident que la jeune fille a envie de *faire l’amour* parce qu’elle a des ovaires (aspirations du corps), il ne l’est pas moins qu’elle a des *histoires d’amour* parce qu’elle a des ovaires et un père² (représentations œdipiennes).

Cerner de plus près l’esprit féminin nous amène donc à étudier de plus près l’œdipe, en tant que structure où se joue, en fait, l’accomplissement ou le refus de cette *féminité* commandée par le corps.

Le principal théoricien de l’œdipe s’étant surtout attaché à décrire le sien (celui du fils de la bourgeoisie européenne à la fin du XIX^e siècle), puis à le croire universel (d’où son aveu : *La grande question qui n’a jamais été éclaircie, et à laquelle j’ai été incapable de répondre, malgré trente années de recherches dans l’âme féminine, c’est : que désire la femme ?*³); étudier l’esprit féminin exige donc qu’on mesure d’abord les différences existant entre l’œdipe de la fille et celui du garçon, puis qu’on détermine en quoi ces deux œdipes différents peuvent constituer deux structures différentes de représentations.

1 Dont la conscience gagnerait à se pencher sur les origines affectives et sociales de ses représentations.

2 Le garçon ayant de son côté une bête et une mère.

3 Sigmund Freud, lettre à Marie Bonaparte.

L'œdipe masculin (mère-fils / père)

Nous l'avons vu au chapitre 2¹ :

« La relation du nourrisson (mâle) à sa mère doit (d'abord) se comprendre comme un univers clos auquel rien ne manque et qui peut tout ignorer du reste du monde dans la communion presque parfaite de l'amour confondu avec l'origine... Avec l'arrivée du père, l'irruption de ce premier autre marque la fin de cette pure intimité, le dépérissement de l'amour comme sentiment unique et indivisible ; la chute de l'être parfait. Le père au côté de la mère c'est pour le petit garçon... le charme rompu ; la fin du face-à-face du pur rapport dual. La privation de la mère par ce premier autre qu'est le père inaugure aussi l'ère de la brutalité, il marque la limite du charme et de la toute-puissance de la mère, il y fait entrer l'ordre du monde. Un pied dans la famille et un pied au-dehors... Avec le père, la famille à peine créée s'ouvre irrémédiablement sur le social, cet au-delà du psychologique pur (des relations affectives immédiates) auquel le monde ne se laissera désormais plus réduire (les relations extra-familiales : jeux d'enfants, apprentissage scolaire, vie active, étant toutes plus ou moins médiatisées par l'effort d'un travail, fondement de l'échange social). Et parce que le père, par sa présence, soumet la mère à la famille et la famille au monde dans l'esprit de l'enfant, il incarne, symétriquement à l'amour-origine de la mère, le monde comme avenir et projet (transcendance) ; la possibilité de la transformation de soi par l'apprentissage, le dépassement d'une vérité jusqu'alors réduite à l'ontologie. Le père c'est (concrètement puis symboliquement) le monde plus dur de l'effort, du mérite et de la morale qui rejette dans la faiblesse de l'inassumé le monde maternel du pur plaisir où tout était dû ».

Ce meurtre du père, amplement vécu et décrit, a pour le garçon deux sens :

1) Le sens (freudien) d'une rivalité avec le père.

Rivalité que le garçon ne peut pas résoudre par le charme (ne

¹ Cf. "Ce que père veut dire" et "Le père ou le social des la famille".

pouvant pas séduire le père). D'où la découverte nécessaire de l'effort (les pleurs, les fèces, puis l'apprentissage) pour devenir plus fort que lui afin de reconquérir la mère, et secondairement conquérir le monde.

Mais aussi :

2) Le sens (moins bien identifié par le freudisme) d'*extermination symbolique* de la toute-puissance de la mère par son évidente sujétion au père.

Soit la fin du règne du pur amour et de la pure affectivité familiale, le monde du "je, tu, il" constitué du fils, de la mère et du père, par l'irruption d'un autre monde plus froid mais plus vaste, le monde du "nous, vous, ils" situé au-delà de l'amour et de la famille, où tout désormais passe par l'effort et le travail.

Psychologico-affectif et économique-social

Le meurtre du père est donc pour le garçon le moment structurant qui génère (sens 1) :

– l'ordre des représentations et la catégorie mentale¹ du *psychologico-affectif*.

Règne maternel du pur amour, de la dépossession et de la rivalité. Soit cet espace sensible et mental intra-œdipien de l'*affectivité* qu'a parfaitement décrit le freudisme.

Puis (sens 2) du fait de l'impossibilité pour le garçon de résoudre ce conflit dans et par le psychologico-affectif (par la pure séduction) :

– le second ordre des représentations et la seconde catégorie mentale de l'*économico-sociale*².

Règne concret et symbolique du père qui englobe et réduit la catégorie psychologico-affective de la mère à l'intimité et à la

1 La sensibilité étant à la fois sensibilité et entendement, sinon d'où l'entendement viendrait-il en l'absence de Dieu ?

2 D'où l'existence non problématique pour la pensée de deux disciplines distinctes traitant des relations entre les êtres : la psychologie et la sociologie, la psychanalyse et l'histoire, et même au sein de la pseudo-science économique, la micro et la macro-économie.

nostalgie pour devenir, dans l'esprit du garçon, la catégorie de la lutte, du projet et de la communauté. Soit cette vision extra-œdipienne et *politique* du monde (bien qu'issue de l'œdipe) que le freudisme se montre incapable d'appréhender¹.

L'œdipe féminin (mère-fille-père)

Par l'œdipe et le meurtre du père, le fils dispose donc de deux catégories mentales pour se représenter le monde. Catégories mentales dont l'amour pur pour la mère suivi de la rivalité franche avec le père (par la lutte et le travail) sont les origines concrètes ; ni biologiques, ni métaphysiques.

Or, du fait de la dissymétrie de l'œdipe et conséquemment de l'absence de meurtre du père chez la fille (pas de rivalité fille / père), ces deux catégories distinctes et hiérarchisées qui structurent l'esprit masculin ne se retrouvent pas chez la femme à l'identique.

D'abord peut-on supposer, compte tenu des déterminations biologiques (côté fille) et de la "socialisation" des aspirations du corps (côté mère), que la relation mère-nourrisson femelle (féminin-féminin) est d'emblée moins satisfaisante que la relation mère-nourrisson mâle (féminin-masculin). Moindre complémentarité et moindre perfection de ce premier amour et de ce premier être dont plus tard la fille aura une moindre nostalgie – d'où sa plus grande solidité, devenue femme, face aux difficultés de la vie².

Acceptation plus précoce de la séparation (le sevrage) encore favorisée par l'apparition du père et l'attraction (masculin-féminin) qu'il exerce sur sa fille et que sa fille exerce sur lui.

Du fait de la dissymétrie de l'œdipe, fille et garçon se retrouvent donc dans une situation affective inverse :

– le garçon refuse de grandir pour continuer à vivre avec sa mère l'amour parfait¹. Se résoudre à la séparation reviendra pour lui à

1 Il suffit pour s'en convaincre de lire l'affligeant Malaise dans la civilisation publié par Sigmund Freud en 1929.

2 Les femmes se suicident deux fois moins que les hommes, sont plus rarement alcooliques, donc moins souvent poètes...

accepter d'affronter le père et de faire sienne la douloureuse opposition amour / travail ;

– la fille veut grandir (d'où maturité plus précoce) pour sortir de l'amour moins satisfaisant de la mère et aller vers l'amour du père. Pour elle l'amour n'est donc pas cette passivité nostalgique opposée à l'effort, mais son projet : le *travail de la séduction*.

Il n'y a donc dans l'œdipe féminin ni meurtre du père (pas de rivalité fille / père), ni pour autant de meurtre de la mère (à cause de l'attachement fondamental du nourrisson à son géniteur direct), mais plutôt une évolution continue de l'amour-rivalité de la mère à l'amour-séduction du père, à l'intérieur d'une seule et même catégorie psychologico-affective, où tout travail est structurellement conçu comme la continuation de l'amour-séduction par un autre moyen.

LA RÉDUCTION PSYCHOLOGISTE OU LA SENSIBILITÉ FÉMININE

De par sa structuration œdipienne, l'esprit féminin qui n'a pas connu la rupture du meurtre du père, et le saut catégorique qu'il impose, se meut donc à l'intérieur d'un seul ordre de représentations et d'une seule catégorie mentale qui constitue à la fois sa sensibilité et son entendement² : le *tout psychologico-affectif*.

D'où une tendance fâcheuse (pour la pensée) à appréhender les phénomènes humains selon leur seules déterminations affectives et psychologiques, et à ne pas comprendre, faute d'en identifier les causes économique-sociales, les phénomènes politiques en leur spécificité.

1 Ce qui explique que le jeune homme végétant dans l'attente nostalgique du retour de la mère mette un temps plus long à comprendre et à accepter les subtilités de la séduction.

2 Le dualisme transcendantal sensibilité / entendement se heurtant à une contradiction pratique que Kant lui-même n'a pas manqué d'identifier par l'impossibilité logique de la cependant nécessaire "intuition conceptuelle" ; aporie que Kant tentera de dépasser par l'élaboration du "schématisme", concept moniste à la fois anti-kantien et pré-hégélien (en ce sens qu'il prélude à la Phénoménologie de l'esprit).

Réduction psychologue que le bon sens populaire (et les femmes) appelle sans jamais se soucier de les justifier, ni de les expliquer :

– *sensibilité féminine*, quand ses interprétations purement sentimentales la font passer totalement à côté du politique, ou ;

– *intuition féminine*, quand sa plus grande sensibilité aux origines affectives des actions humaines s'exprime par chance à bon escient.

Réduction psychologue qui se révèle d'ailleurs parfaitement fonctionnelle puisqu'elle permet à la femme de passer sans heurt de la procréation à l'amour, et de la maternité à la vie familiale, en prolongeant les aspirations de son corps par une vision intra-œdipienne où tout s'explique par l'amour, la rivalité et la séduction.

Réduction psychologue qui s'avère par contre inexacte et inappropriée (dysfonctionnelle), quand elle tend à réduire la marche du monde aux seuls échanges affectifs et psychologiques entre individus.

La pensée ou la conscience de la double détermination

Tout phénomène humain à la fois historique, affectif et social résulte en fait d'une *double détermination* psychologico-affective (intra-œdipienne) et économique-sociale (extra-œdipienne).

– Le psychologico-affectif ne pouvant qu'expliquer partiellement les actes individuels et les relations entre individus (pathos freudien).

– L'économico-social expliquant globalement la démarche des groupes sociaux et leurs relations ; démarche collective qui s'accomplit toujours au-delà, et malgré la diversité psychologique des individus qui les constituent (logiques économiques) ¹.

1 Pour donner un exemple concret : quelle que soit la diversité psychologique de l'ensemble des petits patrons français, ils n'en seront pas moins tous amenés, les plus sympathiques comme les plus détestables, les plus équilibrés comme les plus névrosés, à licencier un nombre croissant de leur salariés et à être de plus en plus exigeants envers ceux qu'ils conserveront, tant que le moindre coût salarial des pays moins développés et la libre concurrence du marché mondial ne leur laisseront d'autres choix que celui de compresser et d'oppresser leur

La réduction psychologue, en dehors d'expliquer partiellement les relations intimes (dispute entre Marcel et Josiane), se montre donc parfaitement incapable de saisir les mécanismes sociaux (conflit entre Marcel et Josiane, petits commerçants, et la grande distribution), où il s'agit toujours de relations d'intérêts économiques entre les divers groupes qui constituent une société donnée (salariés et petits patrons, ouvriers et cadres, petits patrons et directoire des multinationales, salariés et actionnaires, secteur public, appareil d'État et caste financière...).

Pire, quand ce psychologisme¹ se targue d'expliquer ces phénomènes collectifs (mouvement sociaux) par des causes individuelles (humeurs personnelles), il chute alors vertigineusement de la compétence relative au contresens, de l'analyse partielle à la stupidité.

Une vision globale et cohérente des différentes actions humaines (que nous appellerons *pensée*) exige donc nécessairement :

– la conscience de leur double détermination psychologico-affective (amour, rivalité et séduction des individus) et économique-sociale (échanges et rivalités d'intérêt entre les différents groupes sociaux déterminés par la division du travail) ;

– puis le dépassement synthétique de l'opposition, ou de la juxtaposition syncrétique, du psychologico-affectif et de l'économico-social par leur juste hiérarchisation causale. L'affectif étant à la fois l'origine et le but du social. Le social, le moyen de la réalisation de l'affectif et, par l'histoire, sa condition de possibilité.

Deux exemples typiques d'impensées féminines

Or, du fait de sa structuration mentale (dissymétrie de l'œdipe et réduction psychologue), l'esprit féminin se montre le plus souvent incapable d'une vision globale cohérente, faute de pouvoir replacer ses analyses psychologiques partielles dans leur juste perspective économique-sociale. Deux exemples tirés, pour ne pas être taxé de

1 Qui ne peut pas s'empêcher de dire que les consommateurs n'ont plus le moral quand les Français n'ont plus d'argent.

parti pris, de deux ouvrages majeurs de deux “penseuses” éminentes :

– *Les Origines du totalitarisme : Le Système totalitaire* de Hannah Arendt (extraits des pages 27 à 29) :

Une société sans classes. 1. Les masses... Ce caractère éphémère (des mouvements totalitaires) a sans doute un rapport avec l'inconstance proverbiale des masses et de la gloire qui repose sur elle ; mais il s'explique d'avantage par l'obsession totalitaire du mouvement perpétuel : les formations totalitaires ne restent au pouvoir qu'aussi longtemps qu'elles demeurent en mouvement et mettent en mouvement tout ce qui les entoure. Aussi, dans un certain sens, cette précarité même est-elle un témoignage plutôt flatteur pour les chefs disparus, puisqu'elle atteste qu'ils ont réussi à contaminer leur sujet avec le virus spécifique du totalitarisme ; car, s'il est vrai qu'il existe une personnalité ou une mentalité totalitaire (...) On aurait donc tort de croire que l'inconstance oublieuse des masses signifie qu'elles sont guéries de l'illusion totalitaire (...) l'expérience a prouvé à maintes reprises que la valeur publicitaire du crime et du mépris global des critères moraux est indépendante du simple intérêt, qui est censé être le facteur psychologique le plus puissant en politique. L'attraction qu'exercent le mal et le crime sur la mentalité de la populace n'est pas nouvelle. On a toujours vérifié que la populace salue “les actes de violence en remarquant avec admiration : ce n'est peut-être pas beau, mais c'est très fort”.

Cette prose, que son mépris du peuple et son incompréhension quasi hystérique des phénomènes sociaux permettent de ranger d'emblée entre la Comtesse de Ségur et *Mein Kampf*, nous donne en quelques lignes un aperçu des ravages que peut produire la réduction psychologiste quand elle s'essaie à la pensée ¹.

Par la volonté d'un seul homme (le dictateur), les *classes sociales* (dont on ne nous fournit aucune définition) sont transformées en *masses* (comme par magie et sans un mot sur les profondes

1 Lorsqu'on songe qu'Hannah Arendt est considérée comme un maître à penser à Sciences-Po, on est en droit de se poser des questions sur le sérieux et la vocation de cette école d'attachées de presse.

transformations économiques qu'un tel tour de force exigerait), masses dont on apprend pour justifier ce changement qu'elles sont d'une *inconstance proverbiale* (un peu comme une jeune fille ?) et *oublieuses* (mais pas au point d'oublier leur inconstance), et que *le mal et le crime exercent sur la populace* (ces masses décidément inconstantes passent de classes en masse et de masses en populace au gré de l'imprécision de l'auteur) une *attraction* (sans doute sexuelle) due à sa *mentalité* (on ne nous dira pas d'où lui vient cette mentalité) *qu'on a toujours vérifiée* (on ne nous dira pas non plus qui est ce *on*, ni depuis quand dure ce *toujours* qu'on a eu l'éternité pour *vérifier*).

Quant au *totalitarisme*, on apprend par un raisonnement de la même rigueur qu'il a l'*obsession* (sexuelle ?) *du mouvement perpétuel* (son but serait donc d'échapper à la deuxième loi de la thermodynamique, auquel cas il serait d'origine physique) puis (petit crochet par la biologie) qu'il s'agit en fait d'un *virus spécifique* (comme le sida ?) mais aussi, pour ne pas être en reste avec l'animisme, qu'il découle d'une *personnalité ou d'une mentalité totalitaire* (entre l'explication tautologique et le père sévère).

Quant à l'origine de la passion de ces *masses* congénitalement dégénérées pour ce moloch *totalitaire*, on la trouvera bien sûr dans *la valeur publicitaire du crime* dont on apprend qu'il est *indépendant du simple intérêt*, par ailleurs *considéré être le facteur psychologique le plus puissant en politique* (la passion a sans doute des raisons que la raison ignore), sans oublier bien sûr *l'attraction qu'exercent le mal et le crime sur la mentalité de la populace* dont on apprend (en guise d'explication) qu'elle *n'est pas nouvelle* puisqu'on (encore lui) *l'a toujours vérifiée* (il est donc inutile de le démontrer) et enfin que *la populace salue* (comme un seul homme) *les actes de violence en remarquant avec admiration* : « *ce n'est peut-être pas beau, mais c'est très fort* » (citation).

Pour arrêter le massacre et ne pas remuer plus longtemps cette boue néo-fasciste¹, nous oserons suggérer que la véritable origine du totalitarisme est plutôt à chercher dans la tête de Hannah Arendt

¹ Il y en a comme ça trois tomes.

dont l'œuvre consiste à décréter totalitaire toute explication du monde à peu près cohérente, sous le prétexte – assurément totalitaire – qu'elle est bien incapable d'en fournir aucune.

– Deuxième exemple : *XY, de l'identité masculine*, d'Élisabeth Badinter (extraits des pages 28, 29 et 51) :

Le siècle des Lumières représente une première coupure dans l'histoire de la virilité... La chasse est devenue une distraction. Les jeunes nobles passent plus de temps dans le salon ou le boudoir des femmes qu'à s'entraîner dans les garnisons. D'autre part, les valeurs féminines s'imposent au monde de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. La délicatesse des mots et des attitudes l'emporte sur les caractères traditionnels de la virilité... La révolution de 1789 mettra un terme à cette évolution.

On ne peut qu'admirer l'analyse profonde des Lumières (Voltaire, Rousseau, Condorcet, Diderot...) dont la volonté et le rôle historique attestés furent bien sûr de permettre que *les jeunes nobles passent plus de temps dans le salon ou le boudoir des femmes* où sur le plan de l'esprit, *la délicatesse des mots et des attitudes l'emporte sur les caractères traditionnels de la virilité*. On appréciera aussi le jugement politique hautement progressiste porté sur *la révolution de 1789* qui, et c'est bien dommage pour le boudoir, *mettra un terme à cette évolution*.

Sur cette période de lutte pour la *délicatesse*, on apprend également que si *au XVIII^e siècle un homme digne de ce nom pouvait pleurer en public et avoir des vapeurs, à la fin du XIX^e il ne le peut plus sous peine d'y laisser sa dignité masculine*.

Il ne vient bien sûr pas une seconde à l'esprit embué de psychologisme de madame Badinter que *l'homme digne de ce nom* est le noble de cour, qui représente au XVIII^e siècle moins de 0,1% de la population française, le reste (sans doute indigne de porter le nom d'homme) étant constitué pour l'essentiel de paysans dont *la dignité masculine en public* n'a, en gros, pas varié d'un iota du Moyen Âge à nos jours.

Absence de meurtre du père, morale et conformisme

Si, dans ces deux exemples, la vision purement psychologue des faits historiques réduit ces deux pensées de femmes à deux opinions de bonnes femmes, il apparaît aussi que ces deux visions, l'une d'une bourgeoise de droite, l'autre d'une bourgeoise de gauche, se rejoignent par leur frivolité réactionnaire.

La raison de cette immoralité, visiblement inconsciente, et de cette sujétion infantile au pouvoir politique en place a sans doute deux explications :

– l'impossibilité logique pour une vision intra-œdipienne d'accéder à la morale, et

– l'absence de meurtre du père.

Impossibilité logique pour une vision intra-œdipienne d'accéder à la morale, puisque sans la conscience du second ordre et de la seconde catégorie mentale de l'économico-social, l'idée du bien se limite à l'amour instinctif de sa propre famille (enfants et conjoint), et ne peut accéder à l'idée du bien universel qui exige l'élévation de l'affectivité intra-œdipienne à la raison extra-œdipienne du *jugement moral*. Jugement moral qui, s'élevant au-dessus de la préférence affective et du charme pour se fonder sur le rôle économico-social assumé par l'individu, est de l'ordre du mérite conféré par l'effort. Mérite au nom duquel il devient alors possible de donner raison à l'étranger, à celui qui n'est pas de la famille, du clan ou du groupe social.

Accéder à une vision morale exige donc de l'esprit qu'il soit capable d'abolir la préférence affective familiale pour que la loi devienne la même pour tous, et qu'ainsi l'amour puisse s'élever au bien ; soit à ce respect des autres qui passe nécessairement par le plus juste partage du travail et des richesses¹.

Quant à l'absence de meurtre du père, en conduisant la fille au respect absolu du père, il conduit plus tard l'esprit féminin à

1 D'où les "droits de l'homme", la Révolution de 1789 comme accomplissement des Lumières, et le refus catégorique de la Convention d'accorder des droits politiques aux femmes tant qu'elles en auront la vision psychologue d'Élisabeth Badinter.

ressentir l'ordre dominant comme indiscutable et indépassable. Respect inconscient et irraisonné du pouvoir et de son idéologie qui limite la capacité de critique et d'opposition à la soumission et à l'intrigue¹ ; la conception féminine du politique à la gestion de ce qui est², quand ce n'est pas aux bonnes œuvres et à la culture (quant à la Pasionaria, son adhésion à la cause a tout de la passion amoureuse comme son nom l'indique).

Manque de virilité intellectuelle et pensée magique

Enfin, pour revenir à la motivation la plus profonde de la pensée³, la femme n'ayant pas par son corps le même désir de *pénétrer l'objet*, nous dirons que sa volonté d'analyse (pénétration sublimée) est moindre. D'où sa plus grande attirance pour la pensée magique⁴.

Déjà vouée par la dissymétrie de l'œdipe au psychologisme et, sur un plan plus abstrait, aux analyses partielles dénuées de synthèse⁵, on peut raisonnablement en conclure que la femme est profondément inapte à cette activité sérieuse et exigeante qu'est *la pensée*⁶. Activité qui, en raison de ce que la femme est par son corps (structuration biologique-organique) et par son esprit (structuration psychologico-affective), revient littéralement chez elle, et pour elle, à *porter la contradiction en soi*.

1 Ou pire à la pseudo-opposition des condamnations de principe comme dans l'existentialisme de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

2 Comme Nicole Notat, elle comprend le comment (la gestion), mais ne se pose pas trop la question du pourquoi (le projet), ce qui la rend particulièrement sujette à la manipulation politique.

3 Cf. "Analyser, c'est pénétrer l'objet".

4 Notamment l'astrologie dont les femmes sont les clientes quasi exclusives.

5 Ce qui la prédispose sur le plan intellectuel aux disciplines parcellaires et appliquées.

6 Soit le passage du pathos au concept par une vision intelligible,

Inconscience de la double détermination et ambivalence affective

Faute d'une double détermination qui viendrait ordonner sa sentimentalité sur le plan social, moral et conceptuel, l'esprit féminin s'exprime par une affectivité d'une étrange duplicité :

– où le courage (moindre nostalgie de l'être et force d'enfanter) s'accompagne de la petitesse du projet (réduit par le manque de vision politique à la gestion du quotidien et l'intrigue)¹;

– où l'amour inconditionnel du nourrisson (instinct mammifère)² et de l'être aimé (image du père) s'accompagne d'une certaine amoralité envers tout ce qui est extérieur à la famille (cette vision purement œdipienne ne lui permettant pas d'accéder à la morale) ;

– où cette capacité supérieure à aimer l'individu (l'enfant, le père et l'homme) s'accompagne d'une propension à la cruauté mentale dès que la femme ne se sent plus aimée (réactions passionnelles de la femme bafouée : vengeance, mensonge, trahison...);

– où cette relation passionnelle à l'homme s'accompagne d'une absence notoire de solidarité entre femmes, et même d'une certaine misogynie féminine (sans meurtre du père, il n'y a pas solidarité entre filles mais rivalité des sœurs)³;

– où une maturité physique (désir d'aller vers le père favorisant le sevrage et la puberté) et psychologique (rivalité avec la mère favorisant la compréhension du mécanisme de la séduction) plus précoce, s'accompagne d'une conscience du monde moins étendue (conscience purement psychologue et sentimentaliste qui ne lui permet pas d'accéder à l'éthique, ni à la raison).

1 Si la femme a le courage mais pas l'idée, l'homme l'idée mais pas le courage, le couple apparaît comme une nécessaire complémentarité.

2 Même si l'étude de l'anorexique montre que des accidents œdipiens peuvent s'opposer à cette aspiration du corps.

3 Quant à la plus grande solidarité entre frères malgré leur attachement à la mère, elle tient à ce que pour le garçon la mère ne se séduit pas, elle

Norme, accidents et pratique

Pour éclairer ce tableau (que certains pourraient croire misogyne), ajoutons en guise d'espoir que si le corps est demeuré jusqu'ici un invariant (on se reproduit toujours de la même façon), l'œdipe féminin comme masculin est une structure existentielle :

– *normative*, donc soumise aux accidents du vécu (mauvais père, mauvaise mère étudiés dans le cas du dragueur) et

– *historique*, donc soumise à des évolutions (famille monoparentale, enfantement in vitro...).

L'esprit féminin, comme masculin, découlant de cette structuration n'est donc pas une *essence* (forme platonicienne, ontologie...) obéissant à une loi éternelle absolue¹, mais une tendance à un certain type de représentations, où :

– le *faire* (œdipe et accidents, pratique sociale et évolutions) se mêle à

– l'*être* (aspirations du corps)

pour produire en moyenne :

– *des hommes* qui lisent plutôt *Le Parisien* et *Ça m'intéresse* (au contenu plutôt économique-social et scientifique) ; et

– *des femmes* qui lisent plutôt *Elle* et *Voici* (au contenu largement psychologico-affectif avec rubrique astrologie).

Dans cette perspective à la fois structuraliste et vivante², il serait intéressant de chercher (comme nous l'avons fait pour le dragueur³) :

– quels accidents œdipiens (mère masculine, frères...) et

– quelles pratiques sociales (déclassement, travail...)

ont pu permettre à certaines femmes d'exception d'atteindre une pensée d'une virilité intellectuelle et d'une profondeur politique que peu d'hommes ont atteinte dans l'histoire⁴.

1 Chez l'humain le seul absolu c'est la mort.

2 Au sens d'une structure biológico-organique agie et transformée par un sujet social-historique, comme dans les pensées de Henri Wallon ou Lucien Goldmann.

3 On remarquera que la réduction psychologiste n'est pas sans rappeler le "blocage familialiste" dont souffre le dragueur et qui le contraint à vivre malgré lui dans un monde de femmes.

4 Je pense notamment à Rosa Luxembourg.

Et à l'inverse :

– quels accidents œdipiens (mère abusive, père faible, famille monoparentale...) et

– quelles pratiques sociales (parasitisme, extrême division du travail, emplois du tertiaire...)

peuvent conduire des hommes, dans une proportion grandissante, à penser et à se comporter comme des femmes.

Disons pour conclure qu'en vertu de ce qu'elle est par son corps et par son esprit, le chemin de la femme vers la pensée est encore plus escarpé que celui de l'homme ; et comme les hommes qui pensent et agissent comme tels sont déjà une infime minorité, il est logique que cette minorité, plus réduite encore chez les femmes, tende carrément vers zéro.

L'historicité de l'œdipe

Si le corps est notre invariant, la variable historique où se joue la diversification du genre humain en spécificités culturelles et civilisations doit alors se chercher du côté du deuxième niveau de détermination qu'est l'œdipe. Œdipe (celui de Freud, le mien) qui est d'abord une structure particulière de la parenté : l'*exogamie-monogamie*¹.

– La *monogamie*, en permettant l'apparition de l'image du père (dans la polyandrie le père indifférencié reste indifférent) permet, par l'identification au père et sa projection sur le fils, la volonté de l'élévation mais aussi, par le meurtre du père (complexe d'œdipe), la possibilité pour le fils d'une certaine critique réflexive sur l'idée du bien et l'ordre établi.

– L'*exogamie*, en permettant à la collectivité de passer de la division familiale du travail (totémisme²) à sa division sociale, a permis dans l'histoire l'émergence d'un groupe d'individus

1 *Exogamie* : coutume suivant laquelle les mariages se font entre les membres de clans différents. *Monogamie* : régime juridique en vertu duquel un homme ou une femme ne peut avoir plusieurs conjoints en même temps (Petit Robert).

2 *Totémisme* : organisation sociale familiale fondée sur les totems et leur culte, et dont le tabou constitue (selon Freud) la forme primitive de la

spécialisés dans l'échange ; échange nécessitant la numération (comptabilité) puis par la complexification progressive des échanges, un certain formalisme mathématique ; soit la vision du monde particulièrement pénétrante d'un groupe social à la fois commerçant et rationaliste : *la bourgeoisie*.

Ainsi, le fait que la pensée (au sens supérieur et conceptuel du terme) ait été la création exclusive des hommes de la bourgeoisie occidentale¹ n'est pas un hasard, mais une consubstantialité ; l'expression culturelle indissociablement masculine, moraliste et rationaliste² d'une structure historique particulièrement féconde : *l'œdipe*.

LES COMPOSANTES DE L'ESPRIT FÉMININ (RÉCAPITULATIF)

– *Les aspirations du corps* (le biológico-organique) : attente physique de la plénitude (se faire remplir et maternité) et ses suites (maquillage, danse, mode, décoration d'intérieur) interprétées par :

– *les représentations œdipiennes* (le psychologico-affectif) qui déterminent chez la femme-corps devenue femme-sujet, ses relations aux autres et à son propre corps, et qui peuvent être de deux types :

– fonctionnelles : quand l'amour du père (puis de son substitut) favorise les aspirations du corps (amour et maternité, maternage et vie familiale), ou

– dysfonctionnelles : quand des accidents œdipiens ont généré des représentations qui s'y opposent ; soit :

– par le refus de la féminité physique (anorexie, homosexualité, féminisme), ou au contraire

– par l'apologie de la féminité mentale (séduction, intrigue) ;

représentations dans les deux cas immatures (refus d'être mère)

1 Reprenant et prolongeant après saint Thomas d'Aquin le miracle grec.

2 De l'argument ontologique de Descartes à la société sans classes de Marx, en passant par la volonté générale de Rousseau, l'impératif catégorique de Kant et l'esprit absolu de Hegel.

et perverses (mauvaise foi plus ou moins consciente du discours justificatif).

Enfin :

– *l'origine socio-culturelle* (l'économico-social) qui, du fait de la réduction psychologue due à la dissymétrie de l'œdipe, constitue *l'impensé féminin* (ce que la femme a du mal à se représenter comme tel).

Ainsi la moindre conscience de leur diversité et des antagonismes économiques crée-t-elle dans l'esprit des femmes, et particulièrement dans l'esprit des femmes immatures¹, l'illusion que *les femmes* constituent un groupe social homogène. Alors que du côté des hommes, il n'y a guerre que les *gays* pour croire que leur sexualité puisse leur tenir lieu de condition sociale².

1 Psychologiquement par leurs représentations œdipiennes et socialement par leur éloignement du monde du travail.

2 Se faire enculer n'étant pas une activité productive mais une activité de

6

LE FÉMINISME
OU LA FEMME ET LE MONDE DE CE POINT DE VUE

Bien que le chapitre précédant nous ait fourni toutes les clefs utiles à l'explication du féminisme (représentations dysfonctionnelles des aspirations du corps, réduction psychogiste due à la dissymétrie de l'œdipe, d'où inconscience d'une position économique-sociale privilégiée), faisons l'effort de nous pencher quand même sur cet intéressant phénomène culturo-mondain.

LA MASCULINITÉ HISTORIQUE DE LA CRÉATION CULTURELLE

La culture est créée par ceux qui la créent.

Si l'on admet cette vérité de Lapalisse, depuis la nuit des temps et sous tous les cieus terrestres, la création culturelle qu'elle soit poétique, musicale, philosophique, picturale ou littéraire, a été le fait exclusif des hommes.

Quant à la période récente qui a vu, c'est vrai (depuis le début de ce siècle et surtout depuis la fin de la deuxième guerre mondiale), la prolifération d'œuvres féminines¹, le manque de recul historique interdit à quiconque d'affirmer avec certitude la pérennité de leur qualités².

Pour que l'histoire garde en mémoire quelques œuvres de génie, les hommes ont dû produire, c'est entendu, un nombre colossale de créations stupides et médiocres, ce qui ne change rien au fait que durant cette même et longue période, les femmes sur le plan culturel n'ont rien produit du tout.

1 Principalement dans le domaine littéraire, la production musicale et philosophique des femmes restant quasiment nulle.

2 Si la postérité de Flaubert semble chaque jour un peu plus justifiée, qui peut dire ce qu'il restera dans un siècle des œuvres de Marguerite Duras ?

Face à cette vérité incontournable et peu flatteuse (pour celles qui se targuent de créativité culturelle), les féministes avancent un argument massue : si les femmes n'ont produit aucune œuvre de valeur dans l'histoire c'est parce qu'elles en ont été empêchées. Immédiatement la question qui se pose est de savoir par qui ?

L'argument insuffisant de la violence masculine comme cause de l'inhibition intellectuelle et créatrice des femmes

Pour les féministes, le responsable de cette indéniable stérilité créatrice des femmes est bien sûr *l'homme*. Récrimination sans doute partiellement justifiée mais qui se heurte à deux contestations de poids.

La plupart des créateurs masculins d'œuvres culturelles importantes se sont, eux aussi, heurtés dans toutes les disciplines (philosophiques, scientifiques, artistiques) à la persécution farouche de l'homme. L'œuvre géniale, en tant que vérité nouvelle, agressant inmanquablement l'ordre établi (le dogme ou l'idéologie dominante pour la philosophie et la science, le classicisme, la morale ou le bon goût pour les arts) et à travers lui, les intérêts et les vues du groupe social dont cet ordre émane (la monarchie pour le dogme catholique, la bourgeoisie pour l'idéologie marchande). Élite sociale instituée qui, dans l'histoire, a rarement manqué l'occasion de faire sentir sa désapprobation aux auteurs des œuvres visionnaires et progressistes par toutes les tracasseries possibles et imaginables (condamnation de Socrate par l'élite athénienne, conspiration du Sanhédrin contre Jésus-Christ, condamnation de Galilée par le tribunal de l'Inquisition, prudence philosophique obligée de Pascal et Spinoza, procès contre Flaubert pour *Madame Bovary*, incompréhension, mévente ou misère pour Mozart, Van Gogh et Rimbaud, persécutions policières et exil pour Marx, prison pour Gramsci, mort pour Che Guevara...) ¹.

Persécutés par les autres hommes, ces créateurs n'en ont pas moins poursuivi et mené leur œuvres à bien, souvent au prix de leur confort, de leur sécurité et parfois de leur vie.

1 Jeanne d'Arc étant l'une des exceptions si peu féminines qui confirment

Pire, durant cette même période et sous les mêmes cieux (celle et ceux de notre culture classique occidentale), les personnes les mieux placées pour s'adonner à la création culturelle, parce qu'elles en avaient le loisir et les moyens, ont toujours été les femmes. Femmes de ces mêmes groupes sociaux dominants ¹ qui, lorsqu'elles se sont entichées de création culturelle, n'ont jamais produit que de la copie (d'œuvres masculine) et du maniérisme (copie d'œuvres masculines féminisées) ².

En matière de culture, le meilleur apport de ces femmes du monde fut, au mieux, de mettre un peu de leurs privilèges au service des génies dans la gêne ³ :

– par la création de salons (comme celui de Mme de Staël et plus près de nous celui de Gertrude Stein) ou, à défaut des moyens nécessaires,

– par le don de leur propre personne (dans le cas admirable de Jenny Von Westphalen) ou, à défaut d'une telle générosité,

– par celui, plus narcissique quoique agréable, de leur anatomie (comme pour Lou Andreas-Salomé).

L'argument des cavernes

Pour lever tout doute, il faudrait bien sûr nous situer aux temps où aucune habitude n'avait encore pu créer de tradition culturelle. Origines difficilement atteignables des aspirations et des relations humaines que nous avons déjà abordées au précédent chapitre ⁴ par :

– *le corps* (ses aspirations biogéno-organiques) et

– *l'œdipe* (relations du nourrisson aux premiers autres que sont la mère et le père),

et que nous allons maintenant essayer d'atteindre par :

1 Leurs pères et maris s'occupant de politique, soit de la maîtrise des forces productives par le matage des œuvres progressistes précédemment citées.

2 Comme le reconnaît d'ailleurs Simone de Beauvoir dans Le Deuxième sexe, à la partie "Histoire".

3 Mais qui ne se contentèrent jamais, quels que fussent leur misère affective et leurs déboires amoureux, d'imputer leur incapacité créatrice aux femmes.

– *l'histoire*, du fait même de l'historicité de l'œdipe.

Remontons donc à l'aube de l'humanité pour découvrir sur la paroi d'une grotte la première œuvre d'art : un bison avec à côté le pochoir de la main qui la peinte.

À qui était cette main ?

La question paraît saugrenue tant il est évident pour tous que cette main était la main d'un homme¹.

Essayons de comprendre pourquoi.

Dans la caverne, le feu, les enfants, la sécurité, le début de la socialisation ; dehors, le danger, la nature hostile et la nourriture qu'il faut aller chasser. Dedans, la femme-mère qui garde sa progéniture ; dehors, l'homme-chasseur plus apte à cette tâche pour la double raison qu'il n'enfante pas et qu'il est plus fort physiquement. Un jour un homme revient à la caverne d'où la femme sort peu, et trace sur la paroi l'animal vivant qu'il a traqué dehors. Pourquoi ? Pour tenter d'agir sur lui ? Simplement se le représenter ? La question qui nous importe se situe sur un autre plan. Pourquoi la femme qui passait ses journées devant des parois nues, n'a-t-elle pas eu, elle aussi, le désir et l'idée d'y peindre les beautés qui l'entouraient ou lui tenaient à cœur : son enfant, l'animal devenu nourriture ? Quoi qu'il en soit et n'en déplaise aux féministes, on n'a retrouvé ni enfants, ni plats peints sur les parois des grottes préhistoriques, mais des animaux de mains d'hommes.

– Si donc l'entrave masculine ne suffit pas à expliquer la stérilité créatrice des femmes (puisque des hommes dans les mêmes conditions y sont parvenus malgré tout).

– Et si dès l'origine (à une époque où il est difficile de tout justifier par la tradition) les femmes n'ont pas ressenti l'envie et le besoin de créer².

C'est peut-être que le premier ennemi de la création culturelle féminine n'est pas l'homme, comme le prétendent les féministes, mais la femme elle-même.

1 Y compris pour les féministes à qui il n'est pas même venu l'idée de la revendiquer.

2 Envie insuffisante qui s'est progressivement muée dans l'histoire en activité de loisir et en séduction indirecte.

L'origine masculine de la valorisation de la femme

Pour réfuter un peu plus la vision féministe selon laquelle l'homme ne serait qu'irrespect et exploitation des femmes, ajoutons que la valorisation de la femme est encore une œuvre exclusivement masculine.

Comprenons pourquoi.

Si les aspirations du corps et l'œdipe nous poussent à valoriser *l'autre* (la femme et la mère pour l'homme, l'homme et le père pour la femme), le fait que la mère soit aussi *l'autre* pour l'homme alors qu'elle est *le même* pour la femme (origine biologique de la dissymétrie de l'œdipe) entraîne de l'image de soi un respect différent.

Si le meurtre du père crée chez le garçon un respect de l'homme autre que celui qu'il a pour la femme (respect d'ordre moral au-delà du respect purement affectif), chez la fille la rivalité avec la mère et les sœurs pour la séduction du père (séduction qui la maintient en deçà de la catégorie morale) tend à dévaloriser l'image qu'elle se fait des autres femmes et d'elle-même¹.

Différence psychologique qui explique sans doute que la valorisation de la femme reste la préoccupation principale des peintres et des poètes, alors qu'elle n'est pas même au cœur de la récente littérature féminine².

– Pour revenir à l'histoire, cette valorisation toute masculine de la femme tient à l'origine à ce constat magique : pour l'homme des cavernes la femme est donneuse de vie.

– Quand plus tard l'homme, identifiant son rôle de père, comprend qu'il est pour quelque chose dans ce miracle, son respect pour la femme devient moins direct et plus narcissique, puisqu'il s'adresse aussi à la mère de ses enfants.

– Mais la plus haute valorisation de la femme est sans doute atteinte avec l'idée du *couple* (l'union exogamique et monogamique)

1 Et qu'elle ne parvient à revaloriser que par le maternage ou par cette imitation de l'homme qu'est la création culturelle.

2 Dont la préoccupation tourne plutôt autour de son vide intérieur.

dont l'institutionnalisation définitive passe en Occident par la sanctification religieuse de la Vierge Marie (concile de Bâle, 1431). Couple par lequel la femme et l'homme deviennent devant Dieu les deux moitiés d'un même être pour la vie, et dont l'enfant né de cette union est la vivante incarnation.

Que sa vision de la femme soit psychologique, magique, dynastique ou spirituelle, ce n'en est pas moins l'homme qui place chaque fois la femme à une certaine hauteur¹. Obligé, c'est vrai, de respecter sa mère et son épouse pour pouvoir se respecter lui-même.

L'idéalisation avantageuse (pour elle) de la femme magique

Le pouvoir que la femme a sur l'homme lui provient donc d'abord du respect que l'homme a de l'image qu'il se fait d'elle. Respect qui puise principalement sa source dans l'image de la mère², et certes pas dans la reconnaissance d'une quelconque supériorité physique ou intellectuelle des femmes.

Ainsi plus l'homme, par sa pratique, prend conscience de la *fillette* (la pétasse : bonniche, salope ou folle) que lui cachait la mère, plus son respect a priori de la femme s'abaisse au niveau des femmes réelles dont il découvre l'ambivalence et la duplicité³.

Pour être encore plus clair : le pouvoir de la femme est d'abord celui que l'homme lui donne en se trompant un peu sur elle ; et le moins que mon expérience de dragueur me permette d'affirmer c'est que les femmes ont, en moyenne, plus à perdre qu'à gagner à être mieux connues.

Les séductrices et autres femmes malignes⁴ ont si bien compris cet intérêt de rester magique au cœur de l'homme, qu'elles s'ingénient par tout un tas d'astuces (appelées séduction) à

1 La première œuvre d'art sculptée de mains d'homme est le corps fécond d'une vénus callipyge.

2 L'homme n'ayant dans le fond de son cœur qu'un respect modéré pour la putain, et ce quels que soient le désir qu'il a d'elle et la fascination qu'elle exerce sur sa faiblesse.

3 Passage douloureux de sa vision adolescente à sa vision adulte des femmes déjà évoqué au chapitre 3.

4 Soit le contraire des féministes qu'elles manipulent avec le plus

demeurer dans l'inexplicable et l'inexpliqué. Évoquant l'éternel féminin chaque fois qu'on voudrait les engager sur le terrain glissant du concept et de la transparence ; préférant *intriguer* plutôt que de dévoiler bêtement leur inaptitude et leur pétasserie.

L'origine masculine du féminisme

Comble de l'ironie c'est bien sûr en Occident, là où la femme est le plus respectée et où elle a le plus de pouvoir, que naît le féminisme. Féminisme politique dont le créateur en France¹ n'est pas même une femme, mais l'obscur Léon Richier à qui les féministes doivent la création, en 1869, des "Droits de la femme" et l'organisation, en 1878, de leur premier congrès.

Quant au féminisme théorique de Simone de Beauvoir², il est de son propre aveu la succursale féminine de l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, dont il épouse fidèlement le parti pris philosophique³ (ce qui de la part d'une héroïne féministe ne constitue pas le comble de l'émancipation).

LE FÉMINISME COMME PRÉTENDU "POINT DE VUE" DE LA FEMME

Si la naissance et le vécu élaborent chez le sujet un *point de vue* particulier (notamment celui du dragueur par la structuration social-affective de sa sensibilité, comme la première partie du livre s'est efforcée de la raconter).

Si l'identification réflexive de ce point de vue particulier⁴ constitue la condition préalable à toute pensée un tant soit peu

1 Nous laissons de côté le féminisme anglo-saxon dont les déterminations puritaines et mercantiles typiquement protestantes nous semblent étrangères à la situation française.

2 Exposé sur deux tomes dans Le Deuxième sexe.

3 Parti pris consistant à franciser la terminologie clinquante de Heidegger pour faire de l'existentialisme et du féminisme deux sous-produits du néo-quantisme.

4 Identification qui n'a rien d'immédiate puisqu'elle exige certains

objective (comme le début de la seconde partie s'est ensuite efforcée de l'expliquer).

Pourquoi en irait-il autrement quand il s'agit d'une femme ?

Par quel miracle et de quel droit ¹ deux points de vue féminins bien particuliers (par exemple celui de Simone de Beauvoir et celui d'Élisabeth Badinter) s'érigerait-ils en *point de vue de la femme* et en *conscience des femmes*, alors qu'aucun questionnement réflexif préalable n'a permis, ni à l'une ni à l'autre, d'accéder seulement à la conscience de soi ?

Qu'il existe un *esprit féminin* (soit une manière féminine de voir les choses ², comme nous avons tenté de le démontrer au précédent chapitre) n'implique nullement qu'il existe *un unique point de vue de la femme*. Évidence d'autant plus criante que le vocable "féminisme" recouvre déjà, chez Simone et Élisabeth, deux points de vue contradictoires par ailleurs aussi peu représentatifs l'un que l'autre des intérêts de la plupart des femmes.

Le féminisme masculinisant ou le point de vue de Simone de Beauvoir (la flippée)

Pendant toute son enfance la fillette a été brimée et mutilée [...] Certes, la puberté transforme le corps de la jeune fille... (mais) les organes féminins sont vulnérables [...] insolites et gênants les seins sont un fardeau ; dans les exercices violents ils rappellent leur présence, ils frémissent, ils font mal. Dorénavant la force musculaire, l'endurance, l'agilité de la femme sont inférieures à celle de l'homme. Le déséquilibre des sécrétions hormonales crée une instabilité nerveuse et vaso-motrice. La crise menstruelle est douloureuse : maux de tête ; courbatures, douleurs de ventre rendent pénibles ou même impossibles les activités normales ; à ces malaises s'ajoutent souvent des troubles psychiques [...] ces troubles [...] font du corps un écran qui s'interpose entre la femme et le monde, un brouillard brûlant qui pèse sur elle, l'étouffe [...] Oppressée, submergée elle devient étrangère à elle-même. (Le Deuxième

1 Si ce n'est au nom de cette réduction psychologue qui les disqualifie d'emblée.

2 Qui ne constitue pas un "point de vue" commun, mais la commune

sexe, tome II, L'expérience vécue, première partie : Formation, chapitre 2 : La jeune fille, extraits des pages 89 à 91).

Cette description apocalyptique (qui court ainsi sur des dizaines de pages)¹ révèle à l'évidence le point de vue d'une adolescente proche de l'anorexie mentale (et conséquemment du saphisme). Vision pathologique que Simone, faute de l'identifier, revendique comme une prise de conscience universelle qu'elle projette ensuite sur la totalité des femmes (heureusement étrangères pour la plupart à cette vision de flippée). Refus de la féminité, vécue comme une régression, qui se double logiquement de l'idéalisation de la masculinité, conçue comme norme et transcendance, pour fournir la structure du féminisme masculinisant :

– où Simone, ressentant son propre corps comme un *écran qui s'interpose entre la femme et le monde*, en vient à penser le corps féminin, qui la constitue pourtant totalement², comme ce qui l'empêche d'être, et à postuler, au-delà de la femme réelle (biologique et historique), une *femme essentielle* parée de toutes les qualités masculines idéalisées ;

– conceptualisation pathologique que Simone étend également à l'histoire, pour n'y plus voir que celle des hommes empêchant les femmes d'accéder à la création culturelle, et ainsi de *se transcender vers l'être*. Création culturelle pensée elle aussi en dehors de toute réalité, et qui permet à Simone de ne pas réaliser non plus que cet *être au-delà de la femme* auquel elle aspire, malgré son corps, les hommes et l'histoire, n'est rien d'autre que *l'esprit masculin* historiquement exprimé par la création culturelle.

Point de vue pathologique gonflé en une théorisation philosophique particulièrement faible³ qui exprime surtout, et à son insu, la revendication sociale d'un privilège fraîchement acquis par une jeune fille de la bourgeoisie montante. Celui de pouvoir

1 Et qui ferait s'esclaffer deux, trois Lolita à gros seins de ma connaissance.

2 Cf. "La pensée vient d'abord du corps" au chapitre 5.

3 Puisqu'elle cumule le pire de Descartes (l'individualisme transcendantal), le pire de Kant (le dualisme transcendantal du corps et de l'esprit) et le pire de Hegel (l'esprit absolu) pour réduire une prétendue fresque matérialiste-historique à un bien maigre idéalisme subjectif.

délaisser le maternage¹ pour se consacrer à la création culturelle ; soit aux loisirs traditionnels des filles et des épouses du groupe social dominant.

Le féminisme féminisant ou l'esprit féminin revendiqué comme "différence" (la pétasse)

À ce féminisme déclaratif, émanant des flippées de la nouvelle bourgeoisie d'après-guerre, va succéder un second féminisme, émanant cette fois des petites bourgeoises installées dans la société de consommation².

Deuxième vague féministe jouant un rôle social identique (celui d'assurer la promotion des couches moyennes féminisées par les nouveaux emplois du tertiaire) à l'aide d'un discours radicalement inverse. Au refus élitiste et intellectualisant de la *féminité physique* des pionnières succède l'apologie de la *féminité mentale* d'un féminisme de masse ; non plus cette fois au nom du « *projet fondamental de l'existant de se transcender vers l'être* » (tout un programme)³, mais au nom de cet *éternel féminin* dénoncé par Simone de Beauvoir comme mythe et aliénation.

Féminisme féminisant moins exigeant que le féminisme masculinisant qui le précédait, mais autrement plus efficace puisqu'il permet :

– sur le plan théorique, de présenter l'*esprit féminin*, non plus comme une *transcendance* à accomplir (pour que les femmes en s'émancipant de *l'autre* rejoignent enfin l'Esprit)⁴, mais comme une *différence*. Différence au nom de laquelle la réduction psychologue ne serait plus une pensée limitée, mais une autre façon de penser⁵ ;

1 Les bourgeoises féministes comme Simone de Beauvoir s'encombrent rarement d'enfants.

2 Soit le point de vue d'Élisabeth Badinter.

3 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, tome I, page 106.

4 *Projet d'autant plus intenable qu'il exprime contradictoirement un refus féminin de la féminité au nom d'une prétention toute aussi féminine à la masculinité.*

5 Pour répondre à Élisabeth Badinter avec ses propres symboles : si XY

– sur le plan social et politique, de décréter par ce tour de passe-passe philosophique *la différence de l'esprit féminin* comme une force progressiste en soi, et même comme une alternative souhaitable (ce qui revient à considérer l'incompréhension de l'économico-social comme un progrès social, l'incompréhension du politique comme un droit et un projet politique) ;

– et sur le plan mondain (terrain réel du féminisme), de justifier par “la cause des femmes” l'arrivisme vulgaire de n'importe quelle pétasse¹. Ce second féminisme permettant aussi bien à Tina Kieffer de se faire passer pour une intellectuelle humaniste, qu'à Tabatah Cash d'apparaître comme une héroïne du combat des femmes pour leur émancipation.

De la flippée à la pétasse et retour

Ainsi l'agaçante mais émouvante revendication des jeunes filles de la nouvelle bourgeoisie d'après-guerre d'exister autrement que par le mariage et la séduction (comme artistes et penseuses) permet aux petites bourgeoises arrivées de la société de consommation de jouer sur les deux tableaux. De n'être en somme :

– ni mère, au nom du droit au travail (d'abord confondu avec les loisirs culturels à plein temps, puis avec les faux métiers de la communication) ;

– ni travailleuse, au nom du droit à la séduction².

Confusion, ou mauvaise foi, d'un féminisme de masse promu par les médias (notamment les magazines féminins) qui permet aux pétasses d'aujourd'hui de succéder aux flippées d'hier, avant de faire de ces pétasses les flippées de demain :

– la brave fille égarée par ces prétendus acquis cumulés du féminisme se retrouvant obligée d'être travailleuse et putain (salariée et séduisante) sans cesser d'être mère, soit un triple travail ;

– l'*executive woman* se retrouvant à quarante ans³ vieille (selon

1 Intrigantes, courtisanes et autres éternelles demi-mondaines attirées par les nouveaux métiers de la communication.

2 Soit à retourner là d'où Simone avait voulu les sortir.

3 Âge de la mise au rancart dans les métiers où la compétence dépend d'abord de l'apparence physique (d'où le recours de plus en plus fréquent à

ses propres critères), seule et sans enfant, pour découvrir qu'elle a sacrifié les meilleures années de sa vie de femme à enrichir un groupe financier toujours aussi machiste.

Rares sont les féministes (mise au point)

La plupart des femmes n'étant ni bourgeoises de gauche flippées, ni pétasses arrivistes, rares sont les féministes.

Percevant la maternité comme une grâce (plutôt qu'une aliénation), le travail comme une obligation (plus qu'une libération), la femme normale n'a souvent pas d'autre choix que de prendre un emploi ¹ pour nourrir sa famille. Surtout quand celle-ci se réduit, pour cause de divorces de plus en plus fréquents, à une mère élevant seule ses enfants.

Mais les pétasses flippées ² étant logiquement sur-représentées dans les médias (qui sont depuis trente ans le déversoir privilégié de tous les parasitismes culturo-mondains), ceux-ci érigent peu à peu en discours dominant leur vision pourtant fort éloignée de la réalité.

Vision minoritaire et discours médiatique qui ne constitue pas même un lobby puisque ces féministes de la communication n'ont :

- ni réel pouvoir (celui-ci restant en général dans les mains masculines des actionnaires majoritaires du groupe qui les emploie) ;
- ni réelle solidarité, le débinage, l'intrigue et le couchage restant – faute de pouvoir – la règle traditionnelle des promotions internes.

LE FÉMINISME ET LA CULTURE

Lecture édifiante de « Elle »

Le magazine féminin ³ constituant le premier diffuseur de cette

1 Emploi souvent subalterne et de peu d'intérêt comme secrétaire, standardiste ou caissière.

2 À mesure qu'approche l'âge inéluctable de la solitude et la mise au rancart.

différence féminine amplement étudiée, tentons d'en mesurer l'apport culturel par la lecture d'un de ses sommaires :

Une semaine avec ELLE (n° 2590, 21-27 août 1995)¹ :

– *Info Hebdo*

Actualité : *Bientôt une pilule pour maigrir ?*

– *Magazine*

Paresse : *20 bonnes raisons de s'y adonner.*

Femmes : *Où en est leur condition dans le monde ?*

Claudia Schiffer : *Et maintenant star de la télé.*

Tests : *Faites le tour de votre personnalité.*

Êtes-vous ambitieux(se) ? Combatif(ve) ? Et découvrez votre profil psychologique.

Feuilleton : « *Kidnappés !* » (une mère essaie de récupérer ses enfants enlevés par leur père).

– *Mode*

Haute couture : *Un tourbillon de luxe.*

Fin d'été : *Chic et charme.*

Adresses : *Nos modèles dans votre ville.*

– *Beauté*

Belles et célèbres : *Carole Bouquet.*

– *Bon vivre*

Voyage : *De Monaco à Saint-Tropez, les plus beaux hôtels.*

Artisans : *L'homme de verre* (il s'agit de décoration d'intérieur).

– *Rubriques*

Edito : *C'est ouf ce que les gosses sont relou!*

Le choix de Elle : *Musique. Télé. Arts. Cinéma. Lectures. BD.*

Vie privée : *Enfants. Environnement. Santé.*

Fiches-cuisine.

Elle-passion : *Une tenue de marin des villes.*

Fiche-tricot.

Mots croisés.

Numéroscope.

Horoscope.

1 *Semaine annonçant la tenue de la 4^e Conférence mondiale sur les*

Programme qui nous résume par le menu tout *l'esprit féminin*¹ à l'œuvre :

– la diversité économique-sociale (celle où les lectrices de ELLE éclatent en ouvrières, employées, cadres, patronnes, rentières...) s'y trouve réduite au profil psychologique et autre "psychostyle" (*Découvrez votre profil psychologique. Êtes-vous ambitieux(se) ? Combatif(ve) ?*);

– le travail s'y trouve conséquemment réduit à la paresse (*20 bonnes raisons de s'y adonner*) et au voyage (*De Monaco à Saint-Tropez, les plus beaux hôtels*);

– l'actualité, au régime amaigrissant (*Actualité : Bientôt une pilule pour maigrir ?*);

– l'esprit, à la numérologie et à l'astrologie (*Numéroscope, Horoscope*);

– la culture, à la mondanité (*Claudia Schiffer : Et maintenant star de la télé*), à la mode (*Haute couture : Un tourbillon de luxe*), à la beauté (*Carole Bouquet : « Le maquillage pour moi c'est le boulot ! »*) et à la décoration d'intérieur (*Artisans : L'homme de verre*);

– la liberté, à l'impératif de séduction (au nom duquel il est vivement conseillé aux lectrices de dépenser leur pouvoir d'achat en mode et en maquillage);

– quant au féminisme (*Femmes : Où en est leur condition dans le monde ?*), il permet aux rédactrices de ELLE de déplorer que trop de femmes dans le monde ne puissent encore se soumettre à l'abrutissement de la consommation de masse, dont leur magazine est le catalogue publicitaire.

Éloge de « L'Express », de « Science et vie », du foot et du bricolage

Si les journaux féminins nous révèlent que la femme n'a qu'une seule passion : la passion elle-même² (soit la séduction et ses corollaires : mondanité, conseils psy, mode, maquillage et décoration

1 Soit la réduction psychologue sous tous ses aspects.

2 Ce qui est sans doute vrai sinon les magazines féminins ne se vendraient

d'intérieur), l'existence de magazines masculins aussi différents que « L'Express », « Sciences et Vie », « Monsieur Bricolage » ou « France Football »¹ nous apprennent que l'homme est capable de passions un peu moins limitées.

– « L'Express » et « Science et vie » dénotant en effet un certain désir de comprendre le monde, que ce soit en tant que société humaine ou en tant que nature.

– La pratique du bricolage révélant que ce même désir de maîtriser la réalité concrète existe en dehors de toute culture livresque.

– L'amour du football ajoutant à cette soif universelle de connaissance et de maîtrise, le désir de les partager dans l'émotion d'un effort collectif.

Passions masculines dédaignées ou moquées par les féministes, et pourtant autrement porteuses d'espoir, quant à la possibilité de parvenir un jour à une société humaine souveraine et réconciliée, que le cortège de représentations débiles issues de leur problèmes à se faire remplir².

La psychanalyse de bazar et les conseils “psy”

Sur le plan de la pensée, le féminisme culturel a apporté deux choses : le féminisme, et un goût certain pour la psychanalyse.

Expliquant tout par l'amour limité à la recherche du plaisir et à la séduction³, la psychanalyse comme la femme ne sort pas de l'œdipe ; elles étaient donc faites pour se rencontrer.

Mais le système freudien exigeant quand même l'apprentissage et la maîtrise d'un subtil appareillage conceptuel, le goût des femmes pour la pensée magique et sa médiatisation par les magazines féminins ont tôt fait de réduire la théorie psychanalytique à un psychologisme de bazar, prétexte à tous les conseils psy⁴.

1 Dont les lecteurs sont des hommes pour l'immense majorité.

2 Des romans de Nina Berberova aux feuilletons comme Les Feux de l'amour.

3 L'amour des autres et de la connaissance nécessitant une vision économique-sociale, comme nous l'avons vu au chapitre 5.

4 Dérive ésotérique qui aboutit aussi bien à l'horoscope pour bonniches qu'à

Après avoir exprimé le droit consumériste au plaisir de l'époque de la croissance (de la pilule au premier choc pétrolier), le conseil psy s'est peu à peu radicalisé en une sordide surenchère au plaisir pour faire face à la crise de la consommation (qui est aussi celle du désir). Tournant de plus en plus au guide pratique sur le bon usage de la sodomie et les techniques de fellation, il reflète aujourd'hui l'extrême détresse de pétasses en fin de parcours, prêtes à tout pour se faire tirer.

Le roman tartignol

En terme de marché, il y a longtemps que la littérature est une affaire de femmes ; principales acheteuses des romans avant d'en être les lectrices, l'édition a dû se mettre au diapason de leur appauvrissante réduction psychologue pour sauver son commerce. D'où la prolifération de romans tartignols dont les personnages n'ont plus d'autre épaisseur que leurs petits problèmes psychologico-affectifs, de préférence en milieu bourgeois.

Romans efféminés à l'usage exclusif des femmes et des tapettes, qui ont progressivement contraint l'homme à se réfugier :

- dans le polar et le roman américain¹, ou encore ;
- dans l'essai (historique, sociologique) ; forme explicative que les femmes apprécient peu, préférant plutôt que de comprendre *être prises* par l'histoire, et de préférence par une histoire d'amour².

L'écriture de femme ou la psychologisation du vide

Le roman contemporain exprimant une vision de plus en plus féminisée de la conscience et des relations humaines, il était fatal que les femmes qui écrivent s'y taillent une part grandissante.

Pratique compensatoire née le plus souvent d'une pathologie

1 Ou la double détermination économique-sociale et psychologico-affective de l'existence se trouve encore présente sous la forme la plus crue.

2 Comparé au roman classique (Balzac, Flaubert, Maupassant...), on peut pratiquement qualifier de "roman rose" l'ensemble de la littérature

affective et de l'oisiveté¹, l'écriture de femme exprime d'une façon remarquablement unitaire cette vision de flippée, à la fois pathétique et frivole, où une bourgeoise sans enfant ni travail nous fait part de son sentiment légitime d'inutilité et de vide intérieur. Psychologisme tactile et tourmenté, où le refus de se faire remplir se prolonge de son attente comblée par les mots pour constituer un style ; abus sensitif du "je-ne-sais-pas", du "peut-être" et de l'"à-quoi-bon" voulant se faire passer pour l'expression concise d'une vision complexe du monde, alors qu'il n'est que le stigmate de son indigence même².

Écriture du vide qui atteint son sommet dans les romans de Marguerite Duras, dont le style dépouillé à l'extrême exprime on ne peut mieux ce que voit la femme écrivain et ce qu'elle comprend ; à vrai dire pas grand-chose.

Le cinéma de femme et de jeune fille

Quant au cinéma de femme et de jeune fille, pour se référer à deux succès récents : *La Leçon de piano* (film australien de facture classique) et *Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel* (film français de style "nouvelle vague"), il est intéressant de remarquer qu'au-delà de leur diversité formelle, ils racontent la même histoire : celle d'une trahison justifiée par le désir d'être séduite ; et qu'ils expriment la même problématique : celle d'une bourgeoise flippée (immature et narcissique) ayant de gros problèmes à devenir pétasse.

L'art contemporain comme décoration d'intérieur

Comme l'écriture, les arts plastiques sont pour la femme, selon son degré de malaise, figuration du vide ou décoration d'intérieur.

Sur le plan social, la galerie d'art contemporain offrant à la

1 Tendance à l'anorexie mentale et au saphisme chez des jeunes filles de la nouvelle bourgeoisie accédant aux loisirs culturels et exprimant, du haut de leur récent pouvoir, leur refus d'accepter, sur le plan symbolique, leur inéluctable soumission physique.

mondaine une nouvelle raison de courir les boutiques, voire un autre moyen de faire du commerce¹, il n'est pas étonnant que les œuvres qu'on y expose méritent de plus en plus de figurer à la rubrique « mode et décoration ».

La musique limitée à l'interprétation

Quant à la musique, si la femme excelle dans l'art limité de l'interprétation : chant classique ou de variété, exécution instrumentale du répertoire classique, elle se révèle beaucoup moins à l'aise dès qu'elle aborde l'improvisation jazzistique² (variation sur un thème) et la composition (invention mélodique) ; soit dès qu'il s'agit vraiment de création musicale.

La comédie et la danse, seuls arts authentiquement féminins³

Si l'actrice peut se sentir si femme en exerçant son art, c'est qu'il correspond chez elle à deux désirs profonds : vouloir qu'on la prenne⁴ et exercer sa séduction.

Investie d'un rôle et mise en scène, elle a le sentiment de meubler artistiquement son vide intérieur ; sensation de plénitude qui augmente encore quand elle s'exhibe, les planches et l'écran multipliant son corps et ses partenaires.

Mais si l'actrice est, sur le plan mondain, celle qui tire le mieux son épingle du jeu, la danseuse exprime sans doute la forme la plus pure de la féminité⁵. De toutes, elle est la seule qui parvient à exercer son érotisme et sa séduction sur l'homme et sur l'espace, par le seul langage du corps.

Enfin n'oublions pas entre les deux, celle qui exprime directement

1 Ça change de la boutique de mode ou d'antiquités.

2 Les médiocres tentatives des sœurs Labèque en témoignent.

3 La mode et la décoration d'intérieur étant traditionnellement confiées aux tapettes.

4 Motivation qui vaut aussi pour le comédien, même s'il s'efforce de masquer par une posture rebelle cette cruelle absence de virilité.

5 Il suffit pour s'en convaincre d'observer les jeunes filles sur la piste des

la comédie de la séduction par sa finalité érotique : l'actrice de cinéma X qui revendique d'ailleurs haut et fort son statut d'artiste.

La flippée ou la femme artiste, contre la pétasse ou l'art d'être femme (conclusion)

Du salon littéraire aux médias, en passant par la librairie-salon de thé de l'époque héroïque, la culture féministe reflète ce mélange de névrose, d'avidité mondaine et de misère affective, où la bourgeoise flippée cherche à se gargariser de mots pour meubler son vide intérieur, la pétasse à se remplir les poches, et la bonniche à ne pas finir seule.

Expressions angoissées à côté desquelles perdurent les formes plus enjouées de la féminité traditionnelle exprimant le désir et la séduction.

Sous le vocable de "culture féminine" en réalité deux écoles opposées s'affrontent ¹ :

- celle des flippées mal baisées (littérature, journalisme, art contemporain) et
- celle des jolies cabotines (comédie, danse, variétés).

Les secondes, souvent incultes, feignant d'admirer les premières ; les premières, souvent paumées, jalosant secrètement les secondes ².

LE FÉMINISME ET LA POLITIQUE

Le travail contraire de la féminité (approche historique)

Les innombrables confusions du féminisme médiatique nous obligent à revenir sur la notion même de *féminité*.

1 Et se combinent parfois pour donner la danse contemporaine, le théâtre d'avant-garde ou le cinéma d'art et d'essai.

2 Tabatah Cash vivant dans une relative euphorie ce que Marguerite Duras écrivait dans une sèche, forcément sèche solitude.

Le travail étant d'abord l'emprise de l'homme sur la nature par l'utilisation de sa force physique au service d'un projet (chasse, agriculture, artisanat...), travail et masculinité sont symboliquement liés. Mais l'émancipation de ce travail physique primitif étant aussi la voie de toute élévation sociale, celle-ci s'accompagne généralement du souci d'effacer les stigmates d'une masculinité désormais dévalorisante.

Ainsi l'aristocrate affiche-t-il une volontaire féminité pour signifier sa distance maximale d'avec le monde du travail. Le grand bourgeois, contraint à plus de discrétion par ses valeurs morales¹, contournant l'interdit en parant sa femme des attributs d'une féminité qu'il ne peut arborer lui-même².

À l'inverse et au bas de l'échelle, tout travail physique masculinise celui qui l'accomplit, la travailleuse étant symboliquement, et parfois même physiquement, moins féminine que le dandy.

La féminité, catégorie sociale

Symbole de luxe et d'oisiveté, la féminité est donc devenue par l'histoire le signe *social* de l'appartenance ou de l'accession à l'élite. Une esthétique de la frivolité (préciosité, élégance, appareil...) par laquelle le nanti marque sa distance avec la masculinité austère du monde du travail, dans lequel il rejette aussi bien l'ouvrière que l'ingénieur.

Condition féminine et féminité ne vont donc pas obligatoirement de pair ; une brochette d'animateurs culturo-mondains composée, par exemple, de Bernard-Henri Lévy, de Pascal Bruckner et d'André Glucksmann³ l'incarnant bien mieux qu'une femme gendarme, une mère corse ou Jeannie Longo.

1 Valeurs morales de l'effort et de la communauté au nom desquels il a pris la place de l'aristocrate.

2 D'où la naissance de la haute couture.

3 Qui, est-ce un signe ? ressemble de plus en plus à feu Marguerite

La conception masculine du travail et la maternité

Mais l'association du travail à la masculinité de la force physique a eu pour effet pervers de rejeter dans l'ombre cet autre travail, tout aussi essentiel et respectable, qu'est la maternité.

Travail féminin de la procréation et de l'éducation des enfants non reconnu par la conception masculine, mais aussi par les féministes. Revendiquer le droit au travail pour les femmes revenant en effet :

– à ignorer, au nom d'une conception éminemment machiste¹, le travail de la maternité et du maternage accompli par les femmes depuis la nuit des temps ;

– et par conséquent à se faire le chantre de la double journée.

Du coup, les femmes qui étaient traditionnellement co-propriétaires et cogestionnaires d'une petite entreprise familiale (la famille), où elles accomplissaient un travail valorisant (l'amour et l'éducation des enfants), se retrouvent aujourd'hui, pour la plupart d'entre elles, employées subalternes. Salariées sous-payées d'une entreprise qui ne leur appartient pas (la société anonyme), à servir huit heures par jour la soupe à un homme qu'elles n'ont pas choisi (le patron), avant de retourner la servir chez elles.

Le tout bien sûr grâce aux acquis du féminisme.

L'égalité face au travail : revendication légitime et antiféministe des travailleuses

« À travail égal, salaire égal » signifie pour les femmes, comme pour les autres², la revendication d'être payé selon son travail, et non en vertu d'une qualité étrangère à la compétence comme la race, la religion ou le sexe. Revendication sociale parfaitement

1 Le féminisme se révélant sur le plan du travail comme sur celui du désir (cf. "La délicate question du viol" au chapitre 3) une soumission non sue à la masculinité.

légitime, autant qu'en totale opposition avec la prétention féministe de faire des femmes une catégorie sociale à part¹ :

- le féminisme masculinisant admettant implicitement une infériorité féminine à combler ;
- le féminisme de la différence habilitant un traitement tout aussi différencié.

Mais cette revendication des femmes face au travail n'a pu devenir légitime que parce que leur égalité y est devenue réelle. Le progrès technique et le développement du secteur tertiaire, survenus ces trente dernières années, n'exigeant plus cette force physique qui faisait de la masculinité une qualité supérieure souvent nécessaire et déterminante².

Ce que les féministes présentent avec orgueil comme une conquête politique n'est donc, en réalité, que la conséquence inéluctable de l'évolution du travail ; ce qu'elles présentent comme l'intérêt des femmes étant plutôt celui de la productivité.

Quant au progrès social, l'emploi des femmes ne se substituant pas mais s'ajoutant à la maternité et au maternage, il équivaut pour la plupart d'entre elles à un doublement du temps de travail ; soit à une indéniable régression sociale³.

La femme (pas plus que l'homme) n'est une catégorie sociale

Si la féminité est le signe d'une certaine accession à l'oisiveté mondaine, la femme pas plus que l'homme n'est une catégorie sociale. L'intérêt de la bourgeoise (qu'elle soit féministe ou non) étant rarement celui de la travailleuse, qu'elle et ses semblables exploitent sans même y penser.

1 Féminisme auquel une femme comme Louise Michel s'est toujours opposée du haut du sérieux de sa lutte pour l'égalité sociale.

2 C'est pourquoi cette revendication égalitaire n'a par exemple toujours pas de sens pour le travail de chantier où une femme ne peut pas fournir le travail d'un homme à durée égale.

3 Mais les féministes étant rarement mères et issues du monde du travail, on peut comprendre que cette vérité ne les embarrasse pas.

Mais du fait de la réduction psychologique due à la dissymétrie de l'œdipe, les femmes ont dans leur ensemble une tendance à minorer l'importance de ces différences sociales ; à se sentir par conséquent plus *femme* que les hommes ne se sentent *homme*¹.

Primat de la séduction, caractéristique de l'esprit féminin, qui empêche la sympathisante féministe de réaliser que le premier oppresseur de la femme n'est pas l'homme en soi, mais l'homme ou la femme plus riche, tout en faisant de la femme plus belle et de la femme plus jeune ses ennemies déclarées.

Femmes situées au-dessus d'elle sur l'échelle sociale, ou mieux armées sur le terrain de la séduction, qui nous ramènent à nos fameuses féministes :

– bourgeoises flippées (plus riches) ou

– pétasses arrivées (plus séduisantes)

écrasant sans vergogne et en leur nom : femmes de ménage, secrétaires, standardistes, vendeuses, caissières, shampooineuses et toutes autres femmes moins bien loties qu'elles.

Le féminisme : appauvrissement culturel politiquement réactionnaire

L'art de femme étant, selon son degré de névrose : réduction psychologiste, figuration du vide, imitation ou décoration d'intérieur, il représente dans tous les cas de figures un indéniable appauvrissement culturel.

Sur le plan politique, le féminisme, en substituant la frivolité de la séduction au sérieux des déterminations économiques, sert surtout à masquer l'arrogance de bourgeoises revendiquant leurs privilèges, et l'arrivisme de pétasses tout aussi réactionnaires².

1 C'est pourquoi il n'existe pas, malgré la détresse sexuelle des hommes pauvres face à l'arrogance des bourgeoises émancipées, de mouvement de défense de la condition masculine ; les hommes, si misérables soient-ils, n'étant pas encore assez cons pour ne pas comprendre qu'il s'agit d'abord d'une question d'argent.

2 On remarquera que les féministes se réclament rarement des régimes ou des pays où le droit des femmes est le plus avancé, comme Cuba ou la Chine, mais plutôt des États-Unis où les disparités sociales sont les plus

Sous une apparence progressiste, le féminisme tant culturel que politique se révèle donc un facteur d'abâtissement, d'oppression et de division sociale particulièrement pervers :

– la prétendue opposition hommes / femmes minant la solidarité salariale sur le lieu de travail, au profit d'un stakhanovisme d'*executive women* acharnées à prouver leur compétence ;

– le prétendu débat sur l'entrée des femmes en politique (alors que rien ne s'y oppose dans la Constitution et que les femmes représentent plus de la moitié des électeurs) servant à masquer l'absence de projet politique, en s'y substituant¹.

Le féminisme conséquence de la féminisation social-démocrate

Mais si le féminisme médiatique correspond sans doute à l'intérêt lucide d'un pouvoir divisant pour régner (c'est de bonne guerre), son indéniable progression dans l'esprit du temps a deux causes plus profondes :

– la proportion grandissante des employés du tertiaire dans le monde social, et conséquemment :

– l'affaiblissement de l'image du père et de son rôle au sein de la famille (quand celle-ci existe encore).

Deux causes intimement liées qui nous amènent à notre prochain chapitre, soit à la *féminisation* à la fois structurelle et stratégique de nos sociétés occidentales².

1 Soit aussi bien à droite le coup des femmes ministres dans le premier gouvernement Juppé, qu'à gauche la proposition fumeuse de la parité.

2 L'arrogance de la bourgeoisie de gauche trouvant son premier soutien dans la complaisance du bourgeois de gauche ; derrière Simone de Beauvoir se tenait Jean-Paul Sartre, comme aujourd'hui une Badinter peut en cacher un autre...

7

**LE MONDE
AU-DELÀ DU DRAGUEUR**

L'ORIGINE ÉCONOMIQUE DE LA FÉMINISATION

La féminisation du monde par l'évolution du travail

Nous avons vu au précédent chapitre¹ que l'extension du secteur tertiaire avait entraîné, ces trente dernières années, une certaine féminisation physique du monde économique-social. Les métiers de services (essentiellement travail de bureau) ne nécessitant plus cette force musculaire qui limitait l'accès des femmes à la plupart des métiers traditionnels².

Féminisation physique évidente (il suffit de comparer l'allure d'un agriculteur ou d'un mineur de l'entre-deux guerre à celle d'un employé de bureau d'aujourd'hui³) à laquelle est venue s'ajouter une *féminisation mentale* beaucoup plus perverse :

– l'extrême parcellisation du travail (taylorisme dans les secteurs primaires et secondaires, développement du tertiaire) ayant produit une réduction considérable du champ d'activité et de responsabilité du travailleur qui, n'accomplissant plus à longueur de journée qu'une tâche répétitive (taylorisme) ou fort éloignée de la production (tertiaire), ne parvient plus à en saisir le lien avec le reste de l'activité collective ;

– d'où une réduction de son champ de conscience sociale. Sa pratique quotidienne ne lui permettant plus de se situer dans le

1 Cf. "Le féminisme et la politique" et "L'égalité face au travail : revendication légitime et anti-féministe des travailleuses".

2 Agriculture, pêche, industrie lourde et industrie légère constituant les secteurs primaire et secondaire anciennement majoritaires.

3 Même s'il fait de la gonflette pour masquer cette humiliante féminité

monde et de se faire une idée de son fonctionnement, ni d'avoir la moindre incidence sur son évolution.

L'homme féminisé

Salariat généralisé du tertiaire et du taylorisme pour qui l'économico-social cesse peu à peu d'être perçu comme une création humaine et un enjeu, pour devenir une sorte d'espace naturel et neutre où se meuvent les variations psychologico-affectives, seules déterminations désormais identifiées¹.

Réduction du champ de conscience de l'homme moderne (majoritairement petit salarié du tertiaire ou soumis au taylorisme) qui n'est pas sans rappeler la réduction psychologiste propre à l'esprit féminin. La division du travail jouant un rôle analogue à la dissymétrie de l'œdipe, en masquant progressivement à l'homme l'influence de l'économico-social sur ses motivations et sur ses relations aux autres, au point de lui faire identifier le politique à la nature².

Ainsi la féminisation social-démocrate (société du tertiaire majoritaire et du taylorisme généralisé) ne signifie pas seulement que l'homme perd peu à peu ses muscles dans l'automatisation et le travail de bureau, mais plus profondément, qu'à force de ne plus avoir besoin de comprendre quel est son rôle social pour accomplir sa tâche, l'idée ne lui vient même plus de se poser la question.

D'où l'évolution du féminisme

D'où l'évolution du féminisme de Simone de Beauvoir à Elisabeth Badinter :

1 Le "meurtre du père" constitue bien sûr une force de résistance à cette réduction, mais nous allons voir qu'à terme c'est l'existence même du père que cette évolution du travail et de la conscience remet en cause.

2 On remarquera à ce propos que les pays où la social-démocratie est la plus avancée sont aussi ceux où la communauté gay est la plus importante, les gays n'étant jamais que l'ensemble des efféminés du tertiaire dont la conscience politique se limite au droit de se faire enculer.

- le féminisme de Simone exprimant, dans un monde d'hommes, la vision psychologiste minoritaire d'une femme issue de la nouvelle bourgeoisie du tertiaire ;
- le féminisme d'Élisabeth exprimant au contraire l'arrogance d'une minorité devenue majoritaire¹. La vision psychologiste d'un monde féminisé par l'extension du tertiaire dans lequel il devient effectivement de plus en plus dur d'être un homme.

L'ORIGINE AFFECTIVE DE LA FÉMINISATION

Cette extension du tertiaire (accompagnée d'une extrême division du travail) devenu secteur mixte et majoritaire a deux conséquences sur le monde psychologico-affectif :

- la mère travaillant devient de plus en plus “la mère absente” pour son enfant² ;
- enfant dont le père féminisé par l'évolution du travail devient parallèlement “le père faible”³.

Alliance d'une mère financièrement émancipée et d'un père déresponsabilisé qui contribue grandement à l'éclatement de la famille. Au point de remettre en cause l'existence même de l'œdipe, dont nous avons vu qu'il constitue la structure historique du progressisme et de la conscience occidentale.

La mère et le père, ou le rôle structurant de l'œdipe (rappel)

Sans la présence de la mère et la présence d'un père digne de ce nom (ni père absent, ni père faible), le petit garçon se retrouve dangereusement déstructuré :

1 Les femmes issues de cette nouvelle bourgeoisie des services ayant toutes les raisons de se sentir, dans cette social-démocratie sans muscles ni conscience, comme des poissons dans l'eau.

2 Cf. “La mauvaise mère” au chapitre premier.

3 Cf. “Le mauvais père” au chapitre 2.

– sans courage (défaut de cette force d’être conféré par l’amour de la mère)¹;

– ni projet (défaut de la juste sévérité et de la projection du père)²;

– ni conscience morale (défaut du meurtre du père)³.

Futur immature promis à une extrême féminité. Fiotte ou pétasse⁴ dont la conscience adulte se limitera au désir de jouir et de consommer ; souvent pour son mal-être ; toujours pour le plus grand profit de la social-démocratie.

LA MARCHÉ DU MONDE : DÉSIR ET TRAVAIL, PLAISIR ET CONSOMMATION

La féminisation social-démocrate ayant peu à peu réduit les consciences à leur seule compréhension des phénomènes affectifs et psychologiques (l’économico-social étant alors perçu comme une sorte de science de la nature⁵), il nous faut pour comprendre à nouveau le fonctionnement du monde dans sa globalité :

– rétablir le lien existant entre le *désir* (qui s’accomplit socialement en consommation) et le *travail* (nécessaire à la production des objets dont la consommation satisfait le désir) ;

– mais d’abord essayer de comprendre pourquoi l’esprit humain peut se montrer si perméable à cette vision partielle (et inconséquente) de la réalité.

1 Cf. “La mère comme être et nostalgie” au chapitre premier.

2 Cf. “Le père ou le social dès la famille” et “L’affection d’un père, le projet et la foi en l’avenir” au chapitre 2.

3 Cf. “Psychologico-affectif et économique-social” et “Absence de meurtre du père, morale et conformisme” au chapitre 5.

4 Les filles n’ayant de leur côté aucun modèle moral à aimer.

5 Science de la nature d’ailleurs non maîtrisée puisque la science économique ne parvient ni à empêcher, ni même à prévoir les “crises”, seules périodes pourtant où elle pourrait servir à quelque chose.

Le nourrisson ou la non-réciprocité (le péché originel)

D'abord l'être humain vient au monde en recevant tout et en ne donnant rien. Le nourrisson vivant effectivement du pur don de la mère (don de nourriture et d'amour primitivement indissociés) sans aucun souci de réciprocité.

État provisoire, mais premier moment fort agréable dont la nostalgie crée, dans l'esprit de l'homme, l'idée d'une vérité harmonieuse et permanente qui aurait existé avant l'histoire¹.

Idee du paradis perdu dont la nostalgie (qui n'est autre que la réminiscence de la mère et du nourrisson indissociés) constitue aussi notre péché originel, puisqu'en fondant l'espoir du retour, ou la quête, de cet état de perfection où l'on jouissait sans contrepartie, elle fonde et légitime l'idée du parasitisme².

La famille, lieu provisoire du parasitisme infantile et école de l'assumption³

Le nourrisson étant incapable de subvenir à ses besoins les plus élémentaires, mais l'adulte ne pouvant plus compter sur sa mère pour lui donner le sein et le langer, la famille constitue (avant l'école) le lieu de transition qui permet à l'homme de passer de la non-réciprocité du parasitisme infantile à la réciprocité du travail adulte, par une combinaison de tendresse et d'apprentissage.

L'ambivalence du désir et le rôle du père

Apprentissage de la *sublimation* par l'éducation du désir, qui permet à l'enfant d'élever sa tendance immédiate à la jouissance passive (désir du sein attaché à la mère) en volonté et projet

1 *Idee d'un premier être antérieur à l'être, commune au platonisme des formes et au néo-kantisme de l'ontologie.*

2 *De par sa relation plus privilégiée à la mère, l'homme en a sans doute une nostalgie supérieure, d'où un plus grand besoin d'être se traduisant dans le projet, mais aussi un plus grand égoïsme que chez la femme.*

3 Cf. "La famille, l'adolescent et le monde" au chapitre 2.

d'accomplissement social par le travail et la connaissance¹. Chemin escarpé de l'être au monde sur lequel l'individu a une fâcheuse tendance à la rechute. Régressant fréquemment de la *volonté*, au désir d'escamoter le lien existant entre ses rêves et les efforts à accomplir pour les réaliser.

D'où la nécessité, surtout pour le garçon, que la juste sévérité du père vienne l'arracher à la tentation de demeurer dans l'immaturation du premier attachement à la mère, désormais synonyme de refus du travail et d'immoralité².

Au-delà de la famille, le monde ; au-delà de l'amour, le travail

Si donc, à l'intérieur de la famille, les échanges assurant sa cohésion sont d'abord des échanges affectifs (la mère nourrit son enfant d'abord parce qu'elle l'aime et secondairement parce qu'elle a l'argent nécessaire à l'achat de sa nourriture), cette vision affective nécessaire a par ailleurs tendance à occulter ce deuxième niveau d'échange que constitue le travail. Travail qui dans la société régit les échanges malheureusement bien plus que l'amour.

Si donc, pour l'enfant vivant dans et par la famille, recevoir et donner recouvrent un sens essentiellement affectif, pour l'adulte vivant aussi en société, l'échange signifie majoritairement son obligation pour subsister de fournir un *équivalent-travail*³.

Ainsi, sortir de la vision infantile de l'échange, c'est prendre conscience de la nécessité de participer à l'effort collectif. Vision adulte, mais aussi redéfinition de l'amour de l'autre qui signifie dès lors bien plus que le désir : l'exigence morale d'assumer sa part de travail⁴.

1 Le travail n'est donc pas le contraire du désir, ni d'une autre nature, mais un plaisir différé par le désir d'atteindre un plaisir supérieur ; nouveau plaisir plus élevé qui permet de passer du plaisir organique immédiat au plaisir du beau, du bien et du vrai.

2 L'immaturation comme l'enfant ayant effectivement tendance à prendre ses désirs pour la réalité.

3 À moins que quelqu'un ne le fournisse à sa place.

4 Contrairement à la croyance des freudo-marxistes de l'école de Francfort, le désir n'est donc pas une force de progrès en soi puisque, sous sa forme première et non sublimée, il pousse plutôt l'individu désirant à jouir du travail de l'autre, assimilé à un substitut de la mère.

L'inassumé

Loi morale de l'équivalent-travail opposée à la jouissance première que l'adulte, jamais totalement remis de sa séparation d'avec la mère et de sa chute de l'être parfait, tend à rechercher en s'efforçant de vivre sans effort. Ce qui revient dans le monde social à vivre du travail des autres.

Tentation ou désir d'un retour au pur parasitisme qui vient pervertir le travail comme assumption en refus du travail, voire en travail parasitaire¹.

Inassumé qui constitue donc l'origine psychologico-affective :

– de la tendance à vouloir occulter le lien existant entre désir et travail ;

– comme de ce qui deviendra par l'histoire, l'exploitation économique-sociale des hommes par d'autres hommes².

LA MARCHÉ DU MONDE (SUITE) : LE PARASITISME

Le parasitisme de l'exploitation

Après l'équivalent-travail, le parasitisme est donc la deuxième loi du monde.

Faire faire son travail par les autres, tirer profit de l'autre en lui prenant le fruit ou une partie du fruit de son travail n'étant rien d'autre que l'expression sociale du désir nostalgique de retrouver cet état premier où le nourrisson vivait et jouissait sans contrepartie³.

1 Celui qui n'a pas la force de s'élever au-dessus de lui-même s'efforçant de se le cacher en s'élevant au-dessus des autres.

2 L'histoire de ce processus étant l'Histoire elle-même.

3 Contrairement à ce que prétend Walras et sa théorie micro-économique de la valeur marginale, le plaisir n'est donc pas une autre détermination de la valeur que le travail ; le désir qu'on a de l'objet étant proportionnel à ce qu'il contient d'équivalent-travail, le plaisir qu'on en tire étant en quelque sorte la captation de la jouissance différée constituée par le travail contenu dans l'objet.

À côté du travail authentique (définissable comme volonté de contribuer au projet et à l'effort collectif) rôdent comme retour de l'inassumé, la tentation immature et le désir pervers du travail parasitaire. Travail dont l'effort vise à optimiser le parasitisme de celui qui l'accomplit.

Travail authentique et travail parasitaire qu'on ne peut donc différencier à la seule mesure de leur dépense énergétique, mais seulement par une vision et une compréhension globale de l'activité collective¹.

Le parasitisme de la séduction

Travail parasitaire de l'exploitation économique (traditionnellement masculin) qui s'entoure généralement du parasitisme plus psychologique de la séduction. Sorte de parasitisme du parasitisme dont le but social est aussi d'échapper au travail² ; ou encore de s'élever dans la hiérarchie par une autre aptitude que celle généralement requise par la profession.

Séduction (traditionnellement plus féminine) de la demi-mondaine dont le parasitisme³ n'est pas sans rappeler celui du dragueur. Même si ce dernier se veut plutôt le parasite du parasite du parasite quand il parvient, à force de technique, à baiser l'une d'entre elles.

Logique du parasitisme : moins on travaille, plus il faut d'argent

L'homme n'étant plus un nourrisson, le parasitisme génère inéluctablement chez lui un sentiment de vide intérieur et l'ennui.

Déficit d'être désagréable et humiliant que le parasite s'efforce de compenser par le paraître (le luxe, la flambe...) et qui l'oblige, pour repousser l'ennui, à un parasitisme toujours aggravé (d'abord la

1 Pour comprendre ce que peut être le travail parasitaire, pensez par exemple à l'activité à la fois débordante et nuisible d'un Alain Minc, d'un Jacques Attali ou d'un Bernard Tapie.

2 Par un rôle approchant dans la nature celui du poisson pilote.

3 Consistant invariablement à profiter de sa plastique et de la faiblesse humaine pour spéculer à la hausse sur sa pénétration.

voiture de sport, puis la villa avec piscine, puis le bateau de course, puis le château, puis l'avion, puis le yacht avec l'hélicoptère jusqu'à constituer l'intégrale de la panoplie du gros con).

Logique du vide et du parasitisme qui fait qu'en société les boulots les plus inutiles sont souvent les mieux rémunérés, puisque moins on bosse, plus il faut d'argent pour le supporter¹.

La ville, haut lieu du parasitisme

La ville étant le lieu des échanges, les échanges l'origine des intermédiaires et les intermédiaires l'occasion du parasitisme, la ville est fatalement l'endroit où se concentre l'élite des parasites :

- élite possédante des exploités et
- élite culturo-mondaine des pétasses de tous sexes.

Les premiers échangeant leur mauvaise conscience contre l'orifice ou la mauvaise foi des seconds ; tous essayant d'oublier à coup de dîners en ville, d'autocélébration et d'expérience de l'extrême², leur nuisance honteuse et leur insondable vacuité.

Parasitisme des élites instituées qui fait de la grande ville et de Paris en France, la capitale de l'argent mal gagné et du luxe, de la culture et du mensonge, de la laideur et de la mode, de la misère et de la séduction, pendant que les braves gens (agriculteurs, ouvriers, infirmières, boulangers, facteurs...) et des élites plus légitimes (enseignants, ingénieurs, chercheurs, administrateurs...) se coltinent le boulot³.

Linassumé et le rôle du père

Si le père est l'école de l'assumption (séparation d'avec la mère, travail et projet), le père c'est aussi la reconduction des privilèges par

1 À l'inverse celui qui fait un travail passionnant a peu de temps à consacrer à la dépense, ni d'énergie à l'acte inutile.

2 Prix littéraires, nuit des Césars, drogue, Paris-Dakar, saut à l'élastique et traditionnelle course à la rosette.

3 Quant à l'entrepreneur, mi-travailleur, mi-exploiteur, l'ambiguïté de son statut est à la mesure de l'ambivalence de sa motivation.

la projection dynastique et l'héritage (du prestige du sang versé à celui du sang reçu).

Mais le père c'est encore le meurtre du père. Soit le moyen et la volonté (par la conscience de l'économico-social et l'accession à la morale) de la critique du père ; critique de sa loi peu à peu pervertie par la tentation dynastique en *dérive sociale et historique de l'inassumé*.

Ainsi, à l'héroïsme des pères (projet et progrès) succède immanquablement le parasitisme des fils (des élites légitimes à l'élite instituée), bientôt critiqué par le petit-fils¹ pour un nouveau projet et un nouveau progrès, à son tour perverti par l'inassumé. Ainsi (et en gros) :

– le *droit du plus fort* romain (malheur au vaincu) dégénère en droit du romain, critiqué (par saint Paul) pour devenir *le droit du plus faible* ;

– droit du plus faible apostolique romain qui dégénère à son tour en *droit divin* (monarchique), critiqué (par Rousseau, Diderot...) pour devenir le *droit naturel* des Lumières ;

– droit naturel de la bourgeoisie révolutionnaire (Saint-Just, Robespierre...) qui dégénère à son tour (de Condorcet à Guizot) en droit du bourgeois (enrichissez-vous), critiqué par les socialistes (Marx, Lénine...) pour devenir...

– le *droit au désir* (freudien).

Droit au désir qui nous ramène à l'*inconscient*². Version contemporaine de l'inassumé que nous allons nous efforcer de critiquer, afin de poursuivre cette fructueuse dynamique de l'inassumé et de la critique de l'inassumé.

1 *Au sens figuré s'entend.*

2 *Inconscient de la relation sociale plaisir / travail.*

L'ORIGINE IDÉOLOGIQUE DE LA FÉMINISATION

De la justification de l'exploitation à son inconscience

La meilleure façon de justifier l'exploitation (pour la culpabilité de l'exploiteur comme pour l'obéissance de l'exploité), c'est de bâtir une théorie de l'inégalité entre les hommes.

Vérité transcendante d'autant plus crédible qu'on l'aura reçue des dieux ou de la nature¹, et selon laquelle certains seraient nés pour faire le travail (esclaves, serfs, employés, dominés...) et d'autres pour en jouir (Gréco-Romains, nobles, employeurs, dominants...).

Mais que se passe-t-il dans une société ayant décrété l'égalité – la nôtre par exemple, celle des droits de l'homme ? L'exploitation, contraire à la morale des exploités eux-mêmes, doit alors être cachée. Comment ?

– Soit par la *science économique* ; l'axiomatisation à outrance (et parfaitement stérile) de l'économie politique permettant de masquer l'exploitation des hommes sous l'exactitude apodictique et politiquement neutre des mathématiques.

– Soit par *l'inconscient* ; le nec plus ultra (pour la culpabilité) étant encore que cette exploitation reste cachée à l'exploité lui-même. D'où l'utilité de la psychanalyse.

Le rôle du père dans la psychanalyse²

En réduisant le rôle du père à sa seule rivalité affective avec le fils (occultant ainsi son rôle social d'éducateur et de contre-poids

1 La récente éthologie américaine (très à la mode dans les magazines féminins en complément scientifique des conseils psy) permettant par exemple de revenir au droit du plus fort (sélection naturelle, instincts...) par une interprétation politiquement orientée du silence des animaux.

2 Ce bref paragraphe ne prétend pas épuiser le sujet de la psychanalyse, mais seulement expliquer son succès auprès d'une catégorie sociale possédant les moyens économiques et politiques de ses désirs.

nécessaire à la tentation pour l'enfant de demeurer dans l'immaturation nostalgique de sa dépendance à la mère) :

– la psychanalyse habilite le pur parasitisme infantile au nom de la nécessité thérapeutique, pour le fils, de lutter contre le refoulé, en s'opposant à cet empêchement de jouir et de s'épanouir qu'est le père ;

– psychanalyse qui limite du même coup le monde à la famille et les déterminations aux seules causes affectives¹, pour rejeter la relation plaisir / travail en dehors de toute réalité ;

– théorie psychanalytique qui permet ainsi à l'individu (qui en a les moyens) de prolonger indéfiniment son parasitisme infantile, d'abord sur le dos de sa famille puis sur celui de la collectivité, au nom d'un *droit au désir émancipateur* qui a force de prescription médicale.

La psychanalyse, idéologie de l'inconscience bourgeoise

Pour rester dans la psychologie des profondeurs remarquons maintenant :

– que cette vision familialiste et purement parasitaire de la psychanalyse correspond à la situation objective des patients étudiés par Freud pour l'élaboration de sa théorie². Tous cadet(te)s de la bourgeoisie pour lesquels le seul obstacle à la jouissance et à l'épanouissement était effectivement le moralisme (plus ou moins pervers) du père, et non une plus triviale question de condition sociale et de pouvoir d'achat³.

Remarquons encore :

– qu'en rejetant la question du travail dans un inconscient que ni sa théorie ni la cure ne pourra dévoiler⁴, la psychanalyse masque au bourgeois son parasitisme, l'habillant même des vertus

1 Réduisant ainsi la double détermination de l'esprit masculin à l'énorme inconscient du psychologisme féminin.

2 Et dans une large mesure à la situation de Freud lui-même.

3 Car pour qu'on puisse n'attacher d'importance qu'au psychologico-affectif, il faut préalablement que l'économico-social ait cessé d'être problématique.

4 La psychanalyse expliquant tout par la famille à celui qui souffre déjà de

émancipatrices d'une lutte douloureuse, mais courageuse, contre le père (l'interdit) et le refoulé (la névrose).

Remarquons enfin :

– que ce rôle idéologique (et inconscient) de la psychanalyse n'est sans doute pas étranger à son colossal succès auprès de ceux qui en constituent la clientèle naturelle : les cadets de la bourgeoisie¹.

Les limites de l'œdipe bourgeois

Mais pour ceux qui n'ont ni le pouvoir, ni les moyens économiques de leurs désirs, lever l'interdit du père ne suffit pas. Le patron², sorte de père du père, lui faisant une ombre symbolique d'ailleurs des plus concrètes sur le plan de la réalité.

Quant à la *libido*, nous avons vu précédemment³ qu'elle a constitué de tous temps l'activité de loisir la plus courue des nantis, et qui plus est des nantis oisifs que sont les cadets de la bourgeoisie⁴.

Pas étonnant donc que les travailleurs et les pauvres soient si peu réceptifs à la vision psychanalytique, et si éloignés du divan. La *névrose* étant un luxe auquel ils n'ont pas droit, ils savent se contenter du malheur.

Du désir psychanalytique à la consommation de masse

Parce qu'elle fait une apologie discrète du parasitisme, l'idéologie freudienne va être successivement reprise et adaptée par tous ceux (individus ou groupes sociaux) qui, accédant ou voulant accéder à un certain parasitisme, ressentiront le besoin de se cacher derrière le droit au désir⁵.

1 Leurs aînés lui préférant la science économique.

2 Ou le consortium, ou l'État.

3 Cf. "Drague et séduction" au chapitre 3.

4 Les préoccupations érotiques étant inversement proportionnelles aux obligations du travail.

5 Il est intéressant de remarquer que celui qui prône le droit au désir est souvent le même que celui qui accède aux moyens économiques et politiques de sa réalisation ; d'où son avidité soudaine à défendre cette

Ainsi :

– au droit au désir du *freudisme* d'avant-guerre, réservé à la crème de la bourgeoisie viennoise (Anna O. se remet de sa névrose), succédera :

– le droit au désir du *surréalisme* de l'entre-deux-guerres, prôné par une avant-garde de petits bourgeois cherchant à réussir dans les arts (*L'Âge d'or* de Bunuel provoque l'exclusion du Jockey Club de son producteur le vicomte de Noailles), auquel succédera :

– le droit au désir de *l'existentialisme* d'après-guerre, conçu par Jean-Paul Sartre pour plaire à ses étudiantes et conforter dans leur bon droit les futurs cadres du tertiaire (la jeune fille rangée s'engage dans le féminisme) ; auquel succédera :

– le droit au désir du *gauchisme* des années soixante-dix, revendiqué par les enfants des cadres du tertiaire voulant jouir des avantages acquis par leurs parents en dépensant leur argent de poche dans la société de consommation (le fils de la féministe¹ s'achète des disques pop) ; auquel succédera :

– le droit au désir *social-démocrate* d'aujourd'hui, au nom duquel chacun est désormais enjoint de consommer afin de faire tourner la société de consommation (le rebelle-lycéen-rappeur porte une veste de survêtement "Adidas", un sweat-shirt "Champion", un bas de jogging "Hanes" et une paire de "Reebok").

Le parasitisme éhonté de la bourgeoisie "de gauche"

Ces courants successifs qui jalonnent l'évolution sociale et l'ascension politique de la bourgeoisie "de gauche" (de l'intellectuel-artiste au conseiller-publicitaire) va lui permettre de jouer sur tous les tableaux. De dénoncer en même temps :

– le paternalisme rétrograde des petits patrons des P.M.E. et des P.M.I. de la bourgeoisie de droite traditionnelle, et :

– les revendications basement matérialistes des ouvriers

1 Mère castratrice qui s'est substituée à l'autorité du père pour inspirer au bourgeois de gauche son érotisme geignard et masochiste.

syndiqués à la C.G.T.¹, soupçonnés de sympathies totalitaires² ; au nom de la lutte émancipatrice et progressiste (voir même révolutionnaire) du désir contre le pouvoir du père et le travail de droite³.

Double opposition et double rejet du monde ouvrier et de la bourgeoisie traditionnelle, qui permettra au *bourgeois du désir de gauche* de participer activement à la mise en place de la société de consommation à un poste bien rémunéré :

– soit comme apologiste culturo-mondain du droit au désir (intellectuel de la nouvelle gauche, journaliste au « Nouvel Obs », publicitaire...);

– soit comme liquidateur de la petite entreprise et du salariat français au profit du pouvoir financier (conseiller en management et ressources humaines, cadre supérieur chez Havas, ministre mitterrandiste...).

Le tout bien sûr en se proclamant de gauche, ancien soixante-huitard, lecteur de Sartre, amateur d'avant-garde et même membre du parti socialiste.

Culture de gauche, argent de droite

Le goût pour la culture affichée par la bourgeoisie “de gauche” a en outre un gros avantage, elle lui permet d’être de gauche sans faire de politique. Charme indéniable auprès de tous ceux (de Pompidou à Mitterrand) qui rêvaient de voir la gauche limitée à l’art, afin que la gestion puisse enfin devenir scientifique⁴.

Comme d’un côté la culture est là pour exprimer le sentiment d’échec et d’injustice sociale (sinon l’art rejoignant la vie perdrait sa raison d’être), et comme de l’autre la culture, même de gauche, se finance avec l’argent de droite, grâce à cette ingénieuse répartition :

1 Le fameux « Séguy c'est qui ? » de Daniel Cohn-Bendit inaugurant le déclin du pouvoir salarial après avoir déconsidéré l'enseignement public.

2 Relire à ce sujet notre citation de Hannah Arendt au chapitre 5.

3 Contenu littéral de L'anti-Œdipe de Gilles Deleuze et Félix Guattari, bréviaire de l'inconscience bourgeoise de gauche et du délire intellectuel des années soixante-dix.

culture de gauche, argent de droite, l'intellectuel-artiste est sûr de ne voir tarir ni sa source d'inspiration, ni ses moyens de financement.

Bien sûr la gauche culturelle se révèle ainsi tributaire du pouvoir qu'elle dénonce dans ses œuvres engagées (et absconses). Mais quand on est bourgeois "de gauche", on n'en est plus à une contradiction près¹.

Le handicap moral de la bourgeoisie de droite

Attachée au sérieux de la production et de la culture classique, la bourgeoisie de droite n'a pas compris l'utilité de la psychanalyse pour sa conscience et son bien-être.

Pris en tenaille entre sa culpabilité de catholique élevé aux bonnes œuvres et les exigences d'une science économique qui l'a pratiquement condamné², l'entrepreneur de P.M.E. ou de P.M.I. se trouve moralement fort démuné face aux futurs chômeurs qu'il lui revient de désigner parmi ses salariés.

Le bourgeois "de gauche" n'a pas tous ces problèmes. Exerçant un emploi de service dans une S.A. à capitaux multiples³, il est rarement confronté en personne à la violence sociale des restructurations auxquelles il collabore. Et si d'aventure il venait à se sentir un peu responsable, son précieux inconscient serait là pour le tirer d'affaire.

La société de consommation comme un œdipe sans père

Guidée par la mystification de la science économique et l'inconscient freudien, la social-démocratie dérive comme un œdipe sans père⁴. Le droit au désir ayant été peu à peu substitué au droit naturel :

1 Comment un bourgeois "de gauche" pourrait-il d'ailleurs exprimer autre chose que l'inconséquence de la contradiction qui le constitue ?

2 Sur l'autel du GATT, de la zone Mark et des profits financiers.

3 Spécialisée dans l'absorption et la liquidation des P.M.E.

4 Aux antipodes de la république du père avec meurtre du père rêvée par les Lumières.

- l’entrepreneur y est devenu l’escroc (Bernard Tapie) ;
 - le fonctionnaire, le voleur parfois irresponsable jusqu’au meurtre (Michel Garetta) ;
 - la femme, la pétasse (Tabatah Cash ou Tina Kieffer) ;
 - le jeune, le rebelle ou l’étudiant en rien (Daniel Cohn-Bendit habillé en rappeur) ;
- avec dans le rôle de l’intellectuel au commentaire :
- l’animateur de télévision soucieux d’audimat (Jacques Pradel ouvrant le ban à Jean-Marc Morandini).

Pas étonnant qu’avec ce spectacle, le citoyen devenu pur consommateur réclame lui aussi sa part de gâteau ; grattant son “Millionnaire” comme un nourrisson qui geint pour avoir le sein.

Passivité larvaire et exigeante qui trouve son complément dans le fascisme technocratique qu’on est en train de lui servir. L’oligarchie économique-politique s’activant de son côté à lui ôter tout pouvoir citoyen¹ ; sans se priver toutefois d’attribuer la baisse de la consommation et l’épargne à un manque de civisme répréhensible².

L’ORIGINE STRATÉGIQUE DE LA FÉMINISATION

Après les origines inconscientes de la féminisation social-démocrate (évolution de la structure économique et évolution des mentalités), passons à ses origines conscientes : la féminisation constituant pour ceux qui règnent sur la social-démocratie³ un indéniable facteur de profit et d’obéissance.

1 Notamment par la mise en place de structures échappant à tout contrôle démocratique comme les accords de Maastricht.

2 Récemment sanctionné par la baisse du taux d’intérêt du livret A.

3 L’oligarchie économique-politique composée des groupes financiers (au capital), des techno-gestionnaires (à la production) et des politiques (à la

Désir, jeunesse et séduction

L'homme ayant une tendance infantile à l'égoïsme¹, la femme, comme l'enfant, une tendance inconsciente à ne pas saisir le monde au-delà de l'œdipe², ceux qui tirent profit de la social-démocratie ont donc tout intérêt :

– à ce que l'homme reste un adolescent soucieux de consommer sans se préoccuper des autres (donc de politique) ;

– et à ce que la femme, déjà peu portée sur la politique, ne soit pas trop détournée de son désir de séduire et de consommer par le sérieux de la maternité.

D'où l'apologie permanente du *jeunisme* propre à la communication social-démocrate. Le rebelle et la pétasse constituant le couple idéal de l'abrutissement au service de la consommation³.

La femme, égérie social-démocrate

Nous avons déjà vu comment la société de consommation utilisait la femme pour faire marcher son commerce :

– utilisation de l'image de la femme par la publicité en associant systématiquement son corps aux marchandises pour pousser les hommes à les consommer⁴ ;

– utilisation du désir de séduction de la femme pour la pousser à consommer ce que lui montrent les magazines : cosmétique, mode, culture et autres produits dérivés.

Mais à mesure de l'aggravation de la crise (de la concurrence, des disparités économiques et de la surproduction, donc de la consommation) la social-démocratie compte de plus en plus sur la femme pour relancer, voire sauver le marché :

1 De par son plus grand inassumé (cf. "Le nourrisson ou la non-réciprocité").

2 Cf. "La réduction psychologue ou la sensibilité féminine" au chapitre 5.

3 Sans oublier la pétasse de sexe masculin qu'est aussi la tapette.

4 Sur ce point, le dragueur se révèle donc subversif à la consommation, puisqu'en consommant le message plutôt que le produit, il prend en

– le relancer, en prétendant qu'elle aurait sur l'homme (l'éternel ennemi) un retard de consommation à combler du fait de son accès plus récent à l'autonomie financière (on l'incitera donc à s'acheter sa propre voiture pour ne plus subir celle de son mari ¹) ;

– le sauver, en comptant sur *l'esprit féminin*², son gros inconscient social et son goût des objets, pour tenter de nous faire accepter le rôle de pur consommateur auquel la social-démocratie nous a condamnés.

La social-démocratie ou le monde à travers les yeux d'une jeune femme

Si la femme n'est pas l'avenir de l'homme, elle est à coup sûr celle de la social-démocratie. De là son intérêt à ce que les jeunes femmes accèdent :

– au commentaire, à des postes de communication et d'animation où elles pourront exercer en toute liberté leur *psychologisme critique*³ (d'où la multiplication des femmes journalistes de télévision choisies pour leur esprit télégénique) ;

– ou encore (pour les moins jeunes) à des postes d'exécutants de gestion où elles appliqueront avec zèle les restructurations drastiques. Leur psychologisme les rendant d'autant plus manipulables que leur moindre inassumé les rend moins corruptibles⁴.

En se servant du droit à la différence et de la lutte démocratique contre la discrimination sexuelle, l'oligarchie social-démocrate verrouille ainsi progressivement tout esprit d'opposition sérieux. Juste en comptant sur la désinformation naturelle du psychologisme féminin et son matraquage médiatique :

– pour hâter la féminisation générale ;

1 D'où les récentes campagnes de publicité pour automobiles.

2 Amplement décrit dans sa structure et dans ses œuvres aux chapitres 5 et 6.

3 Capable d'attribuer le mal-être salarial au harcèlement sexuel pendant qu'à Davos l'oligarchie social-démocrate s'emploie à ôter aux salariés toute possibilité de représentation collective.

– et contraindre les machistes récalcitrants (dont je m’enorgueilliss de faire partie) à un mutisme honteux ¹.

L'inconscience maximale de la jeune fille bourgeoise “de gauche”

Si pour le dicton (d’ailleurs peu fondé) la vérité sort souvent de la bouche des enfants, pour la social-démocratie elle doit impérativement sortir de la bouche de la jeune fille bourgeoise “de gauche”.

Jeune, donc éloignée du sérieux du travail et de la maternité ; fille, donc enfermée dans un psychologisme des plus sentimental ; bourgeoise, donc congénitalement parasite ; de gauche, donc d’une inconscience très culturelle. La jeune fille bourgeoise “de gauche” est encore mieux placée que son frère (le cadet de la bourgeoisie) pour ne rien comprendre à la marche du monde² et ne s’intéresser qu’à ses petits problèmes intimes (essentiellement de remplissage).

La social-démocratie compte donc tout particulièrement sur elle pour nous éclairer ; c’est pourquoi elle sponsorise et promeut la moindre de ses œuvres, allant jusqu’à inviter la comédienne-cinéaste-romancière Judith Godrèche³ à « 7 sur 7 », au côté de Charles Pasqua.

Association moins ridicule qu’il n’y paraît, puisqu’avec elle la social-démocratie caresse un rêve qui est aussi son salut : celui que nous regardions tous le monde à travers les yeux d’une jeune fille bourgeoise “de gauche”⁴, afin de lui éviter, vue l’aggravation de la crise, de devoir recourir à la persuasion musclée et bien moins commerciale du second invité.

1 Il n’est peut-être pas inutile de rappeler aux pétasses qu’un macho est d’abord un homme qui respecte sa mère, qui protège sa femme et se sent responsable de ses enfants ; soit le contraire du ramolli-rebelle social-démocrate dont elles avouent avoir de plus en plus de mal à se satisfaire.

2 Un individu n’ayant aucune raison de comprendre ce qu’il ne lui est pas nécessaire de comprendre pour vivre et pour survivre.

3 Qui a déjà publié ses mémoires à vingt ans.

4 Bonne fille et bonne mère, la jeune fille bourgeoise de droite présente bien moins d’intérêt, c’est pourquoi la communication social-démocrate s’emploie systématiquement à la déprécier.

À l'inverse, le déclassé

Interdit de jeunesse par la précarité de sa situation, mais facilité sur la voie de la conscience par les deux sensibilités (bourgeoise et d'opprimé) qui se déchirent et se critiquent en lui¹, le déclassé est le contraire de la jeune fille bourgeoise “de gauche” (que dragueur il s'est appliqué à punir chaque fois qu'il a pu).

Parce que la vie l'a contraint à un réalisme à l'opposé du sentimentalisme égoïste et geignard dont la social-démocratie nous gave, parce que son intérêt n'est celui d'aucun groupe social constitué, le déclassé est le mieux placé pour comprendre le fonctionnement du monde dans sa globalité, et par là *l'intérêt général*, seul fondement et seul but d'une vraie démocratie².

NUISANCES, CONTRADICTIONS ET LIMITES DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

Si cette féminisation globale, à la fois économique (taylorisme et tertiaire), affective (fin du père), idéologique (extension de la mentalité “de gauche”) et stratégique (intérêt de l'oligarchie) a permis à la société de consommation de prospérer jusqu'à la social-démocratie, cette même féminisation n'a fait que masquer les contradictions et les inconséquences qui travaillent à sa perte.

La notion d'appauvrissement intérieur

Si la prolifération d'objets, en vue d'atteindre au standing³, a produit durant la croissance (du plan Marshall au premier choc

1 Double sensibilité qui constitue la grande supériorité intellectuelle de Rousseau sur Voltaire.

2 Origine sociale du doute, le déclassement est en quelque sorte la condition politique du “cogito” cartésien.

3 Standard de vie imposé par la société de consommation pour assurer sa

pétrolier) un indéniable enrichissement matériel des individus : biens d'équipements, puis de consommation ludiques tels que télé, hi-fi, tourisme organisé, culture de masse...

Cet enrichissement s'est accompagné d'un appauvrissement intérieur tout aussi certain : règne des objets, activités culturelles et de loisir réduites à l'acte d'achat, régression de la conscience, du sens de la responsabilité¹ et du sens civique au profit de l'égoïsme du désir et du parasitisme...

Autant de dégradations spirituelles et morales qui ont concouru à une baisse objective de la *qualité* de la vie en société.

La nécessité de la croissance

Baisse objective de la qualité de la vie particulièrement sensible dès que la progression continue du standing (nécessaire pour ne pas lasser) ne peut plus être assurée.

Car pour qu'il y ait à la fois profit (tiré de la consommation par et pour les tenants de l'oligarchie) et progression du pouvoir d'achat (donc du standing) de ceux qui n'en sont pas (l'immense majorité des salariés), il faut impérativement qu'il y ait croissance².

Faute de quoi, le profit des uns (l'oligarchie) se maintient fatalement au détriment du pouvoir d'achat des autres (vous et moi).

Avec la crise³, le pouvoir d'achat baissant et l'obligation de consommer se faisant plus pressante (pour sauver les profits puis la social-démocratie tout entière), l'individu ne ressent bientôt plus que l'appauvrissement général où conduit le système.

La frustration organisée

Privé de son pouvoir d'achat, mais toujours sollicité par la consommation obligatoire, le *désir* qui sous-tend tout l'édifice, et

1 Encouragé par le développement du crédit.

2 Avec toutes les nuisances écologiques qu'impose cet impératif.

3 Crise de la concurrence en marché ouvert et mondial, entraînant ici : chômage et disparités économiques accrues, donc baisse de la consommation et surproduction, donc baisse des profits... ou des revenus.

dont on a sciemment détruit tous les garde-fous¹, tourne alors à la frustration organisée.

La double démoralisation

Frustration explosive d'un désir simultanément sollicité et frustré qui conduit celui qui n'avait déjà plus de morale (celle-ci ayant été remplacée par le droit au désir) à n'avoir plus le moral non plus (la baisse du pouvoir d'achat, la précarité sociale et le chômage le conduisant à la misère et au malheur).

Double démoralisation qui conduit la société tout entière à l'insécurité, la violence et la répression.

Insécurité du travail et des revenus face à la violence d'une exploitation devenue criante, à laquelle répond la violence de la délinquance. Le tout encadré par la répression policière (contre la violence de la délinquance) et le flicage organisé (pour protéger la violence de l'exploitation).

De la division du travailleur à la crise généralisée²

Sur le chemin de la conscience et de la liberté, l'homme a deux ennemis :

– l'ennemi *extérieur* qu'est l'exploiteur. Exploiteur qui va constituer un groupe, puis une classe sociale par la dérive historique de l'inassumé (c'est l'histoire de l'exploitation des hommes par d'autres hommes que le marxisme a parfaitement identifiée, mais sans en saisir les origines psychologico-affectives) ;

– l'ennemi *intérieur* qu'est le désir non sublimé retombant en inassumé. Lutte intime du plaisir contre la réalité, que le freudisme

1 Conscience sociale de l'équivalent-travail, rôle éducatif du père et autres écoles de l'assumation par la sublimation précédemment abordées.

2 Crise qui n'est pas conjoncturelle mais structurale, comme tout ce chapitre s'est efforcé de le démontrer.

a su identifier, mais sans en saisir les conséquences économico-sociales¹.

Le génie de la social-démocratie aura été de réussir à faire exterminer l'un par l'autre : la solidarité du monde du travail et la conscience de la classe exploitée, par le désir égoïste qui existe en chaque individu. Ajoutant ainsi à la division du travail (déjà facteur d'inconscience sociale) *la division du travailleur*.

Schizophrénie objective² générée par l'idéologie du désir et la société de consommation, qui ont peu à peu propagé l'inconscience bourgeoise (de la relation plaisir-travail) à toutes les couches sociales devenues masse travailleuse et consommante.

– *Masse travailleuse* dont l'exploitation assure le parasitisme de la classe exploiteuse et qui n'a donc pas les moyens du parasitisme pour elle-même, contrairement à ce que lui chante l'idéologie du désir pour la pousser à consommer³.

– *Masse consommante* dont la consommation assure en outre les profits de la classe exploiteuse qui a mis en place la société de consommation, parce qu'elle en possède les moyens de production.

Iidéologie du désir au service du profit qui a fini par opposer le travailleur au consommateur jusque dans l'individu. Conduisant la social-démocratie à mettre un nombre grandissant de travailleurs français au chômage pour optimiser la consommation (en baissant les coûts de production)⁴, alors que ses consommateurs sont ces mêmes travailleurs qui, devenus chômeurs, n'ont plus d'argent pour consommer.

Logique économique confinant à l'absurde qui révèle toute l'inconscience bourgeoise véhiculée par la science économique et le désir freudien. Idéologies complémentaires dont le refus commun

1 Le freudo-marxisme de l'école de Francfort s'étant contenté de détruire les acquis de la critique marxiste au profit d'un fantasmatique désir révolutionnaire livrant pieds et poings liés les gauchistes à la social-démocratie.

2 Et bien plus sérieuse que la "schizo-analyse" des deux comiques Deleuze et Guattari.

3 Contrairement au profit qui rapporte, le crédit se rembourse, et avec intérêts.

de l'équivalent-travail (sur les deux terrains de l'économico-social et du psychologico-affectif) vise un seul et même but : celui de masquer aux autres, à elle-même et finalement à la société toute entière la dangereuse inconséquence de son parasitisme.

Le choix de la conscience ou le chaos

Ainsi le *profit* (au cœur même de la logique commerçante d'une classe sociale née de la nécessité des intermédiaires, et devenue progressivement maître de l'échange)¹, après avoir dynamisé la raison (par le développement des sciences au service de l'optimisation des échanges et de la production)², risque-t-il finalement de détruire ce qu'il a contribué à porter à son plus haut degré.

La dérive historique et sociale de l'*inassumé* ramenant en fin de course le problème de l'équivalent-travail, masqué par le parasitisme de l'échange, sous la forme explosive d'un retour du refoulé.

Parasitisme constitutif de la bourgeoisie dont l'inconscience a peu à peu gangrené la société toute entière, et qui préfère visiblement mener le monde au chaos³ plutôt que de renoncer aux abus qu'a entraînés sa position.

À moins que la crise, parce qu'elle est à la fois la conséquence et le révélateur de ces contradictions, ne provoque in extremis une crise de conscience collective :

– la conscience de la nécessité économique, sociale et morale du

1 D'abord pour des raisons d'échelle, car si la tribu primitive peut se contenter d'un chef, d'un sorcier et d'agriculteurs, avec l'accroissement démographique et l'expansion du monde apparaît nécessairement la quatrième figure de l'intermédiaire, ce commerçant dont le pouvoir ne vient ni de la force, ni du ciel, ni de la terre, mais du parasitisme progressif qu'il tire de leur nécessaire mise en relation.

2 Alors que les Grecs vivant dans un Etat-Cité fondé sur les hoplites et l'esclavage ne concevaient pas de sortir de la pensée pure pour s'aventurer sur le chemin vulgaire (selon eux) de la science appliquée.

3 Car l'autre paramètre majeur que la science économique se révèle incapable d'intégrer, c'est l'émeute.

travail et de son partage, pour que naisse enfin une collectivité humaine authentique ;

– collectivité humaine enfin réconciliée qui n'est autre que la réalisation supérieure de l'amour auquel chacun aspire en venant au monde.

8

L'AMOUR
MALGRÉ TOUT

Maintenant que nous avons fait le tour du vaste monde, revenons à son origine qui est aussi notre premier problème : l'amour.

LA DISSYMÉTRIE DES SEXES

Les filles et les garçons

Comme nous l'avons vu précédemment¹, les filles s'intéressent à l'amour parce qu'elles ont des ovaires et un père, les garçons parce qu'ils ont un pénis et une mère.

Ovaires et père contre pénis et mère, d'emblée l'amour des filles et celui des garçons n'ont rien en commun, si ce n'est de les réunir dans l'amour lui-même.

Mais si l'intimité physique comble le corps des filles en ravivant en elles la sensation d'être investies et dépassées par la toute-puissance du père, cette plénitude dans laquelle s'abolit le désir féminin ne peut pas suffire au garçon. Poussé par sa bite à pénétrer cul, seins, bouches et autres commissures, il ne parvient pas pour autant à retrouver sa complétude originaire ; sa mère lui restant à jamais impénétrable.

D'où ce désir de pénétration sublimée par laquelle le garçon, devenu homme, se met en quête d'un bonheur lié au mystère de son origine. L'impossibilité de pénétrer sa mère le poussant à pénétrer l'inconnue par amour, puis l'inconnu par l'analyse², à mesure qu'il sublime un désir toujours insatisfait.

1 Cf chapitre 5.

2 Soit l'indéterminé par la pensée et non pas cette partie obscure de l'homme où s'égaré la tapette.

Le sexe et le sacré

Tout chez la femme concourt à lui faire confondre le sexe et le sacré¹ :

- sa mission biologique, qui la relie par l'enfantement à cette éternité concrète qu'est la chaîne des générations ;
- sa quête de la plénitude, qui l'entraîne de l'orgasme réparateur à la transe extatique où Dieu entre par son ventre alors qu'elle devrait s'élever à Dieu².

Constituée d'une seule catégorie mentale par la dissymétrie de l'œdipe (le psychologico-affectif) pour elle tout est mélangé : immanence et transcendance, érotisme et commisération, sensation, émotion, passion, morale, plaisir, amour, ventre et tête...

Réduisant le bonheur au confort et l'idée de pureté à la dépendance physique³, elle ne conçoit rien de sacré sinon les enfants et l'amour. Amour au nom duquel elle finit par sacraliser l'objet qui lui donne le plaisir ; soit ce que l'homme considère comme le profane en lui.

Parce qu'il est fait pour pénétrer mais qu'une mère c'est sacré, l'homme a inventé cette catégorie transcendante au sexe pour que la femme en soit exclue : le sacré⁴.

Volonté de sublimation totale, projet orgueilleux et civilisateur au nom duquel l'homme supérieur s'efforce d'élever son désir à l'Esprit, le sacré est l'idée même de la *spiritualité*. Spiritualité devant laquelle il exige que la femme s'efface pour laisser place à Dieu.

La plénitude et la sublimation

La femme dont le désir de plénitude s'oppose à la conscience a bien senti dans *l'idée de Dieu* l'affront et le rival. Deux bonnes raisons

1 *Sacré* : qui appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable (au contraire de ce qui est profane) et fait l'objet d'un sentiment de révérence religieuse. (Petit Robert).

2 D'où la bigoterie de celle qui ne pouvant plus espérer être pénétrée par l'homme se tourne alors vers Dieu pour l'interdire aux autres femmes.

3 Fidélité triviale qui l'empêche de comprendre qu'un mari puisse aller aux putes justement parce qu'il aime sa femme.

pour séduire l'homme par une technique apprise dès le berceau ; enfant, séduire le père était déjà sa vocation¹.

Jouant sur l'attachement mystique de l'homme à sa mère et le besoin frustré qu'il a de pénétrer, elle s'arrange donc pour que ça dure et que ça recommence, en se refusant d'abord, en se donnant ensuite, puis en menaçant de se donner à l'autre. Effort impur dont elle attend en retour le pur plaisir d'être prise et de ne plus s'appartenir ; soit tout juste ce qu'elle comprend de Dieu.

Dans cette lutte, l'homme en manque de mère et à la bandaison facile a tout intérêt à céder. La purée lâchée, il redevient maître de son cerveau (après le trouble de l'érection vient la détumescence). Quant au plaisir qui suit la conquête, puis l'effort du coït, il ne va jamais sans travail² ; chez lui-même la jouissance est une *projection*. Lui faire perdre la tête tout en gardant la sienne au froid, tel est son suprême plaisir. Plaisir masculin de la domination qui s'oppose au respect ; pour lui séduire sa mère est une déchéance³.

Maintenant qu'il a bien su la prendre, elle fait jaillir la fontaine de jouvence et le regarde inondé d'amours ; lui s'est vidé les couilles. Comme dans *Sarah*, la chanson de Johnny, elle croit que ça commence alors que tout est déjà fini.

L'AMOUR DANS LA DURÉE

L'idée du couple

Le désir de s'anéantir dans la plénitude et le désir de se projeter dans l'inconnu(e) rassemblent la femme et l'homme aussi sûrement qu'ils les séparent.

Mais si ses érections fréquentes ont tendance à disperser

1 Cf. "La dissymétrie de l'œdipe" au chapitre 5.

2 Cf. "La technique" au chapitre 3.

3 Déchéance à laquelle seul le dragueur peut se résoudre pour être né de la mauvaise mère.

l'homme simple, l'idée de la sublimation totale, par laquelle l'homme supérieur cherche à se dépasser, comporte aussi le danger concret de sa disparition, puisqu'en se détournant des femmes il ne se reproduit plus. Risque d'anéantissement qui rejoint finalement celui que fait courir à la femme le désir de ne plus s'appartenir, si l'homme à qui elle se donne ne la respecte pas¹.

D'où l'idée occidentale du couple comme compromis d'utilité publique. Le saint sacrement du mariage décrété par l'Eglise catholique (et qui passe par la sanctification de la Vierge Marie)² assurant à la fois la perpétuation de l'espèce, le respect des femmes et la constance civilisatrice des hommes par nature instables, pour l'équilibre et la grandeur de la civilisation.

Le mythe de la passion

Au couple comme volonté d'inscrire l'amour dans la durée s'oppose le mythe de la passion ; à la fois désir d'au-delà et désir de rechute ; retour du refoulé d'autant plus souhaité que les conjoints s'avèrent mal assortis.

Née de l'attente passive et fantasmée de la communion absolue, la passion ne peut s'accommoder de la quotidienneté. L'autre idéal qui lui est nécessaire n'étant en réalité que la projection du pathos où se mêlent l'ignorance de soi et une vision faussée des autres ; soit tout ce qui manque à l'individu pour se sentir exister pleinement, mais qui ne peut venir que de lui.

C'est pourquoi toute passion vécue se voit très vite éteinte par la durée, et ce qu'elle entraîne de désenchantement sur la relation et sur l'autre.

C'est pourquoi la passion recèle souvent, sous couvert d'érotisme torride, cette violence physique par laquelle on s'efforce de détruire l'autre, avant que la durée ne mette d'elle-même un terme à l'illusion.

Dans la mythologie (Tristan et Iseult, Roméo et Juliette...)

1 Cf. "Honte et silence des proxénètes" dans le préambule.

2 Si on s'en réfère au message du Christ, le mariage est anti-chrétien puisqu'il éloigne l'homme de la pure spiritualité.

comme dans nos vies, les plus belles passions sont toujours celles qu'on n'a pas vécues ; rêveries d'immatures chaque fois préservées des atteintes par une séparation judicieusement prématurée.

Quant à la prétendue beauté de l'amour physique, il suffit de la regarder sans en être pour voir qu'elle dépasse rarement l'intimité des amants passionnés ; l'érotisme des uns c'est la pornographie des autres.

L'AMOUR TRAVERSE DIFFICILEMENT LES CLASSES

Après la nécessité d'inscrire l'amour dans le temps (le temps réel de la conjugalité contre le mythe de la passion intemporelle) s'impose aussi la nécessité d'inscrire l'amour dans un lieu. Lieu géographique et concret de la chambre et du plumard où les amants peuvent se retrouver pour s'aimer ; lieu social aussi de la communauté imaginaire et culturelle sans laquelle ils n'auraient même pas pu se rencontrer.

Le lit ou la nécessité d'un lieu

Pour comprendre à quel point l'éclosion de l'amour est liée au concret, revenons à notre jeune fille de bonne famille et à sa studette tant convoitée par le dragueur¹.

Venue récompenser la réussite au bac, la studette payée par les parents est ce lieu de tranquillité indispensable avec lit, salle de bains et coin kitchenette, où l'étudiante peut enfin étudier au calme et s'initier à l'amour physique sans mettre son père mal à l'aise.

L'étudiante petite-bourgeoise qui n'a droit qu'à une chambre de bonne sans cuisine ni salle de bains, avec plaque chauffante et sanibroyeur, est donc déjà moins bien partie pour attirer et ressentir l'extase ; surtout à un âge où le sentiment aigu du sordide exige confort et hygiène.

1 Cf. chapitre 3 : "Les jeunes filles" et "L'amour et le confort".

Romantisme de l'étreinte directement lié au niveau social, qui pousse naturellement l'étudiante d'extraction encore plus modeste (réduite à la chambre en foyer interdite aux visiteurs) à rechercher l'amour chez des garçons plus riches ou plus vieux, possédant local et confort.

Différences immobilières décisives qui permettent paradoxalement aux jeunes filles de bonnes familles de s'adonner à la passion en faisant fi des contingences¹, et même de s'enticher momentanément d'un pauvre comme le dragueur (ou d'un black). Alors que les jeunes filles moins bien loties ne peuvent dissocier l'amour de ses conditions concrètes (local, plumard et confort). Préoccupations matérielles qui les poussent tout naturellement vers les garçons d'extraction supérieure, trop contents de pouvoir mépriser ces pauvresses attirées par le luxe dans lequel ils sont nés.

Sensibilité socio-culturelle et liberté illusoire

Plus profondément encore, l'éclosion de l'amour est fonction de la compatibilité des *sensibilités*. Sensibilités d'où naissent les engouements, certes subjectifs, mais qui résultent de la structuration social-affective assez objective des individus².

Sans cette compatibilité des désirs culturellement codifiés par une certaine communauté sociale, une attirance autre que fugitive et fantasmagorique paraît bien improbable. On peut imaginer qu'une jeune fille de bonne famille puisse être excitée à la vue d'un balayeur malien (ou d'un ferrailleur yougoslave), déjà moins qu'elle ait pour lui le coup de foudre, encore moins qu'elle l'épouse³.

En fait, pour des raisons aussi mesquines (argent) que spirituelles (culture), l'amour traverse difficilement les classes sociales ; sauf bien sûr dans le cas des promotions mondaines de la pétasse ou du dragueur, réputés justement pour ne pas faire de sentiment.

1 Vouloir « vivre d'amour et d'eau fraîche » étant le fantasme typique des privilégiés à Frigidaire plein.

2 Cf. chapitres 3 et 5.

3 C'est là toute la légèreté de L'Amant de lady Chatterley de D.H. Lawrence qui finit son roman où les problèmes commencent.

La femme comme objet de prestige

Si chez les animaux c'est le mâle qui fait la parade (crinière du lion, roue du paon...), chez les humains il semble au premier abord qu'elle est faite par la femme (maquillage, mode...).

Mais ce serait oublier que l'être humain est dès l'origine un animal social. Animal social dont la parade sociale (grosse bagnole, pognon...) est aussi l'apanage du mâle.

Parade masculine de la frime et de la flambe, que l'homme déploie en société pour conquérir la femme ; surtout la belle qui, statistiquement plus rare (la demande étant supérieure à l'offre), représente un objet de prestige à ses yeux.

Luxe de la belle femme convoitée pour elle-même, mais aussi pour baiser tous ceux qui n'ont pas les moyens de se la payer. Concurrence entre mâles d'où naît la relation triangulaire de la séduction (cette possibilité de se donner à l'autre) dont la pétasse se fait forte de tirer avantage.

La beauté comme monnaie d'échange et sentiment moral

En jouant sur sa relative rareté et la rivalité des hommes, la belle a donc sa chance de grimper dans l'échelle sociale en échangeant beauté contre pognon.

Mais pour l'homme qui en jouit dans l'intimité, la beauté se révèle très vite un sentiment moral indissociable du respect. Respect de l'autre sans lequel celui qui en veut pour son argent aime à chercher la petite bête, trouvant bientôt vulgaire une bouche qui lui semblait pulpeuse, trop long un nez qu'il avait d'abord trouvé grec, pour finir par ne plus voir qu'un strabisme idiot dans ce que d'autres appellent une coquetterie dans l'œil.

En fait pour celui qui l'achète, la beauté n'existe guère qu'à l'extérieur ; là et autant qu'il se trouve d'autres hommes pour la lui envier.

LES PETITS ARRANGEMENTS DE L'AMOUR BOURGEOIS

Moins criants que la pétasse avec un riche mais tout aussi douteux sont les petits arrangements de l'amour bourgeois.

Amour de l'autre, amour des autres et amour du même

Dans la complémentarité du couple, l'autre peut aussi bien servir de masque à l'inconscience de soi, qu'être la récompense du chemin parcouru :

- incarner la laideur que l'on porte en soi et le châtement du mensonge (quand un tocard s'acoquine à une pétasse) ;
- ou la beauté d'un amour auquel on aspire et pour lequel on s'est élevé (lorsque je rencontre ma femme).

En bref, sauf mariage forcé, on a souvent le conjoint qu'on mérite. Se plaindre de l'autre n'étant jamais qu'une façon un peu lâche de se plaindre de soi.

Ainsi la jeune fille et le bon garçon¹ rêvent adolescents d'un amour authentique qui ne masquerait plus, derrière la conjugalité bourgeoise, la laideur de l'exploitation d'où leur vient leur confort². Avant que la peur de manquer et le manque de conscience ne ramènent cette quête de l'autre à l'acceptation discrète du même, par l'alliance à l'autre identique. Renoncement à l'amour et à la liberté³, que la jeune fille et le bon garçon appelleront maturité pour justifier leur ralliement au modèle parental autrefois critiqué. Mauvaise foi et cynisme du *renfermement bourgeois* pour lequel :

- la conjugalité sera désormais ce mensonge nécessaire au confort ;
- le bonheur, le contraire de la vérité ;
- et la passion cet espoir refoulé de communion authentique

1 Jeune fille et bon garçon dont la commune sensibilité, faite de bonne mère et de bon père, recouvre une même condition sociale privilégiée.

2 Cf. chapitre 7.

3 La liberté exigeant qu'on identifie ses propres déterminations et qu'on s'en émancipe pour enfin devenir cause de soi.

survivant comme fantôme ; à la fois délicieux abîme, menace destructrice et châtement moral de l'amour trahi.

Les amours ancillaires

Dans le temps, le bon garçon commençait par baiser la bonne. Pour le guérir de ce premier amour, son père l'amenait alors au bordel où tout rentrait dans l'ordre.

Aujourd'hui la jeune fille de bonne famille se tape un rappeur rencontré en boîte, ses parents préférant encore qu'elle apprenne par elle-même (à un âge où il faut bien faire des expériences) qu'une grosse bite dans une chambre de bonne ne peut pas remplacer très longtemps le confort.

Stratégie du moindre mal, les amours ancillaires se révèlent à l'usage un vaccin efficace contre la tentation de se mésallier ; là où le brutal interdit parental court toujours le risque de laisser les imaginations frustrées sous la menace d'un fantôme intact.

La maîtresse, l'amant

Pour les conjoints trop mal assortis, le cocufiage (et autres "5 à 7") constituent l'alternance pratique qui permet d'équilibrer le manque par le remords. On se fait peur avec sa maîtresse (son amant), puis on rentre rassuré chez sa femme (son mari).

Le divorce

Si le divorce a sans doute permis à certaines femmes pauvres de cesser d'être les esclaves d'un mari (qui avait tendance à se venger du patron sur plus faible que lui), chez les riches le divorce permet surtout à l'homme de se débarrasser d'une femme vieillissante pour en reprendre une jeune¹, grâce au patrimoine que la première l'a pourtant aidé à se constituer².

1 Cf. "La femme comme objet de prestige".

2 D'où la dérive californienne actuelle comme contre-coup de cette tendance classique.

Passé quarante-cinq ans, le pauvre, pour tirer de la chair fraîche, n'a lui pas d'autre choix que de recourir à l'inceste (surtout dans les régions désertifiées). Si bien qu'il n'y a, au fond, pas grande différence entre l'abus sexuel pratiqué en famille qui horrifie tant la bourgeoisie des villes et, par exemple, le mariage de Johnny et Adeline qui permet à un vieux de se taper la fille de son meilleur ami.

La prostitution pure et simple

Pour éviter le coût d'un divorce, puis d'être obligé d'épouser sa maîtresse (ce qui ne fait jamais que déplacer le problème), rien de tel que le recours à la prostitution.

Aller assouvir ses fantasmes aux putes permet en effet à l'époux :

- de continuer à respecter sa femme ;
- de se prémunir des risques destructeurs de la passion ;
- et de ceux, plus onéreux encore, d'une maîtresse en titre qui cherchera bientôt à se faire épouser.

Prostitution et famille ont d'ailleurs toujours fait si bon ménage, que l'âge d'or du bordel est aussi celui de l'amour bourgeois.

LE DRAGUEUR OU L'AUTRE CHEMIN

- Parce que la mauvaise mère fait qu'il en a toujours rêvé ;
 - parce qu'à cause du mauvais père, il ne peut cacher son sentiment d'injustice sociale derrière les sentiments ;
 - parce qu'il n'aime ni les bourgeoises, ni les jeunes filles ;
 - parce qu'il sait reconnaître les pétasses et les flippées ;
 - parce que les femme préfèrent les hommes qui les connaissent et aussi ceux qui savent y faire ;
 - parce qu'il a compris la grandeur du couple ;
 - parce que devenu son propre père à force de souffrance et d'effort, il peut enfin choisir sa mère ;
- le dragueur au bout du chemin peut aussi recréer l'amour. Et s'il choisit finalement la solitude, au moins sera-t-elle assumée.

BIBLIOGRAPHIE

D'abord, les quelques livres qui permettront de mieux comprendre ce que cet ouvrage s'est efforcé d'accomplir¹ :

- Sciences humaines et philosophie de *Lucien Goldmann*
- L'Être et le Code de *Michel Clouscard*
- Histoire et conscience de classe de *Georg Lukacs*
- Logique formelle, logique dialectique de *Henri Lefebvre*
- De l'acte à la pensée de *Henri Wallon*

Ensuite, les principaux livres sur le sujet (l'amour, la femme) classés par ordre (approximatif) d'intérêt décroissant :

- Le Banquet de *Platon*
- Sexe et caractère de *Otto Weininger*
- Traité de l'amour fou de *Michel Clouscard*
- Mensonge romantique et vérité romanesque de *René Girard*
- L'Amour et l'Occident de *Denis de Rougemont*
- La Nouvelle Héloïse de *Jean-Jacques Rousseau*
- Les Souffrances du jeune Werther de *J. W. Goethe*
- De l'amour de *Stendhal*
- Des femmes de *Arthur Schopenhauer*
- Les Jeunes filles de *Henry de Montherlant*
- La Femme et le pantin de *Pierre Louÿs*
- Les Liaisons dangereuses de *Pierre Choderlos de Laclos*
- Don Juan de *Molière*
- La Philosophie dans le boudoir de *D.A.F. de Sade*
- Extension du domaine de la lutte de *Michel Houellebecq*
- La Vie d'un vaurien de *Alain Soral*
- Le Journal du séducteur de *Soren Kierkegaard*
- L'Amant de lady Chatterley de *D.H. Lawrence*
- L'Érotisme de *Georges Bataille*

¹ Une sorte d'essai sauvage de structuralisme génétique intégral.

- De la séduction de *Jean Baudrillard*
- Le Deuxième sexe de *Simone de Beauvoir*
- XY d'*Elisabeth Badinter*
- Fragments d'un discours amoureux de *Roland Barthes*
- L'Amour fou d'*André Breton*
- L'Amour de *Marguerite Duras*
- Le Nouveau désordre amoureux de *Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut*
- Belle du seigneur d'*Albert Cohen*

Enfin, autres livres explicitement (ou implicitement) cités, ou encore mis en cause :

- Le Petit Robert (tomes 1 et 2)
- L'Organon d'*Aristote*
- Le Discours de la méthode de *René Descartes*
- L'Opera posthuma : réforme de l'entendement de *Spinoza*
- La Critique de la raison pure d'*Emmanuel Kant*
- Les Fondements de la métaphysique des mœurs *idem*
- La Critique de la raison pratique *idem*
- La Phénoménologie de l'esprit de *G.W.F. Hegel*
- L'Esprit du Christianisme et son destin *idem*
- La Raison dans l'Histoire *idem*
- Les Œuvres philosophiques de *Karl Marx*
- Le Matérialisme dialectique d'*Henri Lefebvre*
- L'Idéologie structuraliste *idem*
- La Théorie du roman de *Georg Lukacs*
- Existentialisme ou marxisme ? *idem*
- La Destruction de la raison *idem*
- Introduction à la philosophie de Kant de *Lucien Goldmann*
- Recherches dialectiques *idem*
- Le Dieu caché *idem*
- Lukacs et Heidegger *idem*
- La Création culturelle dans la société moderne *idem*
- Le Capitalisme de la séduction de *Michel Clouscard*
- De la modernité, Rousseau ou Sartre *idem*
- Les Dégâts de la pratique libérale *idem*
- Du Contrat social de *Jean-Jacques Rousseau*
- Le Discours sur les sciences et les arts *idem*
- Le Neveu de Rameau de *Denis Diderot*
- Les Études d'histoires de la pensée philosophique d'*Alexandre Koyré*
- Du monde clos à l'univers infini *idem*

- La Naissance de la science *d'André Pichot*
- L'Activité rationaliste de la physique contemporaine de *Gaston Bachelard*
- Psychologie et marxisme *de René Zazzo*
- Les Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse *de Sigmund Freud*
- Trois essais sur la théorie de la sexualité *idem*
- Malaise dans la civilisation *idem*
- Les Fils d'Oreste ou la question du père *de Christiane Olivier*
- Les Grands Economistes *de Robert L. Heilbroner*
- Histoires, savoirs et pouvoirs en économie politique *de Renato Di Ruzza*
- L'Accumulation du capital *de Rosa Luxembourg*
- L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme *de Max Weber*
- La Conception matérialiste de la question juive *d'Abraham Léon*
- Les Origines du totalitarisme *de Hannah Arendt*
- La Pensée aveugle *de Jean-Pierre Garnier et Louis Janover*
- Le Monde comme volonté et comme représentation *d'Arthur Schopenhauer*
- La Philosophie comme science rigoureuse *d'Edmund Husserl*
- Être et Temps *de Martin Heidegger*
- L'Être et le Néant *de Jean-Paul Sartre*
- Les Mots *idem*
- L'Existentialisme est un humanisme *idem*
- L'Agité du bocal *de Louis-Ferdinand Céline*
- L'Histoire de la folie *de Michel Foucault*
- La Pensée 68 *de Luc Ferry et Alain Renaut*
- L'Homme unidimensionnel *d'Herbert Marcuse*
- L'Anti-Cédipe *de Gilles Deleuze et Félix Guattari*
- Présentation de Sacher Masoch *de Gilles Deleuze*
- Les Écrits *de Jacques Lacan*
- Le Savoir-vivre intellectuel *de François de Négroni*
- Afrique fantasmes *idem*
- Tristes Tropiques *de Claude Lévi-Strauss*
- Les Structures élémentaires de la parenté *idem*
- Les Essais de sociologie *de Marcel Mauss*
- Les Choses *de Georges Perec*
- La Société de consommation *de Jean Baudrillard*
- La Société du spectacle *de Guy Debord*
- Hollywood Babylone *de Kenneth Anger*
- Comprendre les media *de Marshall Mac Luhan*
- Attention media *de Michel Collon*
- À la recherche du temps perdu *de Marcel Proust*

- Les Nourritures terrestres *d'André Gide*
- L'Accompagnatrice *de Nina Berberova*
- Signe ascendant *d'André Breton*
- Anthologie de l'humour noir *idem*
- De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts *de Thomas de Quincey*

Liste de « Que-sais-je ? » pouvant éventuellement aider à une meilleure compréhension du livre :

- Le Structuralisme *par Jean Piaget*
- L'Épistémologie génétique *idem*
- Descartes et le rationalisme *par Geneviève Rodis-Lewis*
- Kant et le kantisme *par Jean Lacroix*
- Hegel et l'hégélianisme *par Jacques D'Hondt*
- Le Marxisme *par Henri Lefèbvre*
- La Psychanalyse *par Daniel Lagache*
- Introduction à l'économie *par Frédéric Teulon*
- La Phénoménologie *par Jean-François Lyotard*
- La Logique *par Jean Largeault*
- La Dialectique *par Claude Bruaïre*

Quelques films intéressants sur le sujet (l'amour, la femme) :

- La Chienne *de Jean Renoir*
- Le Jour se lève *de Marcel Carné*
- La Nuit de l'iguane *de John Huston*
- Eve *de Joseph L. Mankiewicz*
- Monsieur Ripois *de René Clément*
- Dr Jerry et Mr Love *de Jerry Lewis*
- À bout de souffle *de Jean-Luc Godard*
- La Notte brava *de Mauro Bolognini*
- La Dolce vita *de Federico Fellini*
- Macadam Cowboy *de John Schlesinger*
- La Maman et la putain *de Jean Eustache*
- Les Galettes de Pont-Aven *de Joël Seria*
- Le Droit du plus fort *de R.W. Fassbinder*
- L'Homme qui aimait les femmes *de François Truffaut*
- Barry Lyndon *de Stanley Kubrick*
- Souvenir de la maison jaune *de J.-C. Monteiro*
- Naked *de Mike Leigh*
- Confession d'un dragueur *d'Alain Soral*

TABLE DES MATIERES

PRÉAMBULE : DE LA DIFFICULTÉ D'ÉCRIRE UN LIVRE SUR LE SUJET	5
LA DRAGUE SUJET À RISQUES	7
Une activité immorale	7
Une activité minable	7
LE DRAGUEUR N'EST PAS UN INTELLECTUEL	8
Une pratique sans expression théorique	8
<i>Honte et silence des proxénètes</i>	9
L'INTELLECTUEL N'EST PAS UN DRAGUEUR	9
<i>La mièvrerie des poètes</i>	9
L'étude est masculine et se passe loin des femmes (approche historique)	10
<i>L'inexpérience et la rancœur des philosophes</i>	10
L'étude comme moyen de se protéger de la femme (approche théorique)	12
<i>Le penseur, contraire du proxénète</i>	12
La femme et l'amour comme au-delà de l'étude, de la théorie et du livre	13
UN LIVRE SUR LA DRAGUE QU'EST-CE DONC ?	14
Une hérésie intellectuelle	14
<i>Un précédent : Otto Weininger</i>	15
Fascination et misogynie, deux discours en miroir	16
Au-delà des discours, la pratique	17
Le dragueur ou la femme et le livre	17
UNE SOCIOLOGIE DU DRAGUEUR DANS TOUS LES SENS DU TERME	17
1. LA FEMME VUE DU DRAGUEUR	19
LA FEMME COMME UNE MALADIE	21
Le dragueur poussé dans la rue (symptômes)	21
Le manque de mère (diagnostic et explication)	23
La mère comme être et nostalgie	23
L'UNIVERSALITÉ DE LA PEUR DES FEMMES	25
LA MAUVAISE MÈRE, PATHOLOGIE DU DRAGUEUR	25
La foi et le doute	25

Différents cas	26
<i>La mère faible</i>	27
<i>L'indifférente</i>	27
<i>L'abandonneuse</i>	27
Le structural et le causal	28
L'ENVIE ET LE DÉGOÛT DES FEMMES	29
L'adolescence comme sursexualité (la nature)	29
Blocage infantile et perception (l'accident)	29
<i>La fascination pour les jeunes filles</i>	30
<i>Le dégoût du sexe des femmes</i>	30
<i>La fascination pour les pétasses</i>	31
L'EXIGENCE ET LE DÉGOÛT DE SOI	32
Désir, peur, honte et souffrance	33
La possibilité du jeu	33
QU'EST-CE QUE LA FEMME ?	33
La mauvaise mère, propédeutique à la connaissance	34
L'espoir de l'amour malgré tout	34

2. LE DRAGUEUR TEL QU'IL SE CONSTITUE 35

DIFFÉRENTES RÉACTIONS FACE AU MANQUE DE MÈRE	37
Mensonge, mythomanie et tricherie	37
<i>Le refoulement</i>	37
<i>La mythomanie</i>	38
<i>Le contournement mondain</i>	38
Le pouvoir du père	39
CE QUE "PÈRE" VEUT DIRE	40
Le père ou le social dès la famille	40
L'affection d'un père, le projet et la foi en l'avenir	41
LA FAMILLE, L'ADOLESCENT ET LE MONDE	42
LE MAUVAIS PÈRE	42
<i>Le père absent</i>	43
<i>Le père faible</i>	43
<i>Le père hostile</i>	43
LE BON GARÇON, LE PÉDÉ, L'AMOUREUX, LE SÉDUCTEUR ET LE DRAGUEUR	44
Le bon garçon, contraire du dragueur	45
LE DRAGUEUR, ÊTRE SANS MÈRE, NI PÈRE	45
Ni être, ni devenir : l'abandon, l'arbitraire et la rue	46
L'immaturité affective du dragueur confrontée à son obligation de se débrouiller socialement	46

Dégoût du monde et ressentiment radical	47
La peur, la haine et la pureté	47
Intelligence et perversité	47
<i>Narcissisme et introspection</i>	48
LE CHOIX DU DRAGUEUR : RECONSTRUCTION OU CATASTROPHE	49
Du manque à la technique, ou comment aller chercher la mère sans pouvoir recourir au père	49
<i>Le dragueur, serial killer symbolique</i>	50
Un être à deux visages : paumé et simulateur	50
À LA RENCONTRE DES FEMMES	51
Le charme du dragueur	51
La drague comme réponse (la mère, la femme)	51
La drague comme survie (le père, le social)	51
DRAGUE ET PHILOSOPHIE	52

3. LA DRAGUE : PATHOLOGIE, TECHNIQUE ET THÉRAPEUTIQUE 53

À LA RECHERCHE DE LA BONNE MÈRE, AVEC LA MAUVAISE DANS LE CŒUR	55
La maman, la putain	55
On naît dragueur et on le devient	56
À propos de la séduction naturelle des femmes	57
Contre la femme magique, la pratique	58
À LA RECHERCHE DE LA BONNE MÈRE, AVEC LA MAUVAISE DANS LE CŒUR ET LE MAUVAIS PÈRE TOUT AUTOUR DE SOI	59
La drague, pratique sociale	59
Le culot	59
Le vice	60
Baiser le monde entier (la haine)	61
Le charme maîtrisé (la technique)	62
<i>Le rôle du maître et de l'ami pour l'enfant né sans père</i>	63
LES BOURGEOISES	63
LES JEUNES FILLES	64
L'amour et le confort	64
Le danger	65
Le pire avec les yeux du meilleur	66
La jeune fille, catégorie sociale	67
Le rôle apaisant de la femme de trente ans	68
DRAGUE ET SÉDUCTION	69

À propos de la séduction masculine	69
L'arrogante naïveté du séducteur due à l'ignorance du rôle joué par son père et sa mère	71
Le séducteur, figure historique	71
La séduction de cour, conséquence de l'émasculatation politique des nobles	73
<i>Molière au service du roi</i>	74
La véritable séduction se passe de séducteur	75
<i>L'intelligence</i>	75
<i>La beauté</i>	76
La séduction masculine pour ce qu'elle est (récapitulatif et conclusion)	76
La drague comparée à la séduction (définitions)	76
LA DRAGUE DÉBARRASSÉE DE LA SÉDUCTION (PETIT DÉTOUR HISTORIQUE)	77
La drague a-t-elle toujours existé ?	77
Le dragueur, figure historique	78
Croissance économique et pilule : l'âge d'or de la drague	79
Crise et sida : le déclin	80
DERNIERS PRÉALABLES AVANT D'ABORDER LA TECHNIQUE	81
Les faux dragueurs :	81
<i>Le nanti</i>	81
<i>Le bellâtre</i>	81
<i>L'ami des dames</i>	82
<i>L'amoureux en série</i>	82
<i>Le con du samedi soir</i>	82
Le non-sens de la dragueuse	83
Le dragueur authentique (rappel)	84
Draguer ne s'apprend pas dans les livres	84
Un livre sur la drague ça gâche le métier	86
La question du physique	86
<i>Beauté féminine et beauté masculine</i>	86
<i>Se sentir beau, se sentir moche</i>	88
<i>Quant aux autres</i>	88
LA TECHNIQUE	89
L'impératif de fonctionnalité	89
Les temps de la drague : avant, pendant, après	89
AVANT	89
L'utile recours aux stéréotypes	89
<i>Quelques additifs utiles</i>	91
L'action	91

Premier constat	91
Premiers principes	92
Le matage : échauffement et repérage	92
Détecter le boudin	93
L'abordage : vitesse et simplicité	93
Le baratin	93
<i>Les règles du baratin</i>	95
Le but de la conversation	96
Les avantages du téléphone	97
Toujours enchaîner	98
Diverses variations selon les lieux	99
<i>Dans la rue</i>	99
<i>Dans le métro, le bus</i>	99
<i>Au supermarché</i>	99
<i>Au café</i>	99
<i>Dans les musées, les galeries d'art</i>	100
<i>Dans les boîtes de nuit</i>	100
<i>Dans les fêtes</i>	100
<i>Au square</i>	100
Procédures plus compliquées	100
<i>Elle est avec un mec</i>	100
<i>Elle est en bande</i>	101
<i>Elle est avec une copine</i>	101
La quantité chemin de la qualité	101
L'erreur de ne pas oser draguer des belles	101
Tentations et limites : le mirage du "top-model"	102
PENDANT	103
Deuxième constat	103
Deuxièmes principes	104
Le sexe	104
<i>La virilité</i>	104
<i>L'unique objet du plaisir</i>	104
<i>Le passage en force</i>	105
<i>Bien remplir les espaces</i>	105
<i>Dans l'amour tout est beau</i>	105
<i>La pipe</i>	106
<i>L'entrée des artistes</i>	106
<i>La communion des plaisirs</i>	106
Réussir sa sortie	107
APRÈS	107
Troisième constat	107
Troisièmes principes	107
<i>Le coup de vent</i>	108

<i>Le lapin (celui qu'on pose)</i>	109
<i>La disparition</i>	109
<i>La jalousie</i>	109
<i>La mythification du passé</i>	109
Procédures plus compliquées	110
<i>Avec le père</i>	110
<i>Avec la mère</i>	110
<i>Avec les sœurs, les amies</i>	111
<i>Avec les frères, les amis</i>	111
Le lapin (celui qu'on se fait poser)	111
Des avantages d'être un salaud (synthèse)	111
La drague à plusieurs : le tandem	112
<i>Le stage</i>	112
La délicate question du viol	113
LA TRANSFORMATION PROGRESSIVE DU SENS DE	
LA DRAGUE POUR LE DRAGUEUR	115
De la maîtrise à la virtuosité	115
<i>Le doublé</i>	115
<i>La série</i>	115
<i>Le grand chelem</i>	115
<i>La totale</i>	116
<i>Les figures imposées</i>	116
<i>La course aux handicaps</i>	116
De la drague comme châtiment et incruste, à la drague comme élévation	116
La fraternité des dragueurs	117
<i>À propos de l'homosexualité cachée du dragueur</i>	117
Draguer des hommes c'est autre chose	118
LES FEMMES C'EST UN TRUC DE PÉDÉS	
(CONCLUSION PROVISoire)	119
4. LE MONDE VU DU DRAGUEUR	121
LA MAITRISE DANS LA DOULEUR D'UN MONDE	
FONDAMENTALEMENT HOSTILE	123
La nécessité du mensonge et la quête de la vérité	123
L'espoir du miracle	124
LES CATÉGORIES AFFECTIVES DU DRAGUEUR	124
Prendre, donner	124
D'où ses catégories de femmes	125
<i>Les salopes</i>	125
<i>Les bonniches</i>	125

<i>Les folles</i>	125
<i>Le miracle</i>	126
La pétasserie ou la négativité féminine	126
La poursuite insatiable de l'objet méprisé	127
LES CATÉGORIES SOCIALES DU DRAGUEUR	127
L'arnaque et l'incruste comme seule forme de l'échange	127
<i>Les bourgeois</i>	127
<i>Les branchés</i>	128
<i>Les pauvres</i>	128
La méchanceté structurale des jeunes filles et des bons garçons	128
IMMATURITÉ ET IMMORALITÉ DU DRAGUEUR	129
Le blocage familialiste et l'équivalent-travail	129
<i>Le dragueur, handicapé du travail</i>	130
UNE SUBVERSION LIMITÉE ET UNE VISION SANS AVENIR	130
La lutte sociale réduite au sexe des filles	130
La drague interdit l'amour	131
Solitude et mort	131

5. LA FEMME AU-DELÀ DU DRAGUEUR **133**

LE BESOIN ET L'IRRESPECT PROPÉDEUTIQUE À LA CONNAISSANCE	135
Analyser c'est pénétrer l'objet	136
LE DANGER DES PROJECTIONS PATHOLOGIQUES ET IDÉOLOGIQUES	136
Le point de vue ou la subjectivité	137
Sa nécessaire identification préalable	138
L'OBJECTIVITÉ EST-ELLE POSSIBLE ?	138
Contre la vérité statistique	139
L'idée de fonctionnalité	140
LE DRAGUEUR OU L'ACCESSION À UNE CERTAINE OBJECTIVITÉ PAR L'IDENTIFICATION DE SA SUBJECTIVITÉ ET L'ATTEINTE DÉPASSIONNÉE D'UNE CERTAINE EFFICACITÉ FONCTIONNELLE	141
LA FEMME EXISTE-T-ELLE ?	142
La femme entre la mère et la fille	142
L'esprit vient d'abord du corps	143
<i>L'anorexie mentale de la jeune fille</i>	144
Suites aux aspirations du corps	144
Les représentations	148

<i>Représentations fonctionnelles</i>	148
<i>Et dysfonctionnelles</i>	149
LA DISSYMMÉTRIE DE L'ŒDIPE	149
L'œdipe masculin (mère-fils / père)	150
Psychologico-affectif et économique-social	151
L'œdipe féminin (mère-fille-père)	152
LA RÉDUCTION PSYCHOLOGISTE OU LA SENSIBILITÉ FÉMININE	153
La pensée ou la conscience de la double détermination	154
<i>Deux exemples typiques d'impensées féminines</i>	155
Absence de meurtre du père, morale et conformisme	159
Manque de virilité intellectuelle et pensée magique	160
Inconscience de la double détermination et ambivalence affective	161
Norme, accidents et pratique	162
L'historicité de l'œdipe	163
LES COMPOSANTES DE L'ESPRIT FÉMININ (RÉCAPITULATIF)	164

6. LE FÉMINISME OU LA FEMME ET LE MONDE DE CE POINT DE VUE **167**

LA MASCULINITÉ HISTORIQUE DE LA CRÉATION CULTURELLE	169
L'argument insuffisant de la violence masculine comme cause de l'inhibition intellectuelle et créatrice des femmes	170
<i>L'argument des cavernes</i>	171
L'origine masculine de la valorisation de la femme	173
L'idéalisation avantageuse (pour elle) de la femme magique	174
L'origine masculine du féminisme	175
LE FÉMINISME COMME PRÉTENDU "POINT DE VUE" DE LA FEMME	175
Le féminisme masculinisant ou le point de vue de Simone de Beauvoir (la flippée)	176
Le féminisme féminin ou l'esprit féminin revendiqué comme "différence" (la pétasse)	178
De la flippée à la pétasse et retour	179
Rares sont les féministes (mise au point)	180
LE FÉMINISME ET LA CULTURE	180
Lecture édifiante de « ELLE »	180
<i>Éloge de "L'Express", de "Sciences et vie", du foot et du bricolage</i>	182

La psychanalyse de bazar et les conseils “psy”	183
Le roman tartignol	184
L'écriture de femme ou la psychologisation du vide	184
Le cinéma de femme et de jeune fille	185
L'art contemporain comme décoration d'intérieur	185
La musique limitée à l'interprétation	186
La comédie et la danse, seuls arts authentiquement féminins	186
La flippée ou la femme artiste, contre la pétasse ou l'art d'être femme (conclusion)	187
LE FÉMINISME ET LA POLITIQUE	187
Le travail, contraire de la féminité (approche historique)	187
La féminité, catégorie sociale	188
<i>La conception masculine du travail et la maternité</i>	189
L'égalité face au travail : revendication légitime et antiféministe des travailleuses	189
La femme (pas plus que l'homme) n'est une catégorie sociale	190
Le féminisme, appauvrissement culturel politiquement réactionnaire	191
Le féminisme conséquence de la féminisation social-démocrate	192

7. LE MONDE AU-DELÀ DU DRAGUEUR 193

L'ORIGINE ÉCONOMIQUE DE LA FÉMINISATION	195
La féminisation du monde par l'évolution du travail	195
L'homme féminisé	196
<i>D'où l'évolution du féminisme (remarque)</i>	196
L'ORIGINE AFFECTIVE DE LA FÉMINISATION	197
La mère et le père, ou le rôle structurant de l'œdipe (rappel)	197
LA MARCHÉ DU MONDE : DÉSIR ET TRAVAIL, PLAISIR ET CONSOMMATION	198
Le nourrisson ou la non-réciprocité (le péché originel)	199
La famille, lieu provisoire du parasitisme infantile et école de l'assumation	199
L'ambivalence du désir et le rôle du père	199
Au-delà de la famille, le monde ; au-delà de l'amour, le travail	200
L'inassumé	201
LA MARCHÉ DU MONDE (SUITE) : LE PARASITISME	201
Le parasitisme de l'exploitation	201
<i>Le parasitisme de la séduction</i>	202
<i>Logique du parasitisme : moins on travail, plus il faut d'argent</i>	202
<i>La ville, haut lieu du parasitisme</i>	203
L'inassumé et le rôle du père	203

L'ORIGINE IDÉOLOGIQUE DE LA FÉMINISATION	205
De la justification de l'exploitation à son inconscience	205
Le rôle du père dans la psychanalyse	205
La psychanalyse, idéologie de l'inconscience bourgeoise	206
<i>Les limites de l'œdipe bourgeois</i>	207
Du désir psychanalytique à la consommation de masse	207
Le parasitisme éhonté de la bourgeoisie "de gauche"	208
<i>Culture de gauche, argent de droite</i>	209
Le handicap moral de la bourgeoisie de droite	210
La société de consommation comme un œdipe sans père	210
L'ORIGINE STRATÉGIQUE DE LA FÉMINISATION	211
Désir, jeunesse et séduction	212
La femme, égérie social-démocrate	212
La social-démocratie ou le monde à travers les yeux d'une jeune femme	213
<i>L'inconscience maximale de la jeune fille bourgeoise "de gauche"</i>	214
<i>À l'inverse : le déclassé</i>	215
NUISANCES, CONTRADICTIONS ET LIMITES DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE	215
<i>La notion d'appauvrissement intérieur</i>	215
<i>La nécessité de la croissance</i>	216
<i>La frustration organisée</i>	216
<i>La double démoralisation</i>	217
De la division du travailleur à la crise généralisée	217
Le choix de la conscience ou le chaos	219
8. L'AMOUR MALGRÉ TOUT	221
LA DISSYMMÉTRIE DES SEXES	223
Les filles et les garçons	223
Le sexe et le sacré	224
La plénitude et la sublimation	225
L'AMOUR DANS LA DURÉE	225
L'idée du couple	225
Le mythe de la passion	226
L'AMOUR TRAVERSE DIFFICILEMENT LES CLASSES	227
Le lit ou la nécessité d'un lieu	227
Sensibilité socio-culturelle et liberté illusoire	228
La femme comme objet de prestige	229
La beauté comme monnaie d'échange et sentiment moral	229
LES PETITS ARRANGEMENTS DE L'AMOUR BOURGEOIS	230

Amour de l'autre, amour des autres et amour du même	230
Les amours ancillaires	231
La maîtresse, l'amant	231
Le divorce	231
La prostitution pure et simple	232
LE DRAGUEUR OU L'AUTRE CHEMIN	232
BIBLIOGRAPHIE	235
TABLE DES MATIERES	239

Si vous souhaitez être tenu(e) au courant
de nos publications,
écrivez-nous à l'adresse ci-dessous pour recevoir
gratuitement nos programmes et nos catalogues.

ÉDITIONS BLANCHE
38, rue La Condamine
PARIS 17^e

blanche@editions-mango.fr

TITRES PARUS AUX ÉDITIONS BLANCHE

DOLOROSA SOROR, de Florence DUGAS.
L'ÉVANGILE D'ÉROS, de Florence DUGAS.
POST-SCRIPTUM, de Florence DUGAS.
LE GOURGANDIN, de Françoise REY.
BLUE MOVIE, de Françoise REY et Patrick RAYNAL.
EXTASES ANONYMES, de Françoise REY, photos d'Hervé AMIARD.
SOCIOLOGIE DU DRAGUEUR, d'Alain SORAL.
VERS LA FÉMINISATION ?, d'Alain SORAL.
LA VIE D'UN VAURIEN, d'Alain SORAL.
JUSQU'OU VA-T-ON DESCENDRE ? d'Alain SORAL.
SOCRATE À SAINT-TROPEZ, d'Alain SORAL.
MISÈRES DU DÉSIR, d'Alain SORAL.
PASSIONS DE FEMMES, collectif.
PLAISIRS DE FEMMES, collectif.
DÉSIRS DE FEMMES, collectif.
2 000 ANS D'AMOUR, collectif.
FANTASMES DE FEMMES, collectif.
L'ÉTÉ DU DÉSIR, de Claire YÉNIDEN.
LES VESTIAIRES DE LONGCHAMP, de Gwaendaëline PAUVERT.
L'ORAGE, de Régine DEFORGES.
DÉSIR, de Sélim FOUED.
CYBERSEX ET AUTRES NOUVELLES, de Pierre BOURGEADE.
UN ÉTÉ INDÉCENT, de Paul VERGUIN.
HIVER CHAMPAGNE, de Paul VERGUIN.
TU, de Jean-Loup HUBERT.
DEUX FILLES ET LEUR MÈRE, de Gilles de SAINT-AVIT.
PASSAGES DU DÉSIR, de Gilles de SAINT-AVIT.
L'AMANTE, de Gilles de SAINT-AVIT.
CONTES POUR PETITES FILLES CRIMINELLES, de Nadine MONFILS.
HISTOIRES DE Q CLASSÉES X, collectif anonyme.
HISTOIRES COCHONNES, collectif anonyme.
L'AUTRE DRACULA, de Tony MARK.
DICTIONNAIRE DES FANTASMES ET PERVERSIONS.
LA PHAËTONNE, de Laure CLERGERIE.
LES GESTES, d'Isabel MARIE.
AUTOPORTRAIT EN ÉRECTION, de Guillaume FABERT.
L'AMOUR ENCHRISTÉ, de Roland AGRET.
LES SECRETS DE FLORENCE NIGHTINGALE, de A. W. PAYNE.
PETITE MORT, de Marie L.
ENJEUX D'AMOUR, de Yo et Gaël.

LE MORT, de Georges BATAILLE, illustrations de Gilles de STAAL.
JE EST EN JEU, de Dominique ANTIN.
DE L'AUBE À LA NUIT, de VALÉRIE BOISGEL, dessins de Loïc DUBIGEON.
DÉLIT DU CORPS, de Jacques SERGUINE.
IMPULSIONS, de Marie BOMAN.
HUIS CLOS IMPERTINENT, de Marie BOMAN.
LA DERNIÈRE HEURE, de Marie BOMAN.
LE PANTALON DE LA FAUVETTE, de Georges HUGNET.
JE TE DIRAI TOUT, de Serge QUADRUPANI.
LA PREMIÈRE GORGÉE DE SPERME, de Fellacia DESSERT.
AGENDA AMOUREUX 1999.
FÉTICHES ET FÉTICHISMES, de Jean-Michel RIBETTE.
LA PERLE, anonyme anglais.
MA VIE CHEZ LES FEMMES, de Maxim JAKUBOWSKI.
MONTANA, de Maxim JAKUBOWSKI.
LA SALLE DE RÉVEIL, de Marjorie FAUST.
ÉLOGE DE LA SÉDUCTION, de V. JULLIEN et X. DELEU.
1001 RAISONS DE PRENDRE UN AMANT, de Lily GULLIVER.
TIENS, ON DIRAIT DU POUCHKINE ! de Pierre RIVAL.
LA NUIT CAROLINE, de Caroline GRIMM.
UN SIÈCLE D'AMOUR CHARNEL, de Tom HICKMAN.
LE DIVAN, de Sophie CADALEN.
LES AUTRES, de Sophie CADALEN.
DIANE, de John-Flaherty COX.
ÉTIENNE, de John-Flaherty COX.
PAUL, de John-Flaherty COX.
LE CARNET DU BIPÈDE, de Laure NOVELLA.
LA RUCHE, de Clarisse NICOÏDSKI.
TENDRES DOULEURS, de Margaret CARTIER.
LA VIE AMOUREUSE DES FÉES, de Franck SPENGLER.
S.M., de Joël HESPEY.
LE FAUTEUIL ROUGE, de Camille CASES.
69, de Marie-Agnès MICHEL.
PRIS SUR LE VIF, de Marie-Agnès MICHEL.
LEAU EST UNE DÉPENSE COURANTE, de Jacques BERGAUD.
LE LIEN, de Vanessa DURIÈS.
LA VIEILLE QUI PARLAIT EN SILENCE, de Xavier GUERRIN.
LA MAISON DE REPOS, de Julie SAGET
MES HIÉRODULES, d'Élizabeth HERRGOTT.
LES SORCIÈRES DU VAL D'AMOUR, d'Élizabeth HERRGOTT.
SCÈNES DE PÉRIPATÉTICIENNES, de Pierre LOUÏS.
L'AMOUR EST UNE FÊTE, de Sylvia BOURDON.
LE SCEAU DE L'INFAMIE, de Sylvia BOURDON.

COUPLE, de Claude SANNOIS.
LES DEUX AMIES, de Marie-Jo BONNET.
DES DÉSIRES ET DES HOMMES, de Françoise SIMPÈRE.
LES LATITUDES AMOUREUSES, de Françoise SIMPÈRE.
CE QUI TROUBLE LOLA, de Françoise SIMPÈRE.
NORA LA CONQUÉRANTE, d'Alain MAINARD.
LA BÊTE, de Pierre BÉARN.
LE DERNIER TABLEAU, de José PIERRE.
RELATIONS SCANDALEUSEMENT PURES, de Francesca MAZZUCATO.
FANTASMES AUX ENCHÈRES, de Quentin COOPER.
L'OGRE DE GAND, d'Astrid SCHILLING.
DEUX MILLE HOMMES, d'ESTELLE.
SEPT PETITES HISTOIRES DE CUL, d'Anne CÉCILE.
LA VIE PRATIQUE, d'Otto GANZ.
CRIS DU CORPS, de Marianne ANGOT.
NEPTUNE & SURF, de Mary JAYE LEWIS.
DIABOLIQUE FRIDA, Anonyme.
LA GUERRE DU LIT, de Una CHI.
LE MEILLEUR DE LA PHOTO ÉROTIQUE
LA NONNE, du Comte d'IRANCY.
HISTOIRE D'I, de GAËTANE.
EVELINE, anonyme anglais.
VIE D'UNE PROSTITUÉE, de THÉRÈSE.
GUIDE DES APHRODISIAQUES, de Jean-Louis DEGAUDENZI.
LE CATÉCHISME LIBERTIN, Anonyme.
ODE À TROIS, d'Éric MOUZAT.
LE POÈTE LIBERTIN, de J.-B. CHOUDARD-DESFORGES.
UNE JEUNE FILLE À LA PAGE, de Héléna VARLAY.
AVENTURES LUBRIQUES, anonyme.
SÉDUCTION, de Paul FOSSET.
POT-POURRI, de Nathalie OURS.
L'ARRIÈRE-BOUTIQUE, de Nicolas MARSSAC.
ORGIE SOLDATESQUE ou La Messaline moderne, anonyme.
FAUSTINE, de Marie LINCOURT.
TOUTES CES BELLES PASSANTES, de Jean-Pierre ANDREYON.
HISTOIRE DE MARY ET ARABELLA, Anonyme.
SOUMISE, de SALOMÉ.
LE DICTIONNAIRE ÉROTIQUE, de Richard RAMSAY.
LES 12 SIGNES DE L'AMOUR, de Brigitte LAHAIE, illustrations d'Alex VARENNE.
BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEUX, de W. SAINT-HILAIRE.
SERIAL-FUCKER, d'Érik RÉMÈS.
GUIDE DU SEXE GAY, d'Érik RÉMÈS.
SEXE GUIDE, d'Érik RÉMÈS.
JE BANDE DONC JE SUIS, d'Érik RÉMÈS.
HILDA, Anonyme.

ÉCRITS ÉROTIQUE, de STENDHAL.
ARDENTES, LAURENCE.
PANACHE, Anonyme.
BRÛLURE, de Cléa CARMIN.
LETTRES À UN MONSIEUR, de Sylvie BOURGEOIS.
LES KHMERS ROSES, de François DEVOUCOUX DU BUISSON.
ÉCRITS DE FEMMES, Collectif.
LES PATIENTES, d'Hugo TRAUER.
LA LAISSE, de Jane DELYNN.
JOURNAL SENTIMENTAL D'UNE FEMME INFIDÈLE, de Philippe NOLLET.
PATTAYA BEACH, de Franck POUPART.
FOLIES D'AMOUR, Anonyme.

En coédition avec les Éditions Joëlle Losfeld

LE DÉsir DES VICTIMES, de Cyril BEDEL.
LA SALIVE DE L'ÉLÉPHANT, de Charles DUTTS.
LE GUIDE DE L'AMOUR CASHIER, de Shmuley BOTEACH.

En coédition avec les Éditions Robert Laffont

ENTRE FEMMES, de Jeanne BOURIN et Régine DEFORGES.

Retrouvez toute l'actualité de la littérature érotique sur
www.souslemanteau.com

Sociologie du dragueur

Alain Soral

Il paraît difficile d'écrire un livre sérieux sur une pratique jugée immorale, minable et très éloignée de la pensée : la drague. Pourtant l'auteur n'hésite pas à analyser ce sujet à risques ; à étudier l'amour et la femme à travers les yeux du dragueur. Pourquoi, quand, où et comment drague-t-on ? Tous ces aspects de la drague sont abordés dans ce livre.

Refusant l'apologie de la femme des discours officiels et la misogynie, Alain Soral mêle pensée et concret, désir et technique pour pénétrer le mystère de la femme réelle ; cette inconnue que le « serial lover » traque sans relâche dans la rue.

Dans un style clair et concis maniant intelligence, subversion et humour, il porte un regard lucide sur une pratique sociale qui, à travers la femme, embrasse la société tout entière.

D'où une critique acerbe du féminisme quand il veut ériger la femme en mouvement politique.

Critique qui vaut aussi pour la social-démocratie qui nous harcèle d'images de femmes, et feint d'encenser la féminité pour nous pousser à la consommation.

Mais *Sociologie du dragueur* c'est d'abord la réponse à deux questions essentielles : l'Amour, et comment faire pour l'obtenir ?

Sociologie du dragueur est l'ouvrage qui a fait connaître Alain Soral au grand public. Il a depuis publié Vers la féminisation ?, La Vie d'un vaurien, Jusqu'où va-t-on descendre ?, Socrate à Saint-Tropez et Misères du désir...